70L

LES RUINES DE PARIS

ÉMILE COLIN. — IMPRIMERIE DE LAGN

CHARLES MONSELET

LES

RUINES DE PARIS

PARIS
C. MARPON & E. FLAMMARION, ÉDITEURS
26, RUE RACINE, PRÈS L'ODÉON

LES RUINES DE PARIS

I

LE QUAI DES AUGUSTINS.

Paris est la ville du monde où l'on se retourne le plus. Un matin du mois d'avril 1851, les passants du quai des Grands-Augustins se retournaient donc en souriant pour suivre des yeux un homme assez bizarrement vêtu.

Il avait un vaste habit bleu comme celui dans lequel la tradition a boutonné Gœthe et Benjamin Constant ; mais la solennité de cette livrée diplomatique était amoindrie par un mystérieux gilet noir et une cravate de la même couleur, qui prohibaient, à eux deux, toute trace de linge.

Cet homme était grand et gros; sa physionomie était ouverte comme un champ de foire. On lisait l'intelligence sur ses traits, mais une intelligence inquiétante. Il y avait trop d'activité dans ses yeux, trop de frémissements dans ses narines, trop de gonflements

dans ses lèvres ; en un mot, tout était poussé à l'extrême chez lui : ses cheveux étaient trop crépus, ses favoris trop épais ; et il s'échappait de toute sa personne une exagération de grandes manières qui touchait de près à la parodie.

La principale originalité de ce colosse consistait dans un chapeau de peluche bleu-de-roi.

Cette coiffure inusitée suffisait pour justifier la curiosité et les sourires des passants, qui le prenaient, les uns pour un membre du Congrès de la paix, d'autres pour un marchand d'orviétan.

Ces derniers étaient sans doute les mieux avisés, car l'homme au chapeau bleu qui rasait les boutiques du quai, sans daigner accorder un regard aux livres, aux gravures et aux renards empaillés dont ce quartier de Paris est le réceptacle, s'arrêta tout à coup devant un écriteau ainsi conçu : *Dépôt d'Eau de Cologne au rabais.*

— Oh ! oh ! murmura-t-il, voilà mon affaire !

Cet écriteau était accroché au magasin d'un bouquiniste, qui cumulait ainsi la vente des parfums et celle des belles-lettres ; magasin sombre, rempli de poussière, mais spacieux et terminé par un escalier tournant. à deux fins, c'est-à-dire montant d'un bout à deux étages encombrés de livres, et, de l'autre bout, plongeant dans une cave également approvisionnée.

L'homme au chapeau bleu examinait ces dispositions, tout en feignant de lorgner à travers les vitres quelques vénérables in-folio, à tranches rouges comme des rosbifs.

Il n'y avait en ce moment dans le magasin qu'une jeune fille, cantonnée derrière un comptoir, chargé aussi de livres. Elle cousait ; mais sa distraction était visible, et, par la porte restée ouverte, elle regardait sans cesse sur le quai. On pouvait, sans un grand mé-

rite de perspicacité, supposer qu'elle épiait le passage d'une personne attendue.

Cette supposition était appuyée par les interrogations fréquentes qu'elle adressait à une grosse montre en argent suspendue en face d'elle, au-dessus d'une cheminée.

Après cinq minutes de délibération, l'homme au chapeau bleu, s'étant assuré que la jeune fille était bien seule, se décida à entrer dans le magasin.

A son aspect, la jeune fille, dérangée et trompée dans son attente, fit un mouvement de contrariété; sans se lever, elle formula la phrase sacramentelle :

— Que désire monsieur ?

— Madame, dit-il après avoir exécuté un salut comme on exécute un pas de danse, vous avez ici un dépôt d'eau de Cologne?

— Oui, monsieur.

— De véritable eau de Cologne?

— Oui, monsieur.

— J'en voudrais une forte quantité : en avez-vous en barrique ?

La jeune fille ne lui avait parlé jusqu'alors que machinalement, et en continuant de porter ses regards sur le quai; mais, à cette question si imprévue, elle leva les yeux, et, croyant à une plaisanterie, elle répondit d'un ton sec :

— Non, monsieur.

— C'est fâcheux !

— Notre eau de Cologne est en flacons ou en rouleaux de soixante et quinze centimes.

— Cependant, mademoiselle, — car je crois m'apercevoir que c'est à une demoiselle que je m'adresse, — j'aurais besoin de cette liqueur en quantité considérable.

Cet homme débitait ses phrases avec un tel sang-

froid que la jeune fille dut le prendre au sérieux. Elle ne s'arrêta pas à ce que son costume offrait d'excentrique : n'était-elle pas accoutumée à voir tous les jours dans son magasin les savants les plus étrangement accoutrés, les amateurs les plus sordides ? A sa demande réitérée, elle répondit donc cette fois avec politesse :

— Je ne doute pas qu'il ne nous soit possible de fournir à toute espèce de commande, mais il vous faudrait voir mon père, et il vient de sortir. Je n'attends son retour que dans une heure.

— Ah ! très bien. Alors, je ne prendrai aujourd'hui que quelques échantillons.

— A votre aise, monsieur.

— Veuillez me donner cinquante rouleaux.

— Cinquante rouleaux forment juste une caisse.

— Une caisse ; soit.

— A quelle adresse faudra-t-il l'envoyer?

— Il est inutile de prendre cette peine, mademoiselle ; j'ai là un laquais.

Sur un signe de l'homme au chapeau bleu, un petit garçon entra. Malgré cette qualification de laquais, force nous est d'avouer qu'il ressemblait à s'y méprendre à un modeste commissionnaire.

La fille du bouquiniste lui remit une caisse de bois blanc qu'elle avait été chercher dans un placard.

— Allez, maintenant ! dit le singulier acheteur au commissionnaire ; vous savez où vous devez m'attendre?

— Oui, monsieur, vous me l'avez dit tout à l'heure : c'est...

— Bien, bien ; partez.

Et en se retournant, avec une grâce infinie, pendant que le petit laquais emportait la caisse :

— Auriez-vous la bonté de me remettre la facture acquittée, mademoiselle ?

La jeune fille avait saisi la plume.

— Vendu à monsieur... ? demanda-t-elle.

— A la maison Pomard, Issakoff et compagnie, de Constantinople. Je ne suis que son représentant à Paris.

— Voici, monsieur.

— Voulez-vous me rendre ? dit-il en tirant d'un portefeuille de cuir, volumineux comme une berline, un chiffon huileux couvert de caractères et de signatures indéchiffrables.

— Je ne connais pas ce papier, répondit-elle naïvement.

— Billet de la Banque de Constantinople.

— Un changeur seul vous le prendra, monsieur.

— Vous croyez? fit-il avec un étonnement sublime. Mais, alors, veuillez me suivre chez le changeur, mademoiselle ; car, en dehors de ce billet de banque. le hasard veut que je n'aie pas un seul louis sur moi.

— Il m'est impossible de m'absenter.

— Ou plutôt... tenez, je vais rappeler mon laquais, car je ne sais vraiment ce que vous seriez en droit de supposer...

Il se précipitait déjà vers la porte.

— Non, monsieur, ne le rappelez pas, dit-elle.

— Cependant...

— Non ; d'ailleurs, il est trop loin.

— Vous avez raison ; mais comment arranger cette affaire ? Vous me voyez désespéré.

— Eh bien ! laissez-moi...

— Mon adresse ! c'est cela, interrompit-il vivement. La marchande, que l'inquiétude commençait à gagner, allait peut-être exiger un nantissement d'une autre espèce, lorsque son attention fut détournée et accaparée par l'arrivée d'un jeune homme.

A la demi-exclamation qu'elle laissa échapper et à

la rougeur qui couvrit son visage, il était facile de deviner que c'était lui qu'elle attendait.

L'homme au chapeau bleu profita de cette circonstance.

— Rue du Musée, n° 12, dit-il en se penchant sur le comptoir.

La jeune fille se hâta d'écrire.

— Bien, monsieur. Mon père se présentera chez vous demain matin.

— C'est au mieux. Mes bureaux sont ouverts de dix heures à quatre heures. Mademoiselle, je suis sensible à la preuve de confiance dont vous venez de m'honorer.

Et, faisant décrire un demi-cercle à son chapeau bleu, il sortit, en comprenant dans la même salutation le jeune homme et la jeune fille.

Celle-ci, bien qu'elle regrettât son imprudence, s'empressa de chasser toute idée importune pour ne s'occuper que de son nouveau visiteur.

Il s'était assis modestement dans un coin de la boutique, après avoir salué. Silencieusement aussi, il avait promené ses regards sur un rayon et atteint un livre, qu'il paraissait disposé à lire d'un bout à l'autre. C'était évidemment un de ces amateurs, un de ces bibliophiles fervents qui se font les habitués presque quotidiens des magasins de librairie. Il pouvait avoir vingt-cinq ans; son visage était distingué, ses manières étaient douces; mais les joies de la jeunesse n'éclairaient pas son front. S'il parlait avec le marchand, c'était toujours de manuscrits rarissimes; jamais un mot qui lui fût personnel, jamais un détail sur sa profession, sa fortune ou sur son pays. Jorry, c'est le nom du bouquiniste chez qui nous avons introduit le lecteur, lui avait vendu autrefois un assez grand nombre de volumes; mais, depuis quelque temps, les achats du jeune homme avaient diminué, puis ils s'étaient interrompus

tout à coup. Malgré cela, il n'avait pas cessé de venir chez M. Jorry; il y passait de longues heures à feuilleter ses auteurs favoris, indifférent au bruit des conversations, oubliant tout le monde et se croyant oublié, n'apercevant personne et se croyant inaperçu.

Il n'avait pas été difficile au libraire de flairer la ruine sous ce manège; mais il avait gardé ses remarques pour lui-même, et il avait continué à accueillir son ancien client, autant par reconnaissance de ses achats d'autrefois que par un calcul habile et caché. M. Jorry, qui, entre parenthèses, était une des personnifications les plus complètes de l'avarice, publiait souvent des catalogues, dont la rédaction rendait nécessaire l'intervention d'un véritable érudit. Dans ce cas, il avait le jeune homme sous la main, et il était assuré de trouver chez lui tous les renseignements désirables.

Enhardi par la conscience des services qu'il rendait, le jeune homme avait donc contracté l'habitude de venir là comme un employé, de dix heures du matin à quatre heures du soir.

Cela durait depuis plusieurs mois, lorsque la fille du bouquiniste prétendit voir dans cette assiduité autre chose que l'amour de la lecture. Hortense était jeune, et elle n'avait pas encore aimé; sa beauté, bien qu'un peu dépourvue de grâce (sa mère, morte trop tôt, n'avait pu surveiller son éducation), était incontestable. Dans le milieu peu récréatif où la volonté de son père l'avait condamnée à vivre, elle s'attacha secrètement à ce lecteur mélancolique, le plus jeune de tous ceux qui fréquentaient le magasin. Cependant, en dehors des exigences de la politesse, il ne paraissait pas s'occuper de la présence de la jeune fille; elle en conclut qu'il était timide. Du reste, il rougissait facilement, et elle attribua à une extrême sensibilité ce qui n'était que la sourde révolte d'un amour-propre mal enchaîné.

Il n'était connu du bouquiniste et de sa fille que sous le nom de M. René. Mais, un soir, Hortense ramassa une enveloppe de lettre dont il s'était servi pour essuyer sa plume. Elle apprit de la sorte qu'il s'appelait René de Verdières, et qu'il demeurait dans la cour d'Aligre.

Le mystère ou plutôt la discrétion dont ce jeune homme s'entourait fut sans doute une des causes de l'amour qu'il inspira à Hortense. Malheureusement, elle ne tarda pas à voir cet amour naissant traversé par les projets de son père. Voici dans quelles circonstances. La permission de lecture, autorisée par le bouquiniste en faveur de René seulement, menaçait de s'étendre à plusieurs amateurs. Parmi ceux-ci, le plus entreprenant, celui qui osait déjà s'asseoir pendant une heure ou deux, était un petit vieillard très alerte, qu'on appelait, à cause de sa mise excessivement soignée, le docteur Quatre-Épingles ; il causait souvent avec René, qu'il paraissait affectionner beaucoup. Sous un prétexte quelconque, le docteur Quatre-Épingles prenait place à côté du jeune homme ; un troisième habitué en agissait de même, et peu à peu l'antre commercial se changeait en cabinet de lecture gratuit. De jour en jour, les séances y devenaient plus longues ; quelquefois elles se prolongeaient jusqu'à la nuit, encouragées par les audaces coalisées.

Un tel état de choses n'était pas tolérable ; Jorry résolut d'y mettre un terme. Il essaya d'abord des saluts froids ; on n'y prit pas garde. Il supprima des chaises et en glissa quelques-unes de cassées : on se tint debout. Il affecta d'avoir vendu les ouvrages prêtés la veille ; on se rabattit sur d'autres. Sa colère couva secrètement. Malgré les envies fréquentes qu'il éprouvait de dire à ces messieurs : Allez-vous-en ! son esprit n'était tendu que vers le profit. Il crut avoir trouvé le

moyen de concilier ses intérêts avec les égards qu'il devait à quelques-uns de ses clients.

Il s'en ouvrit à sa fille le soir même du jour où commence ce récit.

Ce jour-là, en revenant d'une vente par suite de décès, le bouquiniste Jorry avait été exaspéré à la vue d'une douzaine de lecteurs installés dans son magasin, et à la tête desquels trônaient paisiblement, comme par droit naturel, René de Verdières et le docteur Quatre-Épingles.

— Hortense, dit-il après que tout le monde fut parti, il est temps de soustraire notre magasin à ces envahissements progressifs. Depuis qu'on lit mes livres, on ne les achète plus. Désormais, ceux qui voudront lire paieront cinquante centimes.

— Je ne vois pas, objecta Hortense inquiète, en quoi ce plan débarrassera le magasin.

— Oh! j'ai tout prévu. J'affecte à cette spéculation nouvelle une portion de notre logement, celle qui reçoit le jour par la rue Gît-le-Cœur: une cloison en briques, voilà tout ce qu'il me faut. Tu comprends que je ne peux pas être plus longtemps victime des importunités de mes pratiques.

— Cinquante centimes... c'est peut-être cher.

— Cher! pour feuilleter des exemplaires qu'on ne trouve que chez moi, pour ouvrir des Alde, pour contempler et tenir entre ses mains des reliures de Derome! tu trouves cela cher, toi, cinquante centimes!

— Mais... ceux qui ne les auront pas?

— Ceux-là n'auront qu'à ne pas mettre les pieds ici. C'est pour eux principalement que j'ai créé cette mesure.

— Vous êtes sévère, mon père.

— Toi, tu es trop indulgente. Depuis quelque temps, je t'observe, et je m'aperçois avec douleur que ton in-

souciance en matière de négoce augmente tous les jours. Je ne parle pas au point de vue des livres, puisque, malgré tous mes efforts, il m'a été impossible de t'en donner le goût. Mais tes eaux de Cologne ! c'est à peine si tu réponds, lorsqu'on t'en parle.

— C'est vrai, je n'ai pas la fièvre du commerce. Aussi n'en éprouvé-je que plus de reconnaissance envers vous, mon père, qui avez su vous enrichir.

— M'enrichir ? s'écria le bouquiniste alarmé ; moi ! je suis riche ? qui a pu te dire pareille chose ?

— Je me le suis imaginé, dit Hortense en souriant.

— Crois-tu donc qu'on gagne beaucoup à se charger d'une multitude d'ouvrages qu'on n'écoule pas ? J'ai de quoi vivre, et c'est tout.

— Pourtant, vous possédez cette maison dans le faubourg Poissonnière...

— Bon ! bon ! je possède cette maison. Et le concierge qu'il faut y entretenir !

— Vous plaisantez, mon père.

— Non, vraiment, je ne retire pas un sou de cette bicoque. Ah ! si quelqu'un voulait me l'ôter de dessus le dos !

— Et cette ferme, dont j'ai vu le contrat d'acquisition au prix de quatre-vingt mille francs.

— Eh bien ! c'est quatre-vingt mille francs jetés à l'eau ; qui sait si le fermier me paiera !

— Vous me traitez trop en enfant, dit Hortense ; je connais votre fortune.

— Ma fortune ! répéta Jorry en bondissant ; de quel mot te sers-tu, grand Dieu !

— Du seul qui rende exactement l'idée d'un avoir de deux cent mille francs.

— Mais, Hortense, tu fouilles donc partout, tu visites donc tous mes tiroirs ?

— Mon père, je suis à cette heure de la vie où tout

décide de l'avenir : j'ai vingt-trois ans ; peut-être n'y songez-vous pas assez. Dans tous les cas, vous ne pouvez me faire un reproche d'avoir voulu jeter un regard sur ma destinée. Or, je me connais en arithmétique...

— C'est vrai ; c'est moi qui te l'ai apprise.

— Et je suis convaincue de l'exactitude du chiffre que je viens d'avancer.

— Deux cent mille francs ! tu es folle, ma pauvre fille ! Je n'en ai pas le tiers, pas le quart...

Hortense l'interrompit.

— Permettez-moi, mon père, puisque nous en sommes sur ce chapitre, de vous dire toute ma pensée.

— Voyons ! murmura le bouquiniste en levant les mains au ciel.

— Mon bonheur est, j'en suis sûre, l'objet de votre première inquiètude.

— Ton bonheur comme je l'entends, oui.

— Eh bien, je ne suis pas née pour être marchande.

— Hein ? fit-il en ouvrant démesurément les yeux.

— Ne croyez pas que ce soit l'orgueil qui m'inspire ces paroles ; je ne rougis pas de notre état.

— Non, mais tu préférerais être duchesse !

Une légère rougeur courut sur la peau brune de la jeune fille.

— Duchesse... vous exagérez comme toujours, mon père.

— Selon toi, il faudrait quitter le commerce ?

— Depuis la Révolution de Février nous gagnons si peu.

— J'en conviens ; mais encore ce peu nous fait subsister.

— Nous demeurerions à Passy ou à Auteuil, dans une de ces jolies maisons avec jardin, que nous achèterions. Vous n'auriez plus besoin d'aller tous les jours à votre salle Silvestre, de courir chez les commissaires-priseurs, de surveiller votre étalage sur le parapet du quai. Vous vous occuperiez d'horticulture, vous deviendriez conseiller municipal avec le temps.

— Et toi ?

— Moi ? dit Hortense en épiant l'effet de ses paroles sur la physionomie du bouquiniste, dame ! il serait possible qu'il se présentât un parti convenable.

Jorry jeta un coup d'œil sur sa fille.

— Ton parti convenable aurait-il des écus ?

— Il aurait au moins des talents.

— Des talents ?

— Et, peut-être aussi, un nom.

— Oui-da, il aurait un nom ? dit le libraire en ricanant.

— Je veux dire un titre.

— J'entends bien, comme M. René de Verdières, par exemple.

— Mon père !

La jeune fille se tut ; elle était devinée.

— Allons, dit Jorry après un instant de silence dont il se plut à prolonger l'embarras ; tu es malade, bien certainement. Sans cela, tu ne tiendrais pas de pareils propos. Il faut t'adresser au docteur Quatre-Épingles ; moi, je n'y peux rien. Qui diable t'aurait crue si romanesque, ma chère enfant ? Parler contre le commerce, qui a nourri ton père et qui t'a fait vivre jusqu'à ce jour, ce n'est pas seulement de la démence, c'est de l'ingratitude. Adieu. Je vais chez le maçon Bertholet, afin qu'il vienne ici dès demain, et qu'il installe sans retard mon cabinet de lecture. Et tout le monde paiera,

entends-tu ? tout le monde, à commencer par ceux qui ont un titre et des talents...

Sur ces mots, le bouquiniste sortit en frappant bruyamment sa canne sur le carreau, ce qui décelait chez lui une grande agitation, car cela en usait le bout.

II

LE DERNIER DES PLOUGASTEL

Rien ne nous empêche de suivre le représentant de la maison Pomard, Issakoff et compagnie de Constantinople, l'homme au chapeau bleu-de-roi, que nous avons introduit au commencement de cette histoire.

En sortant de chez le bouquiniste Jorry, il avait dirigé ses larges enjambées vers l'un des guichets du Louvre. où l'attendait le commissionnaire chargé de la caisse de cinquante flacons d'eau de Cologne.

— Suivez-moi, lui dit-il en prenant du champ devant lui.

Ils marchèrent jusqu'à la rue du Musée, à travers les démolitions de la place du Carrousel.

Là, le commissionnaire fut congédié, et le représentant de la maison Pomard, Issakoff et compagnie, entra fièrement, sa caisse sous le bras, dans une maison d'abjecte apparence.

Il monta jusqu'à la dernière marche.

A une petite porte, il frappa d'une manière particulière.

Une femme, jeune encore, vint lui ouvrir.

— Enfin, c'est toi! s'écria-t-elle.

— Moi, triomphant!

— Qu'apportes tu là?

— Devine! dit-il en se débarrassant de son fardeau.

— Des dentelles?

— Bah!

— Des pruneaux?

— Fi!

— Voyons, Magloire, ne me fais pas languir, qu'est-ce que c'est?

— Cinquante rouleaux d'excellente eau de Cologne.

— Autant d'eau de Cologne que cela?

— Avec cette liqueur, devenue insuffisante désormais pour les petites-maîtresses, je commence à fabriquer le *Parfum des Almées*. Mes alambics sont prêts; j'ai mes aromates cueillis par moi dans le chemin de ronde des Batignolles. Demain, sitôt les premiers feux du jour, mon invention sera réalisée.

— Enfin! murmura la femme.

— Pourquoi ce soupir, Colomba? l'horizon ne te paraît-il pas tendu de cachemires et de poult-de-soie?

— Non, Magloire, dit-elle tristement.

— C'est que ton esprit se sera laissé influencer par l'aspect de quelque araignée matinale.

— Je n'ai pas vu d'araignée; je n'ai vu ce matin que nos créanciers.

— Encore? dit-il d'un air distrait.

— La fruitière, le marchand de vin, le boulanger...

— Etrange insistance! murmura-t-il en passant les doigts dans sa chevelure épaisse.

— Et si tu savais comme ils m'ont tourmentée pour être payés!

— Les oisifs!

— Ils ont été jusqu'à me menacer du juge de paix.

— Ah ! voilà qui est blessant, en effet. Mais aussi, tu n'auras pas su leur parler, j'en suis sûr.

— Que voulais-tu que je leur disse ?

— Mille choses ! Les créanciers adorent la conversation.

— J'ai pleuré ; voilà tout.

— Ce n'est pas mal, cela. Je reconnais à cette ruse l'exquise supériorité de ton tact féminin.

— Mais c'est pour tout de bon que j'ai pleuré, Magloire.

— Cela n'en valait pas la peine. Au moins, je pense que tu ne leur as donné aucun espoir ?

— Que veux-tu dire ?

— Lorsqu'on n'a pas le moindre crédit à attendre de ces gens-là, il faut se montrer devant eux si pauvre, si à plaindre, qu'ils s'enfuient et ne reviennent plus, de peur d'être obligés de vous faire l'aumône.

— Oh !

— Je t'avais cependant pourvue de mes instructions à ce sujet.

— Le cœur m'a manqué, dit Colomba.

— Gageons que tu as oublié de leur parler de nos enfants ?

— Quels enfants ?

— Comment ! quels enfants ? Mère sans entrailles ? est-ce bien toi qui t'exprimes de la sorte ? Quels enfants ! Nos petits enfants, parbleu ! ces deux anges jumeaux qui sont là dans la pièce voisine.

— Ah ! oui, ces mannequins...

Un tel mot appelle des explications.

Les voici en quatre lignes.

Magloire de Plougastel (c'était son nom) ne considérait la sensibilité que comme un moyen d'action sur les personnes à qui l'on doit de l'argent. En conséquence, il avait fait confectionner deux poupons en

baudruche, qu'il gonflait ou dégonflait selon les circonstances.

Ces enfants, il avait l'habitude de les appeler ses *enfants-Gibus.*

Colomba haussa doucement les épaules.

— Tu as tort, reprit Magloire, rien n'est d'un meilleur effet que cette phrase : « Ah ! monsieur ou madame, si vous les voyiez tous les deux, me tendant leurs petits bras ! » Avec cela, on chasse les créanciers comme avec un torchon les mouches.

— Hélas !

— Si j'étais femme, je voudrais que ces simples mots me rapportassent autant qu'une scierie dans les Ardennes.

Mais Colomba n'avait pas l'âme aussi fortement trempée que Magloire, car elle se détourna pour essuyer une larme.

Pauvre créature ! elle avait été jolie, mais les souffrances et la misère l'avaient fanée avant trente ans.

Le géant Magloire l'adorait, sans doute d'après cette loi qui régit les contrastes.

— Colomba, lui dit-il avec tendresse, cesse de m'attrister.

— C'est malgré moi, répondit-elle.

— Maudits fournisseurs ! vous ferez tant, que nous vous abandonnerons, vous et votre laide rue !

— Mais où irons-nous ?

— Il y a tant de maisons qui manquent de locataires.

— Nulle part on ne nous recevra sans meubles.

Un seul regard jeté sur ce réduit justifiera aisément ces dernières paroles.

C'étaient quatre murailles d'où pendaient, à demi arrachés, des lambeaux d'une tapisserie jaunâtre et moisie.

Par deux fenêtres dites *à guillotine*, le jour descendait attristé, comme si pour les pauvres la clarté du ciel devait revêtir une nuance particulière.

Il serait superflu de dire qu'il n'y avait pas de rideaux à ces fenêtres.

Quelques pipes accrochées, et, sur la cheminée, deux ou trois statuettes en plâtre qui semblaient déplorer leur nudité, voilà ce qui représentait l'art dans ce taudis.

On cherchait les meubles.

A force de chercher, on trouvait deux peaux d'ours étendues à terre.

C'étaient les lits du comte de Plougastel et de sa femme.

Le comte de Plougastel, disons-nous ; il était comte, en effet. Il avait même été riche ; mais sa richesse n'avait duré que peu d'années ; les plaisirs, les entreprises, les voyages l'avaient absorbée tout entière. Du jour où il se trouva les mains nues pour la première fois jusqu'au moment où nous le voyons dans la rue du Musée, sa vie n'avait été qu'un tissu d'expédients et d'aventures. Comme Figaro, il avait fait tous les métiers, excepté le métier de valet de chambre ; là s'arrêtait la ressemblance. Or, s'est-on quelquefois demandé ce que serait devenu Figaro s'il eût refusé d'entrer au service du comte Almaviva ?

Il serait devenu Magloire de Plougastel, nous en sommes certain.

En Russie, où il avait séjourné pendant longtemps, les uns disent comme acteur, les autres comme maître d'armes, le comte de Plougastel s'était décidé à associer une infortune à la sienne. Il avait épousé Colomba, fille d'un opulent boyard, à ce qu'il prétendait, mais à laquelle une autre version donnait pour père un modeste tailleur hollandais.

M. et Mme Plougastel n'avaient rapporté de Russie que les deux peaux d'ours qui leur servaient de couche.

Pour trouver des logements avec un pareil mobilier, il avait fallu que Magloire déployât toutes les roueries de l'ancien et du nouveau répertoire de la Comédie-Française. Ses fourgons étaient perpétuellement en route, ses lettres de crédit sur la maison Rothschild ne pouvaient manquer d'arriver d'un jour à l'autre. Grâce à ces subterfuges, qui réussissaient d'autant plus qu'ils étaient plus grossiers, le pauvre couple était parvenu à s'abriter un peu partout, à Paris, pendant près de dix-huit mois.

Le comte de Plougastel employait divers procédés, les jours de terme, pour provoquer l'attendrissement chez son propriétaire. Lorsque le récit de ses voyages n'y suffisait pas, il mettait en avant ses deux fils jumeaux, leurs caresses enfantines, leurs tendres bégaiements, les inquiétudes touchantes de leur mère. Le propriétaire restait-il insensible et la main tendue, Magloire remontait dans sa mansarde, tirait d'un coin mystérieux un drapeau qu'il déroulait et qu'il accrochait triomphalement en dehors de sa fenêtre. Sur ce drapeau, les passants pouvaient lire en gigantesques lettres rouges, tracées par lui-même dans le silence du cabinet, cette inscription devenue fameuse après 1848 : — HONNEUR AU BRAVE PROPRIÉTAIRE QUI A FAIT REMISE DU TERME !

Pourtant le jour vint où la colère des propriétaires s'abattit sérieusement sur le comte et la comtesse de Plougastel. C'était à l'époque où l'on commençait à démolir Paris un peu par tous les côtés, et où une augmentation notable se manifestait dans les loyers. Ils errèrent quelques jours, repoussés sur tous les points ; et les peaux d'ours leur furent d'une grande

utilité pour les deux ou trois nuits qu'il leur fallut passer en plein air.

Ce fut à ce moment que les journaux entretinrent le public de l'évasion prétendue de deux pensionnaires du Jardin des Plantes, aperçus sous les arbres du boulevard extérieur.

Les administrateurs s'empressèrent le lendemain de démentir cette évasion, malgré les attestations d'un grand nombre de témoins. Plusieurs lettres furent échangées; mais, quoi qu'on pût dire et écrire, cette nouvelle demeura toujours à l'état d'énigme, — excepté peut-être pour M. et Mme de Plougastel.

Enfin, après bien des efforts, Magloire parvint à triompher des prétentions d'un concierge de la rue du Musée, autrefois rue Froidmanteau. C'était l'étage ou plutôt le grenier à la description duquel nous venons de consacrer quelques lignes, nécessairement succinctes. Il s'y établit en conquérant, résolu à y demeurer jusqu'à l'achèvement des siècles.

Il avait compté sans l'achèvement du Louvre.

La fatalité était sur lui; la fatalité voulut qu'un décret d'alignement troublât presque aussitôt cette installation courageuse.

Congé lui fut donné pour cause de démolition.

A cette nouvelle, qu'on fut forcé de lui signifier par ministère d'huissier, il sourit amèrement; mais il n'en souffla pas un mot à Colomba, qui aurait pu s'affliger. Autant que possible, du reste, il lui cachait de la même manière tout ce qui était capable d'alarmer sa faiblesse; et pour lui fermer les yeux sur leurs communes privations, il l'entretenait de temps en temps d'une créance imaginaire de trente mille livres, provenant, disait-il, d'une part légitime dans un héritage, que sa longue absence hors de France l'avait empêché de retrouver. Un sien neveu, nommé René de Verdières, devait tenir

cette somme à sa disposition; par malheur, il avait perdu la trace de ce jeune homme, immensément riche, selon lui.

Mais de jour en jour Colomba devenait plus sceptique au sujet de ce neveu.

Elle avait beau fermer les yeux, elle sentait la terre manquer sous ses pieds.

— Magloire, l'avenir m'épouvante, lui dit-elle.

— L'avenir! c'est justement l'avenir qui devrait te rassurer. Ma dernière invention, la plus forte de toutes, doit nous rapporter cent vingt-sept mille livres par an. Mes calculs sont précis. Le *Parfum des Almées* est appelé à opérer une révolution dans les huiles et les cosmétiques du négoce parisien. Pourquoi donc manques-tu de force au moment où nous touchons le but? Interroge l'histoire : tous les inventeurs ont été, dans le principe, méconnus et même torturés. Il est naturel que je subisse de pareilles rigueurs. L'épreuve d'abord, l'épreuve avant le triomphe, afin que la souffrance ait ennobli le front qu'attend une couronne! Rassure-toi donc, Colomba, le jour de la victoire est proche. Bientôt tu entendras au lointain sonner des fanfares d'allégresse. — Où donc est l'inventeur du *Parfum des Almées?* crieront cent mille voix retentissantes comme la foudre. — Le voici. — Qu'il soit chargé d'or comme un éléphant! On me charge, et je viens tout déposer à tes pieds.

— Chimères! belles chimères!

— Femme de peu de foi, si je prêtais l'oreille à tes discours, tu détruirais en moi ce qui constitue l'énergie. Je te le répète, l'heure de la victoire va venir. Elle aurait déjà sonné si j'avais eu des capitaux ou seulement des relations. Par malheur, ma famille est complètement éteinte; le seul parent qui me reste, René de Verdières, est introuvable. L'Almanach des vingt-

cinq mille adresses se tait sur son nom. Ce jeune homme a-t-il voulu se soustraire à mes justes réclamations par une fuite déloyale, ou bien me cherche-t-il dans le Nord avec un louable acharnement? Tout est possible. Ah! si je le rencontrais, je lui vendrais une forte partie de mon *Parfum des Almées*.

— Ton *Parfum des Almées* sent bien l'eau de Cologne, murmura Colomba.

— Erreur! c'est l'eau de Cologne qui sent le *Parfum des Almées*.

— N'importe, Magloire, ce n'est pas là le bonheur que tu m'avais promis.

— Es-tu donc romanesque! Quoi! nous ne sommes pas heureux!

— Heureux comme des oiseaux dans la neige.

Le comte de Plougastel embrassa Colomba sur le front, et lui dit avec une sorte de solennité :

— Je passe dans mon cabinet de travail. N'y laisse pénétrer personne; j'ai cru voir rôder dans la rue des émissaires des principales maisons de parfumerie de Paris. On voudrait me dérober mon secret, on n'y parviendra pas. Je saurai échapper aux exploiteurs et jouir seul des fruits de ma découverte. Colomba, tu te réveilleras riche.

III

DEUX JEUNES FILLES

La première personne qui se présenta le lendemain matin dans la boutique de Jorry, ce fut le maçon Bertholet.

Il venait se rendre compte des travaux à exécuter chez le bouquiniste.

Bertholet était accompagné de sa fille Claire, jeune et gracieuse ouvrière, blonde comme un épi, fraîche comme une matinée d'été, tout éclat et tout sourire.

Claire et Hortense étaient amies d'enfance : elles s'embrassèrent joyeusement.

— Exact comme la Banque de France ! dit Jorry au maçon en lui tendant la main.

— Quand il s'agit de travailler, répondit celui-ci, c'est la tête qui sert de pendule.

— A la bonne heure ! voilà de braves paroles... et un économique procédé. Ainsi donc, vous êtes content, et l'ouvrage va bien, sans doute?

— Cela ne chauffe pas.

— Tant pis, dit le bouquiniste, qui songeait déjà à le payer moins cher.

— Si je suis altéré, ce n'est pas à cause de la poussière qui m'entre dans la gorge. Depuis huit jours, j'ai le guignon. Ce n'est pas comme vous, père Jorry.

— Comment ! ce n'est pas comme moi ! qu'est-ce que vous voulez dire par là ?

— Vieux malin ! vous avez su trouver la chance, vous ; et vous y avez fait mettre un manche, pour la saisir plus commodément encore.

— Vous êtes fou comme les autres, Bertholet, grommela le bouquiniste.

— Possible ! mais vous avez le sac.

Bertholet était le type de l'ouvrier parisien : figure un peu pâle, œil méfiant, bouche spirituelle et mince. Il portait cette blouse blanche qui, depuis quelques années, est devenue un uniforme. On lui donnait plus de cinquante ans, et cependant il n'en avait pas quarante-cinq : mais on vieillit si vite à ce métier de remueur de pierres ! Bertholet était par-dessus tout un homme d'une probité scrupuleuse : aussi mettait-il quelque orgueil à porter haut sa pauvreté. Père excellent, resté veuf après quinze ans d'heureux ménage, il avait reporté toute son affection sur sa fille Claire, portrait vivant de Mme Bertholet.

On nous permettra de faire parler cet honnête maçon comme parlent les maçons de Paris. En général, les ouvriers ont une rhétorique particulière, qui ne ressemble ni à l'argot des malfaiteurs, ni à la blague des ateliers de peinture, et qui, comme toutes les rhétoriques, force petit à petit les portes du dictionnaire. Né en plein carré Saint-Martin, n'ayant jamais dépassé Saint-Cloud, La Râpée et Montrouge, Bertholet était l'incarnation la plus profonde de l'homme du peuple, avec toutes ses qualités et tous ses défauts, toutes ses naïvetés et toutes ses roueries.

Il était lié depuis fort longtemps avec Jorry, mais

comme peuvent être liés un pauvre et un riche, un railleur et un misanthrope, comme étaient liés Jean-qui-rit et Jean-qui-pleure.

— Venez par ici, dit le bouquiniste ; vous allez d'un coup d'œil comprendre mon projet.

Il entraîna le maçon dans le fond de son magasin, pendant que les deux jeunes filles, assises toutes deux au comptoir, entamaient une de ces conversations qui ressemblent à un duo d'oiseaux.

— Hum ! dit Bertholet après avoir pris ses mesures : ce ne sera pas une affaire aussi simple que vous le croyez.

— Allons, bon !

— Il faudra lâcher quelques-uns de ces petits patards que vous serrez de si près, père Jorry.

— Vous m'agacez les nerfs, Bertholet. J'ai tous les matériaux nécessaires, achetés à une vente. A quoi bon débourser de l'argent lorsqu'il n'y a pas absolue nécessité ?

— Matériaux tant que vous voudrez, cela n'empêche pas qu'il faudra un peu de braise avec.

— Oh ! l'obstiné !

- Et où sont-ils, ces matériaux ? dit Bertholet.

— Là-haut, dans mon grenier ; venez avec moi.

— Allons !

Le bouquiniste décrocha une clef, pendant que Bertholet, retournant vers sa fille :

— Je monte au colombier de Jorry, lui dit-il : j'y resterai peut-être longtemps ; rends-toi seule à ton magasin.

Et il baisa le front que Claire lui tendait.

— Adieu, mignonne.

— Viendrez-vous, enfin ? dit le libraire d'un ton aigu.

— On y va, bonhomme, on y va. Ne faut-il pas donner à l'enfant sa petite ration de caresses ? Maintenant,

je suis prêt ; montrez-moi le chemin de votre belvédère.

— Par ici.

— Est-ce bien haut ?

— Au sixième étage.

Leurs voix se perdirent dans l'escalier.

Restées seules, les jeunes filles se prirent les mains avec un redoublement d'amitié.

— A présent, causons.

— Quelle heure est-il ? demanda Claire.

— Huit heures... Mais pourquoi ?

— C'est que je n'ai guère le temps.

— Quel malheur! dit Hortense ; j'avais tant de choes à te confier!

— Et moi aussi, dit Claire.

— Je crois que notre montre avance d'un quart d'heure.

— En es-tu bien sûre ? Bah ! après tout, on m'attendra au magasin.

— Rassieds-toi, alors. Près de moi, là. Claire, j'attends de toi un renseignement.

— Parle.

— Puisque c'est ton métier de chiffonner de belles étoffes pendant toute la journée, tu vas me dire combien coûte la soie grise.

— La soie grise ? répéta Claire étonnée.

— Oui.

— C'est selon ; il y en a à tous les prix.

— Oh ! j'entends la qualité moyenne. Figure-toi, ma chère, que je n'ai jamais porté de robe de soie.

L'amertume que mit Hortense dans ces paroles trahissait toute une existence de mélancolie, toute une jeunesse comprimée.

— Jamais ? dit Claire : c'est que tu ne l'as pas voulu ; car ton père...

— Mon père croit que le bonheur est dans les privations, et il a essayé de me le persuader jusqu'à présent.

— Jusqu'à présent ? reprit finement Claire ; cela veut dire?...

— Cela veut dire, répondit Hortense en souriant, qu'aujourd'hui je veux une robe de soie.

— Prends garde, tu vas devenir coquette.

— Ne te moque pas. Derrière ces vitres toujours poudreuses, dans ce magasin rempli seulement de livres centenaires, je n'ai jamais ressenti bien vivement, je l'avoue, le désir de la toilette. Pour qui me serais-je parée, en effet ? Pour mon père, qu'un bout de dentelle irrite, que le moindre ruban met en courroux ! Je suis donc restée ce que tu m'as toujours connue, une Cendrillon, mais une Cendrillon sans marraine, toujours au logis, toujours vêtue de noir, comme si je portais le deuil de ma jeunesse.

— Tu auras une très belle robe pour soixante francs.

— C'est bien cher, mais n'importe !

— Seulement, permets-moi de te donner un conseil, ajouta Claire.

— Dis.

— Ne prends pas de soie grise.

— Pourquoi donc ? demanda Hortense.

— Nous entrons d ns les beaux jours ; choisis plutôt de la soie rose ou de la soie écossaise.

— C'est bien voyant.

— Mais aussi c'est bien plus gai.

— Crois-tu ? dit Hortense, hésitante.

— D'abord, il ne faut pas être coquette à demi : c'est tout l'un ou tout l'autre : veux-tu ou ne veux-tu pas plaire ?

— Tu as raison ; c'est mon humilité qui me reprend. Tu le vois, ma plus grande audace était de passer du noir au gris. Chapitre-moi bien, apprends-moi à avoir

du goût ; j'en ai toujours un peu manqué, tu le sais, tandis que toi, même à notre pension, tu n'avais déjà pas ta pareille pour savoir transformer et embellir un bonnet avec un rien, un chiffon, une gaze.

— Tu vas me flatter, maintenant, dit Claire.

— Non ; mais je veux que tu me donnes des leçons.

— Ce ne sera pas long, va, ni bien difficile. Il ne faut que de la bonne volonté.

— Oh ! j'en ai, dit Hortense.

— Je m'en aperçois.

— Claire..., dit la fille du libraire, un peu confuse.

— Bon ! essaie de me gronder parce que j'entrevois ton secret.

— Mon secret ?

— Tu aimes ou tu es sur le point d'aimer, dit Claire, avec un petit air doctoral.

Hortense rougit et se hâta de répondre :

— Qui pourrais-je aimer ici ?

— Oh ! ce n'est pas certainement d'un de ces gros romans de chevalerie, que je vois là-haut, que ton héros sera descendu ? Je me doute que tu n'es pas éprise d'une fiction.

— Non, dit Hortense, s'enhardissant à sourire.

— Ce n'est pas non plus un de ces vieux personnages sans cheveux à qui la découverte d'un livre moisi cause des oppressions de bonheur, et qui s'imaginent que le paradis ne sera qu'une vaste bibliothèque ?

— Quelle idée !

— Il est jeune ?

— Certainement, répondit Hortense.

— Tu l'aimes... bien ?

— Oui.

D'ordinaire, les femmes ont l'habitude de broder un tel aveu de plus de variations. Mais ce oui, prononcé d'une voix ferme, et sorti du cœur avec ses trois lettres

en relief, disait le caractère tout entier d'Hortense Jorry.

— Et lui ? demanda Claire.

— Il ne s'est pas encore déclaré.

— C'est comme moi ! s'écria étourdiment la jeune ouvrière.

— Que veux-tu dire ?

— Oh ! rien...

Hortense la regarda. Elles étaient en ce moment roses toutes deux comme les premières cerises.

— Claire, nous nous sommes promis confidence pour confidence. A toi de tenir ta parole maintenant.

— Tu l'exiges ?

— Sans rémission. D'abord, comment s'appelle-t-il ?

— Je ne sais pas, murmura Claire.

— Bah ! il ne s'est pas nommé ?

— Non. Je lui ai à peine parlé, d'ailleurs.

— Où l'as-tu connu ?

— Tout près d'ici, sur le Pont-des-Arts.

— Raconte, dit Hortense.

— C'est bien simple : il y a deux mois, je me rendais seule à mon magasin, lorsque, en traversant le pont, tout à coup mon étui tomba de ma poche, et toutes mes aiguilles se répandirent par terre. Un jeune homme s'arrêta et m'aida à les ramasser. Il m'adressa ensuite quelques paroles polies, que je n'entendis point; il s'éloigna.

— C'est tout ? demanda Hortense.

— C'est tout.

— Mais depuis ?

— Ah ! depuis, je le rencontre presque tous les jours, dit Claire.

— Voyez-vous cela ?

— Il me regarde beaucoup, me salue et passe. Pauvre jeune homme !

Ces mots furent prononcés par Claire avec un soupir dolent.

— Pourquoi le traites-tu de pauvre jeune homme ?

— C'est que sous ses manières élégantes j'ai reconnu les traces horribles de la gêne.

— Vraiment ? dit la fille du libraire avec un grand accent d'intérêt.

— Ses vêtements sont propres, mais usés ; dans la rue il n'ose regarder que moi, et encore ses regards sont-ils empreints d'une humilité qui m'attriste.

— C'est singulier ! murmura Hortense, comme si elle se fût parlé à elle-même.

— Quoi donc ?

— Celui que j'aime est pauvre aussi.

— Tiens !

— Il est timide aussi, et le sentiment de sa misère l'a empêché jusqu'à ce jour de se déclarer.

— C'est égal, dit Claire, ton sort est bien préférable au mien. Tu es riche, Hortense, ou du moins tu le seras plus tard. Tu peux espérer. Mais moi, quel avenir est réservé à mon amour ? Je ne suis qu'une ouvrière, il est moins qu'un ouvrier sans doute ; pauvres tous les deux, à quoi pouvons-nous prétendre ?... Tu vois que malgré tes plaintes, tu es encore plus heureuse que moi.

Hortense secoua la tête en signe d'incrédulité.

— Mais, à propos ! s'écria Claire ; je t'ai interrompue dans ta confession ; tu n'en étais qu'au commencement. Je t'ai tout dit, il est juste que tu me dises tout, à ton tour. D'abord, son nom ?

— Eh bien ! il s'appelle...

Hortense s'arrêta tout à coup ; quelqu'un entrait dans la boutique.

C'était René de Verdières.

Les deux jeunes filles tressaillirent à la fois sans qu'aucune d'elles s'aperçût du trouble de l'autre.

René ne vit qu'Hortense; il était plus pâle que de coutume, sa contenance était plus indécise.

— M. Jorry est-il sorti, mademoiselle ? demanda-t-il d'une voix faible.

— Non, monsieur René.

A ce nom de René, le cœur de Claire résonna comme un écho.

— Voulez-vous lui parler ? continua Hortense ; il est en haut, et je peux l'aller prévenir.

— Oh ! c'est inutile, mademoiselle ; mon dessein était seulement de lui demander cette belle édition de Pétrarque, qu'il m'a déjà permis plusieurs fois de consulter.

— Son Pétrarque, de Venise, n'est-ce pas ?

— Oui, mademoiselle, celui de 1546.

— C'est comme un fait exprès : mon père l'a renfermé, je ne sais pourquoi, dans sa vitrine particulière ; mais je vais lui demander la clef.

—Peut-être y a-t-il indiscrétion de ma part? objecta-t-il.

— Non, monsieur René, non ! s'empressa de répondre Hortense ; mon père me disait encore hier soir combien il était charmé de vous confier ses livres les plus précieux.

— Il est trop bienveillant.

— Je ne vous demande qu'un peu de patience, car c'est aux mansardes qu'il faut que je monte.

— Vous me rendez confus de la peine que je vous cause, mademoiselle.

Le désir de plaire à René l'emporta dans l'esprit d'Hortense sur toute autre considération, et elle ne vit aucun danger à le laisser seul avec Claire pendant quelques instants.

Dès qu'elle eut disparu, le jeune homme, redevenu silencieux selon son habitude, se mit à fouiller les rayons, sans prendre garde à la jeune ouvrière.

Il fallut que celle-ci toussât avec affectation pour qu'il se retournât vers elle.

— Vous ici, mademoiselle! s'écria-t-il avec étonnement.

Claire rougit et sourit.

— Vous me reconnaissez donc à la fin, monsieur? dit-elle.

— Oh! mademoiselle, pardonnez à ma préoccupation; je ne vous avais pas vue; et puis, je m'attendais si peu...

— A me rencontrer? C'est pourtant sur le chemin du Pont-des-Arts.

— Ah! vous vous souvenez...?

— De quoi? dit-elle avec une naïveté feinte.

— Du jour où j'eus le bonheur de vous rendre un bien léger office.

— Oui, monsieur, je me souviens de ce jour-là... et des autres.

— Il serait possible! dit René avec joie.

Mais presque aussitôt son visage se rembrunit; il venait de jeter un regard sur son costume désespérant de misère.

Ce n'est que dans les bibliothèques publiques, parmi cette agglomération plaintive de professeurs sans élèves, de pétitionnaires perpétuels et de maniaques en quête du feu grégeois, qu'on aurait pu trouver un habit aussi arachnéen, collé aux épaules comme un emplâtre à la chair, décent encore, malgré ses larges traces d'encre et ses boutons dont il ne restait plus guère que la queue, habit cruel, ni gris, ni bleu, ni noir. Sedaine ne l'eût pas remercié, celui-là, au contraire! C'était l'habit de la dernière audience, et qui appelle la réponse insolente des laquais; l'habit humide et froid, dont personne ne rit dans la rue, l'habit qui en a fini depuis longtemps avec tous les raccommodages. C'était l'habit d'avant le suicide.

René avait lutté tant qu'il avait pu ; mais enfin l'homme avait été vaincu par l'habit ; il le portait maintenant comme on porte un écriteau infâme, le front courbé, l'œil en terre.

Ce même jour, pour comble de terreur, d'effroyables désordres s'étaient déclarés dans l'habit : après avoir défendu le terrain jusqu'au dernier moment, les coudes avaient cédé, l'explosion était survenue.

Description affreuse, mais indispensable ! — Le pantalon était le digne compagnon de l'habit ; peut-être même reluisait-il davantage et avec plus d'effronterie. Pluie et poussière en avaient décoloré le bas. C'était un pantalon sans énergie, qui s'affaissait plutôt qu'il ne tombait sur des bottes, telles que jamais le crayon de Daumier n'en a éculées dans ses pochades les plus sinistres.

Elles avaient pourtant été vernies autrefois, ces bottes, qui, à l'heure qu'il est, et pour nous servir d'une de ces railleuses images créées par le terrible esprit français, riaient aux éclats, mais d'une façon convulsive. Maintenant elles n'avaient plus de talon, et bientôt elles n'allaient plus avoir de bout.

Voilà ce que René de Verdières avait regardé tout à coup au moment où la conversation commençait avec Claire sur un mode amoureux.

Voilà ce qui avait refoulé sa joie naissante et glacé la parole sur ses lèvres.

Il secoua la tête soudainement, et se dit qu'il rêvait ou qu'il était fou.

De l'amour, pour lui ? Est-ce que cela était possible !

Alors, reprenant un volume qu'il avait quitté, il s'abîma dans sa lecture et dans sa douleur.

Ce regard et le mouvement qui en avait été la suite, n'échappèrent pas à Claire, qui en comprit l'horrible sens.

Cinq minutes s'écoulèrent dans un silence absolu, et ce silence menaçait de se prolonger indéfiniment, lorsque la jeune fille, qui ne quittait pas René des yeux, le vit pâlir et porter la main à sa poitrine.

— Mon Dieu ! qu'avez-vous, monsieur ? s'écria-t-elle en se levant.

— Ce n'est rien, mademoiselle, répondit-il d'une voix étouffée ; ce n'est rien, je vous assure.

— On dirait une défaillance...

— Une défaillance, oui...

Il accompagna ces mots d'un sourire singulier.

— Vous avez peut-être besoin de prendre quelque chose ? dit-elle ingénument.

— Mademoiselle !

Une rougeur, qui eut la spontanéité d'un éclair, remplaça sur ses traits la pâleur livide.

Il regarda fixement la jeune fille.

C'est qu'aussi la question qu'elle venait de lui adresser pouvait passer, dans les circonstances actuelles, pour une atroce ironie.

René de Verdières n'avait pas mangé depuis quarante-huit heures.

De privations en privations, d'expédients en expédients. il était arrivé à cette période suprême, la dernière. Il y était arrivé lentement et avec toute sa clairvoyance, comme un homme qui descend un à un les degrés d'un escalier. Après avoir passé la journée de la veille dans l'attente du hasard, il s'était endormi, espérant ne plus se réveiller ; mais la vie est railleuse et forte. René se traîna le matin chez le libraire Jorry : un projet avait traversé son cerveau, projet caressant et consolant comme un rayon de ce soleil qui allait bientôt s'éteindre pour lui. Il voulut se procurer une dernière jouissance. Sybarite de la pensée, ayant toujours dû aux lettres ses meilleures délices, il désira

mourir au milieu d'elles et exhaler son âme, pour ainsi dire, dans l'hymne de quelque poète adoré. Voilà pourquoi il avait demandé les œuvres de Pétrarque. Ce devait être son tonneau de Malvoisie, à lui : ne pouvant se couronner de roses, il s'entourait de chansons souriantes et de stances, légères comme un chœur de nymphes : — Leur doux bruit, se disait-il, étouffera sur mes lèvres le secret de mon agonie, et, grâce à cette poétique magie, mon dernier soupir sera une dernière volupté !

On vient de voir comment son projet avait été traversé par la présence inattendue de Claire, de cette jeune fille qu'il aimait secrètement depuis deux mois, et qui, à cette heure décisive et funeste, lui apparaissait comme l'ange du regret.

Aussi essaya-t-il de chasser son image, comme on chasse un vision trop chère et trop douloureuse en même temps.

Claire était demeurée interdite pour la seconde fois, interdite et épouvantée...

Car, dans le regard fixe du jeune homme, elle avait pénétré la vérité, toute la vérité !

A son tour, elle eut comme un vertige et elle fut obligée de s'appuyer au comptoir. Elle éprouvait ce sentiment de cònfusion, mêlée d'effroi, que donne presque toujours la découverte de certaines infortunes et de certaines hontes.

Ensuite, deux larmes coulèrent de ses beaux yeux.

René ne les vit pas.

Héroïque, et surmontant un moment de faiblesse, il lisait.

Son visage, toujours pâli, affichait une affectation d'insouciance et de calme qui faisait mal.

Mais déjà son oreille s'emplissait de bourdonnements, ses yeux se voilaient en dépit de sa volonté, et ses mains tremblaient.

Il ne se trompa point à ces symptômes.

Il était semblable en ce moment au condamné à mort, qui a longtemps espéré sa grâce ou compté sur le hasard. Vient le jour fatal ; le condamné, en marchant au supplice, jette de longs regards autour de lui ; il ne voit point les amis qui lui avaient promis de le délivrer. Il soupire et continue sa marche. Pendant qu'on lui bande les yeux, il cherche encore à gagner du temps. Tout est inutile. Il s'agenouille et prie : un miracle seul peut le sauver, mais ce miracle, il ne l'espère plus. Il fait ses adieux à la vie ; sa tête s'est posée sur le billot...

C'est alors que sa grâce arrive !

La grâce de René arriva dans des circonstances analogues et à un moment aussi désespéré.

Dès que la jeune ouvrière eut deviné toute l'étendue de sa détresse, elle ne fut plus préoccupée que de cette seule idée : lui venir en aide à son insu, le secourir sans l'offenser.

C'était difficile.

Elle ne possédait qu'une pièce de cinq francs, résumant ses économies d'un mois entier ; mais comment songer à la lui offrir ? Comment espérer lui faire accepter une pareille obole ?

Au milieu de ses réflexions, ses yeux tombèrent sur le chapeau de René.

Nous avons décrit l'habit et le pantalon ; nous renonçons à décrire le chapeau.

Il gisait sur une chaise, choisie à dessein dans l'angle le plus obscur de la boutique.

Claire s'en approcha de la façon la plus naturelle du monde, en ayant l'air de chercher quelque chose. Comme pour favoriser ses projets, il y avait un mouchoir dans le chapeau. Elle pensa que ce mouchoir amortirait

le bruit de la pièce d'argent qu'elle était décidée à y déposer.

Mais, sur le point d'accomplir sa généreuse action, la peur la saisit, et la pièce de cinq francs, échappée à sa main, glissa à côté du mouchoir, et retentit au fond du chapeau.

Le destin voulut qu'au même instant René levât les yeux.

Il se redressa, comme si on l'eût fouetté au visage.

— Mademoiselle! mademoiselle! que faites-vous? ce chapeau est à moi.

Claire était muette et songeait à s'enfuir.

— Vous ne m'entendez pas, reprit-il, vous ne me répondez pas!

— Monsieur, balbutia-t-elle, pardonnez-moi, je vous en supplie... j'ignorais, je... c'est sans mauvaise intention...

Il vit des pleurs inonder le visage de cette enfant.

René fut touché jusqu'au cœur.

Il prit la main de Claire, et d'une voix émue :

— Savez-vous, lui dit-il, ce que vous venez de faire? Vous venez de me faire l'aumône.

— Oh! monsieur!

— Vous venez de me traiter en mendiant.

— Non, dit-elle, en ami, en frère...

— Dites-vous vrai? prononça-t-il avec cette hésitation et cette incrédulité propres aux malheureux.

— Pourquoi mentirais-je? répondit Claire; j'ai suivi le mouvement que me dictait mon cœur; il ne faut accuser que ma maladresse.

— La pauvreté rend soupçonneux, dit René; un excès de délicatesse vous fait exagérer sans doute l'intérêt que vous me témoignez.

— Êtes-vous donc tout à fait un étranger pour moi?

— Peut-être aurait-il mieux valu que je ne fusse qu'un

étranger. Il est des personnes de qui la compassion est le dernier sentiment qu'on eût voulu attendre.

— La compassion exclut-elle donc tout autre sentiment? murmura Claire.

René la regarda quelque temps en silence.

— Ne vous jouez pas de moi, dit-il; au moment où tout commence à s'effacer à mes yeux, ne faites pas briller une illusion qui rendrait mon agonie plus cruelle. Supposons que je n'ai rien entendu, rien vu. Il est encore temps : reprenez votre don.

— Je ne reprendrai rien.

— Que voulez-vous de moi, alors?

— Je veux que vous viviez.

— Prenez garde! dit René ; c'est un engagement plus grave que vous ne pensez et qui peut vous devenir funeste. Je ne sais pas être reconnaissant à demi ; à qui m'offre un coin de son cœur, je donne ma vie tout entière. Les mots d'estime, de dévouement, d'affection, ces mots-là qui, pour les autres hommes, ont chacun un sens particulier, pour moi se confondent tous dans le seul mot d'amour.

— Monsieur!... dit Claire en rougissant.

— Vous le voyez; mes façons de remercier vous effraient déjà. Ah! c'est que je ne suis pas de ceux qu'on oblige impunément, ajouta-t-il en essayant de sourire.

La jeune fille se tut.

— Croyez-moi, continua René, n'allez pas plus loin dans votre charité, mademoiselle. Ne me retenez pas au bord de l'abîme. Vous ne savez pas qui je suis : je porterais malheur à votre brillante jeunesse. Je suis sans appui, sans avenir, sans courage. Ma rêverie n'est que le déguisement de ma paresse; ma science, s'il m'est permis de me servir d'un mot aussi ambitieux, n'est pas de celles qui trouvent aisément à s'employer. A quelle branche pourrais-je me raccrocher? Je manque

de volonté pour embrasser un métier manuel. Encore si je m'étais passionné pour quelque chose, pour une idée, pour une invention. Mais rien ! mon esprit sonne creux à quelque endroit qu'on le frappe. J'aime les livres pour eux, comme si j'étais un amateur princier. Mon portrait, je peux le tracer en deux mots : Inconnu et inutile. Eh bien, voulez-vous toujours que je vive ?

— Oui, dit Claire en lui tendant la main.

Un bruit qui se fit dans l'escalier annonça le retour d'Hortense Jorry.

Claire retira vivement sa main de celle du jeune homme, et, trop troublée pour reprendre avec son amie la conversation de tout à l'heure, elle s'élança vers la rue.

IV

LE DOCTEUR QUATRE-ÉPINGLES

Debout, les yeux fixés sur la porte par où venait de disparaître la jeune ouvrière, René se demandait si ce qu'il avait vu et entendu depuis quelques instants n'était pas un commencement d'hallucination, résultant de son jeûne de quarante-huit heures.

Hortense rentra.

— Je vous ai bien fait attendre, dit-elle ; mais mon père était tellement aventuré sous les combles, que j'ai eu mille peines à le rejoindre.

Elle ne disait pas la vérité. Jorry, se méfiant d'un tel empressement, avait fait des difficultés pour lui livrer la clef de la vitrine. Il s'était décidé à la lui remettre cependant, sur ses instances, et après qu'elle l'eût assuré qu'il s'agissait bien réellement d'un chaland sérieux.

— Que d'embarras je vous cause, mademoiselle ! dit René, à peine revenu de son état d'effarement.

— Ne parlons pas de cela, monsieur René ; je désirerais pouvoir vous être plus agréable encore... Mais je ne vois pas Claire, dit-elle en s'interrompant.

— Claire ?

— Oui ; cette jeune fille qui était avec moi quand vous êtes entré.

— Elle se nomme Claire ! répéta-t-il tout haut.

— L'avez-vous vue sortir ? demanda Hortense avec surprise.

— Je crois que oui... oui, mademoiselle...

Le front d'Hortense devint soucieux.

Un vague sentiment d'inquiétude se glissa dans son esprit. Elle tâcha de l'en bannir en attribuant le départ précipité de Claire à l'heure avancée et aux exigences de son atelier.

D'ailleurs, ce départ la laissait seule avec René, et Hortense cherchait les occasions d'un pareil tête-à-tête.

Elle était même résolue, ce jour-là, à provoquer de la part du jeune homme un aveu décisif.

Nous n'avons pas besoin de dire combien René était loin de se douter du siège qu'elle organisait contre lui.

Il aurait bien voulu se retirer ; mais cela était impossible après avoir reçu des mains d'Hortense le Pétrarque qu'il lui avait demandé.

Depuis quelques minutes il lisait donc, ou plutôt il feignait de lire, car sa pensée était à mille lieues du volume, lorsqu'il s'entendit interpeller par la fille du libraire.

— Monsieur René ?

— Mademoiselle ?

— Oh ! je vous dérange sans doute !

— Vous ne me dérangez nullement, car j'allais abréger ma lecture.

— Est-ce que ce Pétrarque, dont vous aimez tant les vers, n'était pas épris d'une certaine Laure ?

— Laure de Sades ; oui, mademoiselle.

— Je remarque une chose, monsieur René ; c'est que

presque tous les grands poètes ont été de grands amoureux.

— C'est vrai ; il n'y a guère de chefs-d'œuvre auxquels n'ait présidé quelque passion.

— Ah ! fit-elle avec un sourire, si vous voulez devenir illustre, monsieur René, vous voilà forcé de devenir amoureux.

— Je ne suis pas poète, moi, répliqua-t-il.

C'en était fait des combinaisons d'Hortense ; un mot venait de les renverser.

Mais René, poursuivant une pensée intime, ajouta par manière d'amendement :

— Néanmoins, je crois que de tous les sentiments l'amour est celui qui fait le mieux éclore les énergies.

Aux yeux d'Hortense, cette phrase pouvait passer pour le préliminaire d'une déclaration. Elle reprenait espoir, quand la porte du magasin s'ouvrit tout à coup, laissant entrer le docteur Quatre-Epingles.

— Mademoiselle, je vous présente mes hommages ; bonjour, mon jeune érudit.

Hortense eut peine à dissimuler sa contrariété.

Quant à René, il échangea une cordiale poignée de mains avec le docteur, dont il appréciait le caractère et le savoir.

Agé de plus de soixante ans, le docteur Quatre-Epingles ou plutôt le docteur Anselme (on le connaissait sous ces deux noms) portait vertement sa vieillesse comme les gens qui ont vécu par l'esprit plus que par le corps. Sa physionomie témoignait d'une grande mansuétude unie à une véritable distinction. Le costume qui lui avait mérité son surnom se composait invariablement d'une redingote noire, d'un pantalon noir et d'une cravate blanche. Cette cravate blanche était, avec le chapeau rond et les souliers à boucles d'argent, ce qu'il avait gardé des modes de sa jeunesse.

Petit, les lèvres riantes, un maintien aisé, les doigts fins, sachant exciter à la fois le sourire, la sympathie et le respect, le docteur Quatre-Epingles aurait mérité de poser pour l'album d'un Topfer révérencieux.

Il n'était pas riche lui non plus, et, pour augmenter peu à peu sa bibliothèque, il lui fallait souvent économiser sur les choses de première nécessité. Afin de concilier ses goûts avec ses ressources pécuniaires, le docteur Quatre-Epingles avait su de bonne heure se renfermer dans les bornes d'une *spécialité*. La spécialité est le refuge des bibliophiles humbles d'argent. Il n'y a que les gouvernements ou les fermiers généraux qui puissent acheter tous les beaux livres indistinctement.

Les spécialistes sont innombrables : il y a ceux qui ont la spécialité des *mystères*, mystères des apôtres, mystères de Notre-Dame, mystères à cinquante-neuf et même à quatre-vingt-deux personnages. Pour ceux-là, l'art dramatique commence à Pierre Gringoire et finit à Etienne Jodelle ; Hardy n'est pas advenu pour eux, et ils ignorent jusqu'au nom de Corneille.

Il y a ceux qui ont la spécialité des *mazarinades*, gens spirituels et perpétuellement guerroyants : — ceux qui ont la spécialité des *catalogues*, depuis le catalogue de Gilles Mallut, garde de l'ancienne bibliothèque du Louvre en 1373, jusqu'aux catalogues de La Vallière, de Nodier et des frères de Bure.

Il y a les spécialistes de la science, les plus inouïs et les plus minutieux, ceux qui, comme Abbot, ont dessiné et colorié cinq cent trente-cinq différentes espèces d'araignées de la Géorgie d'Amérique.

Il y a les spécialistes du *roman :* romans de chevalerie, de souterrains, d'amour ; les spécialistes du *diable*, qui, pareils à M. Oufle, passent leur existence à désirer et à attendre l'apparition du maudit, un pacte tout préparé dans leur poche.

Il y a les spécialistes qui ne s'attachent qu'à un seul auteur et qui en font leur proie, tels que Beffara pour Molière, et Walchenaer pour Mme de Sévigné.

M. de Soleinne, qui avait la spécialité du théâtre, en était arrivé au point de collectionner les pièces qui n'avaient été ni jouées ni imprimées.

Un autre amateur s'était mis à la recherche d'une espèce de ver qui ronge une certaine espèce de reliure.

Après ce spécialiste-là, il faut tirer l'échelle.

C'est ce que nous faisons.

Le docteur Quatre-Epingles avait une spécialité aussi élégante et aussi douce que pouvait le faire supposer sa nature.

Il réunissait toutes les poésies, et plus particulièrement toutes les poésies du dernier siècle, dans lesquelles entrait le nom d'Aglaé.

Mystère charmant, et dont nous respecterons la suave transparence! Faiblesse exquise, et dont les exemples se font plus rares de jour en jour!

— Oh! la superbe édition de *Pétrarque!* dit-il en examinant le volume que René venait de quitter ; par malheur il y manque l'âme du livre, c'est-à-dire le portrait de Laure. C'est pourquoi je préfère l'édition plus récente de Padoue, où se trouve la gravure de Raphael Morghen.

Et après avoir lu quelques rimes, le docteur reprit :

— Est-ce que vous aimez cet homme-là ? Pour moi, il me semble qu'il a été beaucoup trop amoureux pour être poète, ou plutôt trop poète pour être amoureux.

— Vous êtes paradoxal aujourd'hui, répondit René en souriant; vous faites le procès aux Italiens avec leurs propres concettis. A mon point de vue, je confesse que le triomphe du Capitole ne me gâte pas la fontaine de Vaucluse.

Hortense avait jeté un regard de travers sur le

docteur Quatre-Épingles, qui ne savait pas combien, après avoir dérangé ses projets, il blessait maintenant ses opinions. Elle ne tarda pas à se venger.

Le docteur Quatre-Épingles lorgnait depuis quelques semaines un exemplaire des *Mélanges poétiques* de la comtesse Fanny de Beauharnais. Il avait fini par amasser les fonds destinés à cette acquisition. C'est pourquoi il arrivait en si belle humeur.

— Tiens ! fit-il avec cette apparente insouciance à laquelle ne se laissent plus prendre les marchands, voici un ouvrage dont j'ai presque envie.

— Vous n'êtes pas le seul, répondit aigrement Hortense ; un exemplaire magnifique, sur papier de Hollande, et quelle reliure !

— Oh ! la reliure n'a rien de merveilleux : elle n'est pas signée.

— Qu'importe ? vous ne trouveriez pas ce volume dans tout Paris.

— Vous croyez ? dit le docteur, plein d'anxiété.

Et cherchant un appui :

— Monsieur René, dit-il en se tournant vers le jeune homme, il me semble que mademoiselle Jorry se trompe ?

René prit le volume à son tour.

— Mademoiselle, vous êtes dans l'erreur, effectivement. Les *Mélanges* de madame de Beauharnais sont compris dans une vente qui doit avoir lieu le vingt-huit du mois prochain. D'ailleurs, votre exemplaire, si beau qu'il soit, est un peu *piqué ;* et puis, enfin, si vous me permettez d'en faire la remarque, il y manque deux figures de Marillier, qui, d'ordinaire, se rencontrent dans les exemplaires de choix. Quoi qu'il en soit, le vôtre a sa valeur, assurément.

Hortense se mordit les lèvres.

Si Jorry eût entendu René de Verdières tenir un tel

discours en présence d'un acheteur, il est plus que vraisemblable que cette séance eût été sa dernière.

Le docteur s'extasia sur une science aussi parfaite.

— Comment ne sollicitez-vous pas une place de bibliothécaire ? lui dit-il.

— J'en ai fait la demande : on n'a pas daigné me répondre.

— Il fallait demander de nouveau. Les jeunes gens d'à présent ont une fierté que j'ai quelque peine à comprendre. Ce n'est pas s'abaisser, cependant, que de demander à plusieurs reprises l'emploi de ses forces dans la société. La persévérance n'est pas le synonyme de l'intrigue.

— Vous avez raison, docteur ; aussi n'ai-je ni fierté ni répugnance ; je suis tout au plus coupable d'apathie.

— C'est pis encore !

— Je le sais, et je suis décidé à me créer courageusement des ressources. Jusqu'à présent, j'en conviens, j'ai fait trop entrer le hasard en ligne de compte dans mes espérances. Le hasard ne se manifeste qu'à ceux qui ont oublié son nom. Entre autres mirages sur la foi desquels je me suis endormi longtemps, on m'avait souvent parlé d'un oncle maternel, parti de bonne heure pour la Russie. Cet oncle, disait la légende, s'était considérablement enrichi au service du czar. J'ai écrit, j'ai eu recours à l'ambassadeur. Rien. Personne n'a pu me fournir de renseignements sur le comte de Plougastel.

— Le comte de Plougastel ?

— Oui, c'est son nom ; il était du côté de ma mère. Un jour peut-être son héritage me reviendra ; mais je ne puis l'attendre toujours, je l'ai déjà trop attendu. Il est temps, enfin, que je rompe avec ma vie contemplative, et que je me propose un but.

— Bravo ! dit le docteur.

— Pour commencer, dès demain j'endosse la robe noire.

— La robe noire ! ne put s'empêcher de s'écrier Hortense, stupéfaite ; est-ce que vous voulez entrer au séminaire ?

— Non, mademoiselle, répondit René avec un sourire ; mais au Palais. Je suis avocat.

— Vous êtes avocat ! dit-elle avec un accent de satisfaction ; c'est une profession distinguée et honorable.

— Et qui assure presque toujours l'aisance à un homme de talent, ajouta le docteur Quatre-Épingles.

René hocha la tête.

— Docteur, dit-il, vous vous faites optimiste, ce matin, pour m'encourager. Je vous remercie, mais je ne m'abuse pas. Je sais que, pour réussir, un avocat ne doit pas redouter de faire de nombreuses concessions et que, de toutes ses précautions en mettant le pied dans l'enceinte de justice, la première, l'indispensable, est de poser une sourdine sur la voix de sa conscience. Je sais cela. Mais je suis résolu : je serai de mon époque et je ploierai ma pensée aux principes généralement admis. Je suis las, sinon honteux, d'avoir été la dupe de mes sentiments. L'éloquence est une denrée, une arme, un prétexte ; soit ! j'aurai de l'éloquence à tous les prix et pour tout le monde, à propos de tout ce qu'on voudra. Je ferai comme les autres, puisqu'il faut faire comme les autres pour parvenir. Ce n'est pas difficile, mais c'est tout juste honorable, comme dit mademoiselle. Il ne s'agit que de vaincre son dégoût. Oh ! je serai un bon avocat, vous verrez !

— Mon ami, répondit le docteur, méfiez-vous de cet esprit de raillerie et d'amertume, qui me paraît être malheureusement l'esprit de votre génération. Je prends

comme plaisanterie ou plutôt comme satire la profession de foi que vous venez de dérouler. Mais croyez-moi ; ne regardez pas de trop près la corruption, elle fascine, elle attire. Ne badinez jamais avec la conscience. Jamais, entendez-vous ! une première transaction, quelque légère qu'elle soit, en entraîne inévitablement une seconde. Il y dans l'ordre moral une loi de progression fatale ; j ai pu l'observer souvent. De toutes mes traverses, car j'ai eu les miennes, moi aussi, j'ai recueilli bien des réflexions; la plus forte, sinon la plus neuve est celle-ci : le bien engendre le bien ; mais encore plus sûrement, le mal produit le mal. L'habitude de la perversité est celle qui s'acquiert le plus vite et le plus insensiblement. Une faiblesse, une simple faiblesse, sera la source d'une faute, qui deviendra un vice ; de ce vice naîtra un crime peut-être. Et cela, logiquement : il y a un fleuve ici, parce qu'il y a un filet d'eau là-bas. Excusez-moi, mon cher René ; je moralise comme tous les vieillards, et j'exagère comme tous les moralistes.

— Non, docteur ; vos paroles sont celles de la dignité et de l'expérience.

— Eh bien ! au nom de cette expérience, s'il faut pour réussir que vous fassiez comme les autres, restez plutôt en chemin mille fois : demeurez une dupe, un niais, un martyr. Mais gardez toujours votre propre estime. De tels conseils sont peut-être bien gothiques et bien naïfs, mais ils seront éternellement grands. Quelque suranné que soit son langage, l'homme qui invoque l'honnêteté est certain de n'être pas ridicule.

— Merci, docteur, dit René ; je me souviendrai de votre leçon.

— Une leçon n'est pas le mot ; une consultation, tout au plus.

Hortense avait écouté cette discussion avec le plus vif intérêt.

Mais quand le docteur Quatre-Épingles eut fini, elle ne put résister au désir de lui lancer quelques épigrammes.

— Voilà de bien belles maximes, dit-elle ; il est hors de doute que vous les avez vous-même pratiquées, docteur ?

— J'ai tâché, du moins.

— Pourtant, il m'avait semblé entendre dire qu'à la cour de Louis XVIII on était moins rigoriste.

— A la cour de Louis XVIII ?

— On m'a rapporté que vous aviez été page du roi, continua Hortense, peut-être m'a-t-on trompée.

Le sourire du docteur disparut pour un instant.

— Non, mademoiselle, on ne vous a pas trompée. J'ai été page en effet. Élevé dans l'émigration, presque continuellement sous les yeux du roi, il était tout naturel que je suivisse ses destinées. Mon père était mort sur l'échafaud, ses biens avaient été confisqués et morcelés. Sa Majesté a daigné se souvenir de moi à l'heure de son retour en France, en m'attachant à sa personne.

— Alors, sans doute, vous ne vous appeliez pas le docteur Anselme tout court...

Le docteur crut devoir changer la conversation.

— Quel est le prix de cet ouvrage, mademoiselle ? demanda-t-il en revenant aux *Mélanges poétiques* de madame la comtesse Fanny de Beauharnais.

Hortense venait d'être froissée dans sa curiosité ; l'occasion était belle pour donner cours à sa rancune.

— Cet ouvrage, dit Hortense, est très rare, malgré les défauts et les omissions signalés par M. René.

— Admettons qu'il soit rare, dit le docteur en poussant un soupir.

— Conséquemment il est cher.

— Combien donc ?

— Il vous coûtera trente-cinq francs.

— Ouf ! dit le docteur.

Hortense se frottait les mains.

— N'en rabattez-vous rien ? demanda-t-il.

— J'en ai refusé hier trente francs, répondit la cruelle jeune fille.

Cette idée qu'un autre avait marchandé cet ouvrage, objet de ses convoitises, détermina le docteur Quatre-Épingles.

Il calcula qu'en se privant de café pendant quinze jours, il viendrait à bout de combler le déficit créé par l'énormité de cette dépense.

— Eh bien, mademoiselle, dit-il, voici trente-cinq francs ; ce chiffre dépasse de beaucoup mes prévisions ; mais c'est une fantaisie à laquelle je n'ai pas la force de résister.

Hortense ne répondit pas.

Sa petite vengeance lui procurait au moins vingt francs de bénéfice inespéré.

— Maintenant, ajouta le docteur, je vais jouir de mon acquisition sous les beaux arbres des Tuileries : les vers sont faits pour être lus en compagnie des oiseaux et des enfants. Recevez mes très humbles salutations, mademoiselle.

Allant vers René :

— A revoir, mon jeune ami, lui dit-il.

René était fort occupé depuis quelques minutes à visiter un rayon de bibliothèque, sur le bois duquel cette étiquette était collée : LIVRES A QUINZE CENTIMES.

Il se retourna précipitamment, et dit d'une voix étrange .

— Je vous suis docteur, je vous suis.

Il tenait un livre à la main, un vieux livre, dont la reliure commençait à s'en aller en lambeaux.

René mit ce livre dans la poche de son habit, et dit

à Hortense, en posant devant elle la pièce de cinq francs dont nous connaissons l'origine :

— C'est un ouvrage de quinze centimes que je vous achète.

Sa voix était tremblante en prononçant ces paroles; on aurait dit qu'il venait de commettre une mauvaise action.

— Bien, monsieur René, répondit la fille du bouquiniste en lui rendant sa monnaie, et sans remarquer son trouble.

René sortit avec le docteur Quatre-Épingles.

...... Quelques minutes après, Jorry et Bertholet descendaient du grenier en criant et se querellant.

— Comment! disait le libraire, vous refusez de prendre en payement un lot de solives presque neuves?

— Est-ce à mon boulanger que j'irais offrir vos solives? répliquait le maçon; elles ne sont bonnes qu'à me chauffer les jambes.

— Je vous conseille de vous chauffer toujours avec du bois de cette qualité. Pourquoi ne pas brûler de l'ébène?

— Si je travaille, je veux être payé en argent; sinon, rasoir!

— Mais, malheureux, vous n'avez pas d'ouvrage, c'est vous-même qui venez de me le dire. Depuis un mois, vous vivez en tirant le diable par la queue. Prenez ce qui se présente, cela vaut mieux que rien.

— Merci! dit Bertholet.

— Voilà bien comme ils sont tous, ces ouvriers. Mettez-vous en quatre pour leur procurer de l'occupation : s'ils ne voient pas des tonnes d'or à gagner, ils préfèrent se croiser les bras.

— Quant à ce qui est de me croiser les bras, calmez-vous le sang, père Jorry. Je n'en ai ni la volonté ni le droit. On démolit la place du Carrousel et tout le quar-

tier du Louvre; je m'emploierai à ces travaux.

— Voyons, Bertholet, vous n'êtes pas raisonnable; je vous ai proposé le tiers en argent et le reste en marchandises.

— En vieilleries!

— Je ferai pour vous une dernière concession : comptons le lot de solives à cent francs, et arrêtons que j'aurai à vous payer pareille somme en espèces. Hein?

— Adieu, dit le macon en gagnant la porte.

— Vous partez?

— Je ne veux de vos solives à aucun prix.

— Vous réfléchirez, dit Jorry, j'insiste dans votre intérêt.

— Attendez que je revienne, et il vous aura poussé des dents.

— Bertholet!

— Je vais me faire inscrire au bureau des démolitions.

— Cet homme-là finira mal! murmura Jorry en regardant le maçon s'éloigner; il est dur comme une barre de fer. A son âge, aller s'exposer sur des crêtes de toits, risquer sa vie sur des murs croulants... au lieu de faire ma cloison... Il finira mal, c'est moi qui le dis.

Cette affaire manquée pesait sur le cœur du bouquiniste. Il avait besoin d'exhaler sa mauvaise humeur. La précieuse édition de Pétrarque, qu'il aperçut sur une table, lui fournit un excellent motif.

— Pourquoi ce livre est-il là, à l'abandon, comme une paperasse? s'écria-t-il en le replaçant.

— Je l'ai montré à quelqu'un, répondit tranquillement Hortense; nous ne nous sommes pas entendus sur le prix.

— Est-ce une raison pour le laisser exposé à la poussière!

— Au moment où j'allais le serrer, le docteur est entré et m'a marchandé les deux volumes de *Mélanges* de Mme de Beauharnais.

— Il marchande toujours, mais il n'achète jamais.

— Il a acheté, cette fois.

— Et tu as conclu l'affaire? je gage que tu n'auras pas consulté ma marque? demanda Jorry avec anxiété

— Je vous demande pardon, mon père; j'ai regardé deux fois vos chiffres.

— Alors, tu as vu que cet ouvrage m'avait coûté huit francs.

— Oui, mon père.

— Et tu l'as vendu?

— Trente-cinq francs.

Les traits de Jorry s'illuminèrent.

— Trente-cinq francs! répéta-t-il; tu l'as vendu trente-cinq francs! Viens, mon Hortense, ma fille; viens sur mon cœur!

— C'est la première fois que vous m'embrassez avec tant de tendresse.

— C'est que c'est aussi la première fois que tu vends si cher!

Mot sublime et qu'il prononça dans toute la naïveté de son amour de l'argent.

— Ce n'est pas tout, ajouta Hortense.

— Quoi encore?

— M. René a acheté un volume, aussi, lui.

— Est-il possible? C'est la journée aux miracles! s'écria le libraire.

— Un volume de quinze centimes.

— N'importe, c'est toujours trois sous. Quel était ce volume?

— Il ne m'a l'a pas fait voir, répondit Hortense.

— Tant pis! Retiens bien ce que je vais te dire, ma fille : il faut toujours regarder un livre avant de le

vendre. C'est ce que je ne manque jamais de faire, moi. Il se peut qu'il ait été placé par erreur dans telle ou telle case; il se peut qu'en l'examinant on y découvre une particularité inattendue. Il y a mille moyens de reprendre poliment un livre des mains de l'acheteur; ou feint de vouloir l'essuyer, on l'ouvre et on le bat. Grave bien dans ton esprit cette recommandation, mon Hortense. Qui sait ce qu'il peut y avoir dans un livre!

V

UNE FORTUNE

Il est temps de dire ce que c'était que le volume acheté quinze centimes par René de Verdières.

Il est temps aussi de dire ce que c'était que René de Verdières lui-même.

C'était un gentilhomme de souche provinciale; il avait perdu son père de bonne heure. Sa mère, qui était une Plougastel, de la province de Léon, en Bretagne, ne lui avait donné, en vivant, qu'une grande éducation, et, en mourant, qu'une multitude de procès. Ces procès, au lieu de s'arrêter à les dénouer, René les trancha, et il y perdit la totalité de ses espérances. Trop adonné à l'oisiveté des riches pour devenir un simple et bon avocat, son existence fut pendant quelques années celle de l'ours des montagnes, qui vit tout l'hiver de la graisse amassée pendant les beaux jours. Il vendit peu à peu ses meubles, ses coins de terre, ses bijoux, et, finalement, ses habits. C'est à cette période critique que nous l'avons pris, juste au moment où il s'agissait pour lui d'*être ou de ne pas être*.

René était intelligent, mais faible; son âme n'avait

pas été calcinée au feu des folles passions ; il appartenait à cette secte de philosophes qui laissent venir à eux les événements. Les livres ne l'avaient pas suffisamment cuirassé pour les combats de la vie réelle. Sans famille, sans amis, amolli par les jouissances faciles des lettres et des arts, on pouvait aisément prévoir qu'un drame venant tout à coup à fondre sur lui, bonheur ou malheur, le trouverait sans énergie, hésitant, et tout à la surprise ou à l'effroi.

Ce drame allait se former et s'amonceler bientôt sur sa tête. A cette heure, ce n'était encore qu'un point noir, mais visible cependant, et que nous allons voir s'étendre de minute en minute.

Regardez René quitter le docteur au coin de la place de l'École ; il se dirige vers un de ces restaurants modiques, si nombreux, et que l'orgueilleuse trouée de la rue de Rivoli a refoulés, mais n'a pas chassés.

Humbles temples élevés à la Faim !

Il y a quelque chose de curieusement pénible dans l'aspect de ces restaurants de bas étage, aussi mal éclairés dans le jour par le soleil que le soir par les quinquets. Ce n'est pas là qu'il faut chercher le bruit, l'animation, la gaieté ; les convives ont de bien plus graves occupations. Ils sont là pour manger, et pas pour autre chose. C'est brutal, mais c'est comme cela. Le dîneur de la rue de l'Arbre-Sec ressemble au sage d'Horace : un tremblement de terre parviendrait à peine à l'émouvoir. Son repas est une chose sérieuse et solennelle ; ce n'est pas un plaisir, c'est une affaire.

Celui qui a examiné les figures de ces hôtes agités et muets, y a lu bien des romans, bien des mystères. Au milieu de ces hommes de peine, de ces artisans, on découvre çà et là une tête de vieillard, inclinée et blanche ; ou bien encore quelque jeune fille, maigre et mal vêtue, qui dévore dans un coin ; — jeunesse éteinte

sous des haillons! blonds cheveux arrachés par la maladie! doux regard creusé par la misère! Souvent aussi c'est une redingote usée jusqu'à la trame, et qui montre une décoration fanée entre les fentes de la boutonnière. Que de douloureuses histoires l'on soupçonne! Mais à côté de cela, parfois, tout près de la porte, il y a la jeunesse, la santé, l'espérance, c'est-à-dire quelque brave enfant de dix-huit ou vingt ans, vite entré, vite sorti, qui a lestement expédié son repas sans presque y songer, musicien ou poète, peintre ou sculpteur, pour qui le temps a des ailes, et qui, du fond de sa souriante et active pauvreté, rêve les splendeurs de la gloire et les apothéoses du génie.

C'est l'endroit éclairé du tableau.

René ne demeura pas longtemps à table : il avait hâte de se trouver chez lui pour y examiner à son aise le volume acheté chez Jorry.

Son appétit satisfait, il prit donc rapidement le chemin qui conduit à la cour d'Aligre, où nous avons dit qu'il habitait.

La cour d'Aligre, située entre la rue Saint-Honoré et la rue Bailleul, est un de ces repaires qui gardent encore un peu de la physionomie et des mœurs de l'ancien Palais-Royal. Lorsque, dans quelques années, ce coin de Paris aura passé, comme tant d'autres, à l'état légendaire, plusieurs de nos contemporains essaieront de se rappeler et de dépeindre à la génération nouvelle les maisons de cette cour d'Aligre, toujours encombrée de joueurs d'orgue; cet établissement de bains regorgeant de monde le samedi soir; ces cabarets qui se tiennent discrètement en dehors du luxe actuel, et ce bal qui s'annonce de loin à tout le quartier Saint-Honoré par une demi-douzaine de lanternes chinoises balancées sous la voûte d'entrée.

C'était au sixième étage que logeait René, du côté

de la rue Bailleul, dans une de ces chambres qui reçoivent le jour par en haut, comme les puits et les cheminées, et que l'on désigne sous le nom de chambres *à tabatière*.

Ce taudis, qu'il avait meublé avec une austérité monacale, lui coûtait quatre-vingts francs par an. Il avait eu l'excellente idée de payer quatre termes d'avance, un jour qu'il s'était débarrassé d'une magnifique montre de Venise, épaisse et lourde comme une galiote, ouvragée comme une cathédrale normande. Grâce à cette heureuse inspiration, il avait au moins un logement assuré.

Dès qu'il se fut assis sur son unique chaise, devant son unique table, il ouvrit le livre à trois sous.

C'était une des premières et des plus rares éditions de l'*Imitation de Jésus-Christ*, traduite en vers français par Pierre Corneille. Un certain nombre de notes marginales, que René avait immédiatement reconnues pour être de la main du poète, doublaient et même triplaient la valeur de cet exemplaire. Dans une vente, il eût certainement dépassé le chiffre de cent écus.

Lorsque René l'avait aperçu dans le pêle-mêle des ouvrages au rabais, l'idée d'une erreur s'était naturellement présentée à son esprit et à sa conscience. Tout en prolongeant son examen, il avait essayé d'étouffer ces deux voix. Nous avons vu le résultat de cette lutte; nous avons vu comment René de Verdières s'était décidé à dérober son achat aux yeux d'Hortense, et à l'aide de quelle manœuvre il était devenu propriétaire de ce trésor bibliographique.

Les sophismes avec lesquels il avait tenté de s'étourdir furent impuissants à lui dérober le côté équivoque et honteux de son action.

Tous ses raisonnements tombaient devant celui-ci

— Pourquoi n'ai-je pas montré à la fille du librair

le livre que j'achetais? C'est que, soupçonnant une erreur à propos d'un tel bon marché, j'ai craint que cette erreur ne fût reconnue. Un casuiste n'aurait pas besoin d'y regarder à deux fois pour qualifier sévèrement ma conduite.

En même temps, les paroles du docteur Quatre-Épingles lui revenaient à la mémoire :

— Une simple faiblesse sera la source d'une faute, qui deviendra un vice; de ce vice naîtra un crime peut-être.

René possédait assez de rectitude dans le jugement pour se reconnaître coupable. Néanmoins, il chassa pour un instant ses remords, et se livra tout entier aux délices de sa propriété nouvelle.

Il s'était aperçu que la page du faux-titre était collée à la reliure. Ce défaut, imputable sans doute à la maladresse du relieur, le choqua. Avec les plus grandes précautions, il tenta de détacher cette page, et il y réussit, grâce à son habitude des livres et à la connaissance des soins qu'ils comportent.

Ce travail accompli, une surprise lui fut réservée. Un papier s'échappa d'entre la reliure et le faux-titre, et tomba par terre.

René ramassa ce papier et le déplia; il était couvert d'une écriture jaunie, laquelle semblait appartenir au dernier siècle.

Sans trop d'efforts, mais non sans une vive émotion, René déchiffra ce qui suit :

« Mes chers fils, pouvant être arrêté et incarcéré d'un moment à l'autre, je place cet écrit à l'endroit convenu. Est-ce mon testament? Hélas ! tout me le fait craindre. On sera sans pitié dans l'exécution de cette loi qu'on vient de rendre contre les émigrés, et sous le coup de laquelle je tombe fatalement.

» Je demeure depuis une semaine dans une maison de la rue Froidmanteau, où quelques bonnes gens veu-

lent bien ne voir en moi qu'un humble cuisinier du nom de Morin. C'est, depuis ma funeste entrée en France, le douzième logement que j'occupe. De telles précautions sont indispensables par le temps actuel, et fasse le ciel qu'elles puissent vous conserver un père !

» Grâce aux soins et à l'activité de notre fidèle régisseur, M. Lantoine, nos biens ont été vendus à temps. Mais vous comprendrez les sacrifices qu'il m'a fallu faire pour me procurer de l'or. Par les journaux que vous recevez à Londres, vous devez voir quel système implacable de représailles commence à s'étendre sur tout le royaume; les dénonciations sont particulièrement à l'ordre du jour. Dans de telles circonstances, il est impossible de songer à vous faire parvenir le produit de cette vente. M. Lantoine attendra pour cela un moment plus propice. Demain ce livre passera, avec d'autres, entre ses mains; les livres n'excitent pas la méfiance. Humble et sans armoiries, cet exemplaire de l'*Imitation*, précieux seulement pour quelques amateurs aujourd'hui dispersés, bravera les visites domiciliaires.

» Votre fortune, mes chers fils, est réduite à six cent mille francs; c'est là tout ce que nous avons pu sauver, M. Lantoine et moi, du naufrage révolutionnaire. Pour trouver cette somme, lorsque des temps meilleurs auront lui pour la France, vous vous informerez de la maison n° 2 de la rue Froidmanteau, et vous ferez en sorte d'en occuper le sixième étage. Là, vous vous placerez entre les deux fenêtres et vous démolirez un briquetage à hauteur du genou. C'est dans une boîte de chêne que tout est placé.

» J'ai employé trois jours ou plutôt trois nuits à ce travail de prisonnier. Tout est terminé depuis quelques heures, et cependant je me hâte. Mon âme ne peut se

défendre de pressentiments sinistres ; quoique je ne sorte jamais que le soir, avec un chapeau rabattu, et enveloppé d'un manteau, hier, je crois avoir été suivi. Un traître, un espion, chassé par nous du régiment d'Esterhazy il y a six mois, m'a reconnu, comme je passais dans la rue de Beaujolais. J'ai fait plusieurs détours pour rentrer chez moi; aura-t-il perdu ma trace ?...

» J'achève cet écrit et je vais le mettre en place ; alors une partie de mes inquiétudes, celles qui vous concernent, aura cessé.

» Chers enfants, gardez la mémoire de votre père ; demeurez toujours fidèles aux principes pour lesquels il sacrifie sa vie. Les gouttes de sang tombées de l'échafaud politique n'ont jamais taché de blason. Henri, veillez sur votre jeune frère ; apprenez-lui l'amour du roi. Dieu fera le reste !

» Adieu. Votre père vous bénit.

» Duc de Fontenay. »

Il y avait en bas la date de 1793.

René recommença la lecture de cette lettre qu'il avait d'abord, et pour en connaître le sens général, rapidement parcourue.

Puis il regarda autour de lui comme s'il eût craint de n'être pas seul.

Pendant cette seconde lecture, faite patiemment, une légion de pensées ardentes et confuses s'abattit sur son cerveau.

Lisait-il un roman ou une histoire ?

Ces six cent mille francs qui lui donnaient le vertige avaient-ils été trouvés, ou bien étaient-ils encore dans le mur où le duc de Fontenay les avait déposés ?

Plusieurs suppositions s'élevèrent à la fois dans son esprit.

Peut-être le duc n'avait-il pas péri sur l'échafaud; peut-être avait-il pu rejoindre ses fils ou être rejoint par eux ; et alors la disparition de l'exemplaire de Corneille devenait un fait insignifiant, puisque le secret qui y était contenu était jusqu'à ce jour resté à l'état de lettre close.

Mais, d'un autre côté, les appréhensions du duc avaient pu se réaliser. Peut-être avait-il été arrêté et exécuté avant d'avoir remis ce livre à M. Lantoine. Dans ce cas, tout changeait de face : un trésor existait bien réellement dans la rue Froidmanteau. La victime avait emporté son secret sur l'échafaud, en s'en remettant sans doute à la Providence du soin de faire arriver le volume à sa destination.

Depuis lors, la rue Froidmanteau avait changé de nom : elle était devenue la rue du Musée.

Un autre numéro avait sans doute remplacé le numéro 2.

Et puis, qui sait si le hasard n'avait pas tout révélé à quelque locataire ? Chaque jour on répare une maison, on sonde des murailles. Longtemps après la Terreur, il avait été de mode de fouiller les fauteuils, d'interroger les planchers, de desceller les plaques de cheminée, de visiter les cadres des tableaux, pour découvrir les richesses cachées par les émigrés. René ne l'ignorait pas : il savait encore que ces perquisitions avaient été renouvelées à l'époque du retour des Bourbons, et souvent avec succès, mais alors par les nobles eux-mêmes.

Etait-il possible qur le sixième étage de la rue du Musée eût échappé aux soupçons, et, par suite, aux recherches ?

— Oui ! se disait René de Verdières, fasciné par le désir de s'approprier cette fortune.

Avant toutes choses, cependant, il lui était indispen-

sable de s'assurer du jugement et de la condamnation de M. de Fontenay. Cela était facile. Les bibliothèques publiques n'étaient pas encore fermées : il courut à celle de l'hôtel de ville, et y demanda la collection des Bulletins criminels de Clément.

On la lui confia.

Il courut à la table de ce vaste et lugubre répertoire ; le procès de M. de Fontenay y était indiqué à la date du 24 avril 1793.

Ce procès n'avait occupé qu'une seule audience, l'accusé ayant dédaigné de se défendre et de désigner des témoins à décharge.

René dévora immédatement les conclusions du tribunal.

Voici quel en était le texte :

« D'après la déclaration du jury, portant :

» 1° Qu'il est constant que Louis-Jacques-Laurent-Joseph Fontenay, ci-devant noble, a émigré du territoire français dans le courant de juillet 1792 ;

» 2° Qu'il est constant que ledit Fontenay est rentré en France, sur la fin de décembre dernier, sous des qualités et des noms supposés ;

» 3° Qu'il est constant que ledit Fontenay a, par ses actes et ses propos, provoqué le rétablissement de la royauté en France ;

» Faisant droit sur les conclusions de l'accusateur public, le tribunal condamne Louis-Jacques-Laurent-Joseph Fontenay à la peine de mort, et ce conformément à la loi du 28 mars dernier : ordonne que ses biens seront acquis et confisqués au profit de la République, et que le présent jugement sera exécuté sur la place de la Révolution, imprimé, publié et affiché partout où besoin sera, jusqu'à la concurrence de douze cents exemplaires, etc. »

Le bulletin ajoutait que l'exécution avait eu lieu le même jour, vers cinq heures du soir.

De ce côté-là, tous les doutes de René étaient donc levés.

Le hasard acheva de lui éclairer les derniers recoins de ce drame.

Avant de refermer l'ouvrage de Clément, il le feuilleta pendant quelques minutes, et ses regards tombèrent sur le nom de M. Lantoine.

Trois ou quatre jours après la mort de son maître, le régisseur avait été traduit devant le tribunal révolutionnaire, et condamné, comme lui, à porter sa tête sur l'échafaud. Une même dénonciation les avait sans doute compris l'un et l'autre; tout faisait supposer qu'ils n'avaient pu communiquer avant l'heure suprême.

René de Verdières demeurait donc le seul maître de leur secret.

Ce n'était pas assez !

Il rêvait d'être le maître des six cent mille francs de la rue du Musée.

Cette pensée, entrée de prime abord dans son esprit, s'y installa et s'y fortifia bientôt comme chez elle.

Il ne songea pas aux fils du duc de Fontenay, ses héritiers naturels ou, s'il y songea, ce ne fut qu'un instant et pour se les figurer éloignés ou morts eux-mêmes.

Ainsi se vérifiait le système de gradation indiqué par le docteur Quatre-Epingles.

D'une indélicatesse allait naître une faute, un vol peut-être.

René ferma les yeux...

Mais le spectacle d'un trésor exerçait une influence déjà irrésistible sur cette imagination artistique et sur cette conscience molle. Il osa, sur ces entrefaites, évo-

quer le souvenir de Claire et chercher dans son amour, dans sa reconnaissance pour elle, une excuse, un prétexte même à ses coupables projets.

Armé de ce subterfuge indigne, il ne fit qu'un pas de l'hôtel de ville à la place du Palais-Royal.

Là il s'arrêta, saisi par une terrible inquiétude.

On commençait à démolir la rue du Musée.

VI

LES DÉMOLITIONS

Le Paris que nous avons sous les yeux depuis quelques années est un Paris de transition et dont la physionomie passagère mérite d'être fixée.

Ce n'est plus l'ancien Paris, et ce n'est pas encore le nouveau Paris. Nous sommes placés entre le souvenir et la promesse. Au lieu des vieilles masures et en attendant les palais, nous avons les échafaudages, c'est-à-dire une ville en bois en attendant la ville de pierre.

Il y a longtemps qu'on l'a écrit : pour faire de Paris la plus belle ville du monde, il n'y a qu'à abattre. Les chefs-d'œuvre existent, il ne s'agit que de les mettre en lumière.

A force d'avoir été répétées, ces paroles ont fini par attirer l'attention des gouvernants. Depuis cinq ou six ans, des ouvriers envoyés sur tous les points ont commencé avec la pierre ce duel urgent, dont le signal était attendu avec tant d'impatience. Autour de l'hôtel de ville, ils ont dégagé trente impasses, brisé cinquante rues, renversé trois cents maisons ; ils ont fait la place nette au Panthéon, à la Sorbonne, à la Tour-Saint-Jacques-la-Boucherie : ils ont débarrassé l'église Saint-Eustache des boutiques qui la déshonoraient ; ils sont

partout, ils vont partout, au pont Saint-Michel, aux Halles, de la rue de Strasbourg naissante à la rue Saint-Antoine écroulée ; demain, ils élargiront le quartier Maubert et le quartier Saint-Marcel ; demain, ils auront isolé Notre-Dame après l'avoir pieusement restaurée.

Mais c'est surtout aux alentours du Louvre et des Tuileries, dans le quartier dit du Carrousel, que la pioche des démolisseurs s'est longtemps exercée.

On a abattu là toute une ville serrée, tortueuse, noirâtre, fourmilière d'hommes, pleine des plus diverses constructions, d'hôtels, de casernes, d'écuries, d'échoppes. A l'époque où se passe notre récit, une partie de cette ville fangeuse existait encore. La plupart de ses rues, ou plutôt de ses ruelles, telles que la rue du Chantre, la rue de la Bibliothèque et la rue Pierre-Lescot, mises soudainement à découvert, apparaissaient à l'état de tronçons et semblaient comme honteuses de la grande clarté qui s'était répandue sur elles. Le groupe de ces boyaux sinistres constituait en effet une seconde Cité, où des haillons vivants se promenaient pendant le jour, et où le soir s'agitaient des drames dignes de Parent-Duchâtelet.

La rue du Musée, une des plus anciennes de Paris, faisait dignement sa partie dans ce concours d'abjections et de hideurs. On pouvait y entrer par la place du Palais-Royal ou par la place du Musée : au choix. Par la place du Palais-Royal, on rencontrait des cafés sordides, des logeurs à la nuit, des fripiers ténébreux : le tout aboutissant à un égout. Par la place du Musée, c'était autre chose. D'abord, la place du Musée était elle-même une des principales curiosités du laid Paris, une autre cour des Miracles ; de cette place, ou pour mieux dire de ce carrefour, plus exhaussé que le reste du terrain, on plongeait sur un dédale de bicoques lépreuses, rongeant les flancs du Louvre, sur un archipel

de *musicos* et de trous à rats. Du côté des Tuileries, l'horizon était borné par une longue ligne de bouquinistes et de marchands d'oiseaux, car la place du Musée a été jusqu'au dernier moment l'asile inviolable des livres et des perroquets. On y voyait aussi des antiquaires, des tondeurs, des empailleurs, posés comme une menace à côté des volières gazouillantes ; des marchands de bric-à-brac qui vendaient des épreuves de Rembrandt et des lorgnons d'écaille, des guitares et des poires d'Angleterre. Dans cette foire permanente, le regard était sollicité à droite et à gauche par des curiosités contrastantes et par des monstruosités, telles que les ébauches inconcevables que venaient y exposer des rapins sans pudeur : académies d'après l'antique, paysages inspirés par des étalages de fruitières, baigneuses surprises par des chasseurs en goguette. A côté de cette peinture hurlante, on apercevait des dogues et des chiens de chasse, aussi hurlants dans leurs niches que les tableaux dans leurs cadres ; des cygnes mélancoliques enfermés dans des cages de bois ; des chouettes au masque sanglant ; maître Renard à côté de maître Corbeau ; et le troupeau des petites souris qui essaient de passer le bout de leur museau, entre les barreaux de fil qui les tiennent captives.

Quelques joueurs de gobelets, avec l'immuable Paillasse en veste jaune et en bas tigrés, complétaient la physionomie de la place du Musée. Ils étaient cantonnés dans le cabaret de Besacier, faisant angle sur la rue, cabaret fameux d'où sont sortis les derniers Bobèches, école souveraine qui emporte les secrets du *boniment* et du *pallas* : portique suspect où des philosophes en rupture de banc révélaient les mystères des tarots à des conscrits ambitieux, collégiale du vice où se rencontraient, couchés sous les tables, les premiers grands prix d'alcool et de vin violet !

Une quinzaine de marches usées et grasses descendaient de ce cabaret à la rue du Musée.

Nous avons dit qu'on commençait à la démolir lorsque René y arriva.

Déjà la plupart des portes et des croisées étaient dégarnies de leurs boiseries et de leurs ferrures. Des matériaux de toutes sortes jonchaient le pavé ; autour des maisons s'élevaient de larges clôtures, gardées par un invalide.

Ce que René chercha tout de suite du regard, ce fut la maison la plus haute, car l'écrit du duc de Fontenay indiquait un sixième étage.

Après un examen attentif, il finit par s'arrêter à une sorte de belvédère couronnant une maison étroite, barbouillée du haut en bas par des enseignes de dentistes, de tailleurs et d'acheteurs de reconnaissances du mont-de-piété. Ces enluminages successifs ne lui avaient pas enlevé son caractère lugubre ; c'était bien une véritable cachette d'émigré ; porte bâtarde, escalier noir comme un four, fenêtres allongées. René dit :

— Ce doit être là.

Fiévreux comme un joueur à son coup décisif, il dressa sur-le-champ son plan d'opérations.

La palissade était facile à franchir pendant la nuit ; et tout faisait supposer que, la maison étant déserte, on pourrait sans obstacle parvenir jusqu'au sixième étage. Là, une simple inspection du mur devait confirmer ou détruire ses espérances ; en frappant l'endroit du briquetage, il obtiendrait un son du moindre vide.

Malgré l'abondance et la succession rapide de ses pensées, la nuit lui parut lente à venir. Il passa le temps qui l'en séparait à rôder aux alentours de la rue et à en étudier les aboutissants.

L'instant arriva enfin où, de tous les côtés, s'élancèrent les ombres pour étouffer le jour mourant. Courte

fut la lutte. Les feux du Palais-Royal s'allumèrent, mais la rue du Musée resta obscure, la rue du Musée resta muette.

Seul, l'invalide de garde troublait par intervalles le silence, en toussant et en marchant.

René avait choisi son point d'escalade hors de la portée de ses regards.

Il se hissait déjà sur un tas de grosses pierres, lorsque, en levant les yeux pour la millième fois sur la fenêtre du sixième étage, il crut y apercevoir un jeu de lumière semblable à celui qui résulte d'un pauvre foyer tourmenté par un souffle d'alchimiste.

Cette découverte l'inquiéta vivement.

Il examina longtemps cette lueur vacillante, qui, peu à peu, s'éteignit tout à fait.

Ses conjectures l'amenèrent à penser qu'elle provenait d'un reflet d'éclairage lointain, balancé par le vent.

Des pieds et des mains il fit tant, qu'il eut bientôt passé par-dessus le rempart de planches, sans éveiller l'attention de l'invalide.

Ensuite, ployé en deux, il essaya de s'orienter, à travers les débris épars sur le sol. Tantôt il s'embarrassait les pieds dans une espagnolette, tantôt il se heurtait à un escalier en colimaçon.

Il arriva enfin, en tâtonnant, à la porte de la maison convoitée.

Une fois là, il ne s'arrêta point à considérer ce qu'il pouvait y avoir d'excentrique dans cette conduite, surtout pour un membre de l'ordre des avocats. Il s'engagea résolument, quoique avec précaution, dans l'escalier. L'obscurité était compacte. A chaque étage, les portes ouvertes prouvaient le renvoi de tous les locataires. Plus il montait, plus il ralentissait sa marche. Il se coula jusqu'au sixième. Mais là, il y avait quelqu'un, car il entendit les souliers d'une femme sur le

carreau et même il distingua le grésillement d'une friture dans la poêle.

Effaré, René de Verdières retint son haleine.

Pourquoi n'y avait-il aucune lumière dans ce grenier où l'on faisait cuisine ? Quelle cause y avait retenu des habitants ?

Ses réflexions furent interrompues par un bruit de pas formidable.

Un homme montait l'escalier.

Ce devait être un habitué de la maison, car, malgré les ténèbres, il enjambait très vite.

Où allait-il ?

Impossible à René de songer à redescendre ; d'ailleurs, il n'en avait pas le désir. Cloué par la curiosité, et résolu à tout, il voulut connaître le mot de cette énigme. Cet homme était sans doute un des hôtes mystérieux du sixième étage.

René se blottit au fond d'un corridor mansardé.

Presque aussitôt, il sentit passer une masse auprès de lui ; et deux coups retentirent sur la porte du belvédère, qui s'ouvrit.

— Apportes-tu de la chandelle, Magloire? demanda une femme.

C'était la voix dolente de Colomba.

— Mon agneau, je l'ai oubliée à dessein, répondit le comte de Plougastel.

Et la porte se referma.

Néanmoins, et par suite du mauvais état des boiseries, la conversation de ce couple continua d'arriver jusqu'à René.

— Il ne faut pas que nous ayons de la lumière, ajouta le comte ; je t'expliquerai cela plus tard.

— Tous ces mystères m'inquiètent, Magloire ; qu'y a-t-il donc de changé depuis hier?

— Rien, je t'assure, ma Colomba.

— Ne sommes-nous plus chez nous? N'avons-nous plus le droit de rester ici ? demanda-t-elle.

— Tu sais combien les questions de droit me sont peu familières ; cesse donc de m'embarrasser.

— Comment allons-nous vivre ?

— Vivons, mais vivons sans chandelle.

— Sans chandelle !

— Vois, murmura le comte, comme la nuit est limpide et comme le firmament est parsemé d'étoiles. De quel front oserais-tu insulter à la majesté de ce spectacle. en opposant un misérable flambeau à l'astre vaporeux des soirs ?

— Magloire, tu me trompes encore.

— Moi !

— Tu me caches ce qui se passe dans le quartier.

— Que veux-tu dire, Colomba ?

— Je sais qu'on abat notre rue.

— Abattre notre rue ! s'écria-t-il avec une feinte surprise : quoi ! la bande noire porterait sa pioche odieuse jusque dans ce berceau du vieux Paris ! Abattre la rue Froidmanteau, autrefois Froid-Mantel ; détruire nos traditions, disperser nos souvenirs, renoncer à ce côté si pittoresque du moyen âge ! Oh ! Colomba, sois bien sûre qu'on y regardera à deux fois avant de commettre un tel forfait archéologique !

— Le forfait est pourtant commencé d'aujourd'hui, ajouta-t-elle.

— C'est impossible !

— Toute la journée, j'ai entendu le travail des démolisseurs.

— Tu as mal entendu, ma Colomba ; on ne songe pas à démolir, mais à embellir. Ce sont des réparations que j'ai sollicitées de l'administration supérieure.

— Mais cette barrière qu'on a élevée devant notre maison ?

— Cela signifie que l'autorité nous protège contre nos créanciers. Ils se permettaient des visites trop fréquentes; maintenant, il leur est interdit d'arriver jusqu'à nous.

— Magloire, parle sérieusement. Tous les locataires ont quitté la maison ce matin; la rue est bien décidément condamnée, n'est-ce pas?

Le comte de Plougastel hésita un moment.

— Eh bien! oui, puisque tu tiens à le savoir. Je t'avais défendu cependant d'ouvrir les fenêtres...

— C'est vrai.

— Et même de regarder à travers les vitres; tu sais combien je suis jaloux! j'ai du sang d'Espagnol.

— Je n'ai pu résister au désir de connaître la vérité: qu'allons-nous faire, grand Dieu? dit Colomba.

— Tu es une alarmiste; les événements t'arrivent à travers un prisme détestable. Je te prie de me dire ce que notre position a d'attristant: nous étions tourmentés par des créanciers; le génie civil a établi des fortifications qui rendent notre demeure inaccessible à ces ennemis de notre repos. Ils nous supposent partis, ils nous cherchent au loin, et nous goûtons ici un calme sans nuage. De l'invalide chargé de défendre l'entrée de ce paradis terrestre, j'ai fait mon ami et mon humble subordonné.

— Comment cela? demanda Colomba avec étonnement.

— Il me croit l'adjudicataire général des démolitions.

— Oh! tu n'as pas craint...?

— Il sera toujours temps de le désabuser, se hâta de dire Magloire; en attendant, tu vois qu'en ne nous montrant pas trop aux fenêtres, en ne répandant pas une lumière trop abondante dans cette chambre, ou mieux encore, en n'en répandant pas du tout, nous avons au

moins huit jours de béatitude à passer ici. Nous emporterons nos lares au dernier moment, à l'heure où le marteau des vandales fera disparaître l'appui sous nos chaussures.

— Et alors?...

— Alors, ma Colomba, ne crois pas que nous soyons embarrassés : un des plus riches propriétaires de la rue de la Paix me tracasse pour que je lui prenne un premier étage avec balcon.

— Pauvre Magloire! tu te fais toujours illusion.

— Pauvre Colomba! tu oublies sans cesse que je suis l'inventeur du *Parfum des Almées*. Tiens! j'en ai vendu deux flacons aujourd'hui, voici trois francs cinquante centimes. C'est tout bénéfice. Demain, j'en placerai pour mille écus.

— Pardonne-moi, j'ai tort de me plaindre; mais que veux-tu? dès l'âge de cinq ans, j'ai toujours eu peur de mourir de faim.

— Petite folle! s'écria le comte; je te promets un hôtel et des chevaux l'année prochaine; un laquais en longue redingote abaissera le marchepied de ta voiture... Mais as-tu fait frire ces goujons?

— Oui, dit Colomba.

— Passons donc dans la salle à manger, car mon appétit commence à élever la voix.

Un cliquetis de fourchettes succéda à ces paroles. Malgré les ténèbres, les deux époux se livrèrent à une active consommation de goujons.

René n'avait plus rien à apprendre; il jugea qu'il était inutile de prolonger sa faction sous les poutres. Sans doute, ces bohémiens resteraient dans leur grenier jusqu'à ce qu'on vînt en ébranler les murailles. Le plus sûr moyen d'épier l'instant de leur départ et d'en profiter, était de s'enrôler parmi les ouvriers employés aux démolitions.

C'est ce que René résolut de faire dès le lendemain.

Il descendit comme il était monté, c'est-à-dire avec les mêmes précautions, et il se retrouva dans la rue du Musée, entre neuf et dix heures.

Quelques instants après, il avait regagné son cabinet de la cour d'Aligre.

Le premier objet qui frappa ses yeux, en entrant, fut le volume de l'*Imitation*, qu'il avait laissé sur sa table.

Un remords, — un conseil!

Précisément le livre était ouvert à ces belles et simples paroles, si bien rendues par le vieux Corneille.

Pour t'élever de terre, homme, il te faut deux ailes :
La pureté de cœur et la simplicité :
Elles te porteront avec facilité
Jusqu'à l'abîme heureux des clartés éternelles.

Si ton cœur était droit, toutes les créatures
Te seraient des miroirs et des livres ouverts,
Où tu verrais sans cesse, en mille lieux divers,
Des modèles de vie et des doctrines pures.

Certes, s'il est ici quelque solide joie,
C'est un cœur épuré qui seul la peut goûter,
Et s'il est quelque angoisse au monde à redouter,
C'est dans un cœur impur qu'elle entre et se déploie...

René lut ces vers placés là comme un enseignement, et son âme se serra malgré lui.

Mais ce dernier appel le trouva sourd.

Avant de s'endormir, une précaution lui parut indispensable à prendre.

Il tenait à la main la lettre du duc de Fontenay; il voulut la relire une fois encore, comme pour en graver dans sa tête les moindres indications.

Après quoi, l'approchant d'une chandelle, il brûla le seul titre de propriété des héritiers du duc.

VII

SUR LES TOITS

Au point du jour, deux hommes se présentèrent à l'entrepreneur des démolitions, dont le bureau était situé à peu de distance de la rue du Musée.

Tous les deux allaient demander de l'ouvrage.

L'un se fit inscrire sous le nom de René et se donna pour un graveur sans emploi.

L'autre était plus âgé; mais sa physionomie dénotait plus de bonne humeur que celle du jeune homme.

Quand on le questionna sur son nom et sur sa profession, il répondit bruyamment :

— Bertholet, maçon, gâcheur, casseur de pierres, tout ce qu'on voudra.

L'un et l'autre furent acceptés immédiatement et mis sur-le-champ à l'ouvrage, c'est-à-dire qu'on les arma d'une pioche et qu'on les envoya sur la crête d'un mur voisin.

Ni l'un ni l'autre ne se connaissaient ; mais le hasard qui les avait rapprochés se plut à compléter son œuvre.

Du premier coup d'œil, Bertholet s'aperçut de l'inexpérience de René.

— Excusez ! dit-il d'un ton un peu goguenard ; est-ce que vous craignez d'égratigner les pierres ? Tapez plus fort, allez ! il ne leur viendra pas d'ampoules.

René de Verdières rougit légèrement et ne répondit point.

Le maçon craignait de l'avoir choqué ; et, avec sa cordialité habituelle, il ajouta :

— Après cela, camarade, ce n'est pas votre faute si vous n'avez pas l'habitude ; il y a commencement à tout : examinez-moi seulement, et vous en saurez bientôt autant que moi.

— C'est, en effet, la première fois que je fais ce métier, répondit René.

— Bah ! ce n'est pas plus terrible qu'autre chose : il ne s'agit que d'avoir le pied, et surtout de ne pas regarder sans cesse autour de vous comme vous faites.

— Comme je fais ?

— Eh ! sans doute ! Vous avez toujours les yeux levés sur cette grande maison de l'autre côté de la rue.

— Vous vous trompez, balbutia René.

— Soit ; c'est un conseil que je vous donne ; si vous tenez absolument à sacrifier quelques-uns de vos membres, mettez que je n'ai rien dit.

D'après la tournure de ce dialogue, René vit qu'il était opportun de se montrer plus circonspect.

Il parut donc exclusivement occupé de son travail. Travail périlleux et qui méritait, en effet, son attention exclusive !

Debout, et se dessinant sur le ciel argenté du matin, n'ayant pour poser ses pieds que les poutres conservées d'un vieux plafond, il poussait devant lui, et cassait comme une croûte de pâté les murailles d'un quatrième étage. Les pièces tombaient avec fracas ;

des flots de poussière suivaient chaque éboulement, et se dispersaient au loin, grain stérile, et dans lequel Hamlet eût peut-être reconnu au passage les cendres d'Alexandre le Grand.

La position de Bertholet était aussi dangereuse et peut-être plus singulière.

Il était enfoncé jusqu'à mi-corps dans une cheminée, qu'il démolissait en se hissant sur les degrés d'une échelle placée à l'intérieur. La cheminée, usée, calcinée, cédait ou plutôt s'égrenait à chaque coup de pioche. Alors Bertholet descendait d'un échelon. Il la vit ainsi s'abaisser sur lui peu à peu. En moins d'une heure, grâce à son habileté, la cheminée était complètement démolie.

D'autres ouvriers avaient été distribués sur des postes non moins importants. Tous apparaissaient dans la poudre blanche des ruines. Il y en avait qui, d'une main, se cramponnaient à une corde fixée solidement à une maison voisine, et qui, de l'autre, travaillaient à briser le plancher sous leurs pieds. Chacun d'eux avait le calme et la certitude. Ils semblaient accomplir la chose la plus simple du monde, et l'on voyait bien que la portée morale de leur œuvre leur échappait entièrement.

Un tel spectacle ne se représente que tous les deux ou trois siècles. C'est Paris faisant peau neuve, et l'on conçoit tout ce que cette métamorphose anéantit d'habitudes, de mœurs et d'aspects.

De longtemps on ne reverra une semblable période, qui, par sa nature transitoire, devait forcément se dérober à la peinture, et qu'ont, seules, consacrée de rares épreuves photographiques.

Un dicton veut que Paris soit l'enfer des chevaux et le paradis des femmes. Par suite de ce mouvement

extraordinaire, il convient d'ajouter que Paris est également le paradis des maçons.

Toutefois, ce n'était pas en ce moment l'opinion de René de Verdières, devenu maçon par nécessité.

Au bout d'une heure et demie, il s'arrêta, vaincu par la fatigue.

A force de détacher des solives et de culbuter des pans de murs, ses bras tout neufs pour un pareil exercice demandèrent merci ; la sueur coulait de son front.

Bertholet ne le quittait pas du coin de l'œil ; à l'inspection de ses mains blanches et fines, à sa réserve et à son embarras, il avait cru deviner le drame d'une aristocratie affamée.

C'est pourquoi lorsque la cloche sonna l'heure du déjeuner, Bertholet n'hésita pas à frapper sur l'épaule de René de Verdières.

— Camarade, lui dit-il, accepteriez-vous sans façon un verre de vin ?

— Mais...

— Allons, acceptez, et ne croyez pas que ce soit pour vous humilier que je vous fasse cette offre. C'est que je n'aime pas à boire seul, et que le vin m'écorche la dalle quand je n'ai personne avec qui trinquer.

— Ordinairement, répondit René, c'est au dernier venu qu'il appartient de faire cette proposition.

— Des cérémonies ? des emblêmes ? Eh bien ! une autre fois ce sera votre tour. En attendant, suivez-moi au *Sacrifice d'Abraham*.

Le *Sacrifice d'Abraham* était l'enseigne du cabaret où Bertholet conduisit René de Verdières.

On y donnait à manger, comme chez presque tous les marchands de vin, dans une arrière-boutique où le jour n'arrivait que tamisé par des rideaux d'un rouge sang-de-bœuf.

Ils s'assirent à une table rendue spongieuse par les innombrables libations dont elle avait eu sa part.

Quant au verre de vin offert par Bertholet, il se transforma naturellement en un déjeuner, dont une entre-côte de veau et une omelette au lard firent les humbles frais.

Mais ce qui fut moins humble, par exemple, ce fut le nombre des setiers et demi-setiers demandés par Bertholet, malgré les vives oppositions du jeune homme.

— Voyez-vous, disait-il à René, rien n'altère comme cette satanée poussière des démolitions. Et pour peu qu'on tienne à conserver la pureté de sa voix, il est indispensable de se rincer le tube de temps en temps. A votre santé.

— Merci, monsieur.

— Il n'y a pas de monsieur ici, il n'y a que des camarades, et des bons encore. Je crois bien que vous n'êtes pas à votre aise avec moi ; mais cela viendra quand nous aurons cassé le cou à trois ou quatre fioles.

— C'est inutile, dit René ; je vous assure que je vous suis déjà acquis de tout cœur.

— Alors, raison de plus pour boire. Holà ! père Roussel, cria-t-il au cabaretier, encore une négresse !

Une négresse, c'est-à-dire une bouteille.

Pendant ce temps-là, Bertholet regardait René de Verdières avec cette persistante curiosité du peuple.

— Vous avez eu des malheurs, lui disait-il, cela se devine. Bah ! il ne faut pas vous en cacher. Est-ce que moi qui vous parle, je ne suis pas aussi dégommé que vous ? Vous n'êtes pas le plus à plaindre ; d'abord, vous êtes jeune, et la jeunesse, c'est tout. Et puis, vous n'avez pas une fille, comme moi.

— Ah ! vous avez une fille ?

— Je crois bien ! dix-sept ans à l'Assomption ; et cela

travaille de tout cœur! Mais vous savez ce que rapporte le travail des femmes ; la chère enfant gagne tout juste de quoi s'acheter des bottines. Il faudra que vous la voyiez un de ces dimanches; c'est doux! c'est charmant? Quand elle ne rit pas, elle chante; quand elle ne chante pas, elle m'embrasse. Je ne sais pas où elle a été chercher tous les beaux cheveux blonds qu'elle a. Et sa taille! et ses mains! Je m'émerveille rien qu'à les regarder.

Il oubliait de vider son verre en parlant de sa fille; René le remarqua, et se sentit plus sympathique pour cet homme dont les premières railleries l'avaient désagréablement affecté.

— Toute ma crainte, reprit Bertholet : c'est qu'elle ne soit destinée à coiffer sainte Catherine. Voilà mon chagrin. La belle petite mériterait mieux, cependant; mais je n'ai rien su lui amasser, et je ne pense jamais sans trembler à l'avenir que lui laisserait ma mort.

— Votre mort? dit René en souriant ; cette inquiétude ne me paraît pas justifiée.

— Je suis de votre avis, mais cela n'empêche pas que je n'aie quelquefois de ces idées malheureuses, le soir, au moment de me coucher, ou le matin, avant de venir tuer le ver chez le père Roussel.

Tuer le ver, c'est, pour les ouvriers, prendre un verre de vin blanc avant déjeuner.

Il y en a d'autres qui disent : *tuer un colimaçon.*

René essaya de détourner Bertholet de ses tristes appréhensions.

— Vous êtes bâti de façon à vivre quatre-vingts ans, lui dit-il.

— Quatre-vingts ans, c'est beaucoup ; mais c'est possible tout de même. Le coffre est bon, dit Bertholet en frappant sur son estomac ; la tête est saine... excepté les jours où j'ai mon petit coup de gaz.

— Un coup de gaz ?

— Oui, quand je bois un litre de trop, quand je m'allume, ce qui arrive plus souvent que les tremblements de terre. Que voulez-vous ? c'est indispensable à ma santé et à ma gaieté.

— A votre santé, donc! et à votre gaieté! dit René en choquant lui-même pour la première fois le verre du maçon.

— Bien dit... et bien bu! s'écria celui-ci en le regardant avec satisfaction. Allons! on fera quelque chose de vous. En attendant, si vous avez besoin de crédit avant la paye, vous pouvez venir au *Sacrifice d'Abraham*, Roussel est un de mes amis.

— Merci, balbutia René, confus et ému.

La cloche qui annonçait la reprise des travaux suspendit leur conversation.

Mais la connaissance était faite entre eux.

Ils retournèrent bras dessus bras dessous au chantier.

Qu'eût pensé René s'il lui avait été permis d'apprendre en ce moment qu'il se trouvait avec le père de Claire ?

Quelle n'eût pas été sa surprise en reconnaissant que le hasard lui donnait pour protecteur le père, après lui avoir envoyé pour ange sauveur la fille ?

Mais René se trouvait à mille lieues de ces suppositions.

A moitié chemin, ils furent accostés par une sorte de contremaître qui dirigeait les démolitions. Il regarda Bertholet et lui dit :

— Vous devez savoir enlever une charpente, vous?

— Oui, répondit ce dernier

— Alors, vous allez prendre quelques hommes avec vous et attaquer cette grande maison.

Il désignait la maison du duc de Fontenay.

— Immédiatement ? demanda Bertholet.

— Immédiatement.

— Soit, répondit le maçon.

Et il tendit la main à René, comme pour se séparer de lui.

Mais René ne bougea pas; son visage trahissait une anxiété profonde.

— Est-ce que vous ne voulez pas de moi pour cet ouvrage? demanda-t-il d'une voix étranglée.

— Vous ne sauriez pas, répondit Bertholet.

— Pourquoi donc?

— Ah! c'est qu'une charpente ne se brise pas comme un plafond; il faut des précautions, c'est bien plus dangereux.

— Qu'importe! dit René, vous m'enseignerez comme vous l'avez fait déjà.

— Vous le voulez donc bien! dit Bertholet en le toisant de cet air goguenard qui avait déjà tant déplu à René.

— Je tiens à ne pas vous quitter.

— Au fait, c'est cette maison sur laquelle vos yeux étaient toujours fixés.

— Je ne m'en souviens pas, dit René en frissonnant.

— Puisque c'est votre désir, allez m'y attendre; moi, je vais recruter trois ou quatre vétérans de mon espèce.

René de Verdières ne se fit pas répéter ces paroles; il se dirigea rapidement vers la maison désignée.

Cette fois, il était sûr de faire déguerpir le couple bizarre qu'il y avait rencontré la veille.

Mais cette besogne accomplie, était-il également sûr d'arriver à temps pour s'emparer de l'héritage du duc de Fontenay?

La première condition était de se trouver seul dans la mansarde, et bientôt Bertholet allait l'y rejoindre avec ses ouvriers. Il ne fallait pas penser à se

débarrasser d'eux. A quel projet s'arrêter, dans ce cas?

Abattrait-on plus que la charpente aujourd'hui?

Entamerait-on la muraille?

Placé entre ces diverses conjectures, René ne pouvait que se recommander au hasard.

C'était ce qu'il faisait en marchant à grands pas au milieu des décombres de la rue du Musée.

Bertholet l'avait regardé s'éloigner, d'un air pensif.

— Il y a quelque chose là-dessous, murmura-t-il; ce jeune homme n'a pas un caractère ouvert. Il doit avoir quelque motif secret pour demander avec tant d'instance d'être employé dans la démolition de cette maison. Après tout, qui sait? Peut-être a-t-il demeuré là dedans; peut-être un souvenir de famille ou d'amour se rattache-t-il pour lui à ces murs. J'ai eu tort de vouloir pénétrer ses desseins; il y a sans doute une grande douleur sous ce visage pâli et au fond de ces paroles embarrassées. J'ai manqué de délicatesse, comme toujours, et Claire me blâmerait certainement si je lui racontais cela.

Après ces paroles, Bertholet resta quelques instants immobile à la même place, comme les gens qui n'ont pas l'habitude de la réflexion.

— N'importe, ajouta-t-il, je le surveillerai!

VIII

DÉMÉNAGEMENT

Voici cependant ce qui se passait chez le comte et la comtesse de Plougastel, pendant que René de Verdières se dirigeait vers leur retraite, animé contre eux des intentions les plus hostiles.

Le comte de Plougastel brossait son chapeau de peluche bleu-de-roi.

Il apportait à cette opération le calme d'une conscience immaculée, sans se douter des coups que le sort lui préparait.

Ce n'était pas cependant que de légers nuages n'eussent traversé son cerveau, lorsqu'il avait aperçu par la fenêtre, en se réveillant, cet imposant appareil d'arcs-boutants et de pics, cette masse d'hommes distribués sur tous les points. Mais il avait compté sur le prestige dont l'enveloppait l'invalide de garde, par son prétendu titre d'adjudicataire général des démolitions.

Tout à coup, le comte de Plougastel, ayant jeté un nouveau regard au dehors, remarqua un individu planté

au milieu de la rue du Musée, et dont les yeux paraissaient fixés sur les fenêtres de son belvédère.

Il recula de quelques pas.

Il avait flairé un créancier.

Avec son infaillible sûreté de coup d'œil, le comte de Plougastel, retiré au fond de la chambre, observa pendant quelques minutes l'attitude et les mouvements de ce curieux et tout le confirma dans son opinion.

Il n'avait jamais vu cette figure, mais cela ne prouvait rien, car un de ses tics particuliers était de se refuser énergiquement à reconnaître les personnes auxquelles il pouvait devoir de l'argent.

Cet examen fait, il poussa son cri d'alarme habituel.

— Colomba, vite, les berceaux! voici un tigre à attendrir.

Colomba obéit avec une promptitude qui attestait de fréquents exercices.

Elle alla quérir dans un cabinet deux petits berceaux en osier et elle les plaça au milieu de la chambre.

— Bien! dit Magloire, ce sont les pièces d'artillerie.

— On monte l'escalier, murmura Colomba.

— Déjà!

Un pas lourd et indécis se fit entendre; bientôt on frappa à la porte.

Le comte de Plougastel empêcha Colomba de répondre.

— Jack! s'écria-t-il, ouvrez, ouvrez donc! Ah! vous êtes occupé au salon? Restez, Jack. Je me résigne à ouvrir moi-même.

Après ce court monologue, qui sauvegardait sa dignité, il alla au-devant de son visiteur.

C'était le bouquiniste Jorry.

Sa fille lui avait avoué l'escamotage dont elle avait été victime; et, sa facture en poche, il s'était mis à la recherche de l'audacieux acheteur d'eau de Cologne.

Mais à l'aspect des démolitions de la rue du Musée, l'indignation de Jorry était parvenue au comble : pouvait-il ne pas croire à une fausse adresse? Pouvait-il raisonnablement imaginer que le représentant d'une maison importante s'obstinât à demeurer au milieu des gravois, des échelles et des grues?

Il se regardait donc déjà comme la dupe d'un intrigant, et il était résolu à ne pas pousser plus loin des investigations qu'il jugeait inutiles, lorsque, en levant les yeux au ciel comme pour le prendre à témoin de cet acte monstrueux, il aperçut à travers les fenêtres d'une mansarde ce fameux chapeau bleu-de-roi qui lui avait été signalé par Hortense.

Cinq minutes après, il était en présence de son débiteur.

Mais le mouvement de satisfaction qu'il venait de ressentir s'apaisa bientôt par l'inspection de cet intérieur dénudé.

Jorry crut alors s'être trompé d'étage, et ce fut d'un air effaré qu'il articula cette demande :

— Est-ce vous, monsieur Pomard, Issakoff et compagnie?

— De Constantinople; oui, monsieur. Donnez-vous donc la peine de vous asseoir.

Cette invitation pouvait passer pour une impertinence, car il n'y avait aucun siège dans l'appartement; mais Jorry ne parut pas y prendre garde.

— Vous m'excuserez de vous recevoir dans ce vestibule, continua le comte de Plougastel; on frotte dans l'autre pièce. Jack! dépêchez-vous.

— Monsieur, vous avez acheté des flacons d'eau de Cologne à ma fille.

— A votre fille? répéta le comte en cherchant.

— Avant-hier, ajouta Jorry.

— C'est bien possible, j'en achète tant! Mais per-

mettez-moi de m'informer du domicile de mademoiselle votre fille, car mes souvenirs me sont bien infidèles en cette occurrence.

— Nous demeurons sur le quai des Grands-Augustins, monsieur.

— Fort bien. Mais avant toute chose, asseyez-vous donc, je vous en prie.

— Encore? grommela le libraire; il n'y a seulement pas une chaise ici.

— Oh! dit Magloire en s'asseyant par terre avec calme, nous sommes de l'Orient.

— Vous moquez-vous de moi? s'écria Jorry, qui devint rouge de colère.

— Pour quoi faire? demanda bonnement le comte de Plougastel; je suis satisfait de votre fourniture. Votre eau de Cologne est vraiment très bonne; peut-être l'essence de bergamote y domine-t-elle un peu trop; mais c'est un détail. En avez-vous beaucoup d'autre à me vendre?

— Voici la facture de la caisse que vous avez emportée; c'est trente-sept francs cinquante centimes.

— Est-ce acquitté?

— Oui, monsieur.

— Eh bien, déchirez l'acquit.

— Mais non! dit Jorry en se récriant.

— Comme vous voudrez, dit le comte de Plougastel.

— Veuillez payer, je vous prie; j'ai besoin d'argent.

— Permettez! je ne suis que le représentant de la maison Pomard, Issakoff et compagnie.

— Je le sais.

— C'est la maison Pomard, Issakoff et compagnie qui vous a acheté; c'est la maison Pomard, Issakoff et compagnie qui vous paiera.

— Monsieur?

— Que voulez-vous? Je n'ai pas reçu d'ordre de

paiement. J'attends le courrier de Trieste, qui me l'apportera probablement d'ici à ce soir. Pouvez-vous revenir entre six et sept heures?

— Entre six et sept heures, votre taudis sera abattu, dit le libraire, s'animant.

— Ce n'est pas probable, objecta le comte, qui redoublait de politesse; dans tous les cas, le siége de notre établissement est transféré place Vendôme, n° 8.

— A d'autres, monsieur! vous croyez parler à quelque niais.

— S'il vous plaît!

— Je dis qu'on ne se joue pas impunément d'un honnête homme, comme vous le faites.

Le comte de Plougastel se releva, et vint doucement poser sa main sur l'épaule de Jorry.

— Chut! lui dit-il.

— Quoi, chut? Prétendriez-vous m'imposer silence, peut-être?

— Chut! répéta le comte; ne parlez pas si haut, respectez le sommeil de l'innocence.

Il montrait les deux berceaux.

— Je ne respecterai rien! s'écria le bouquiniste hors de lui.

— Quoi! pas même ces deux pauvres petites créatures endormies.

— Je veux être payé!

— Cœur de roche! Venez contempler leurs traits si doux ; approchez, mais avec précaution...

Disant cela, il écarta le rideau de l'un des berceaux et montra à Jorry une tête rougeaude embobelinée dans des langes.

— Chers innocents ! murmura le comte, puissiez-vous ignorer longtemps les déboires de cette vie, et conserver toujours votre heureuse insouciance!

— Encore une fois, monsieur, je...

— Ne bougez pas !

— Qu'est-ce ? dit Jorry.

— En voilà un qui se réveille.

— Au diable.

— C'est le plus jeune ; pauvre petit amour, on le croirait échappé du pinceau de l'Albane !

— Monsieur, je vous ferai observer que je ne suis pas venu ici pour causer, non plus que pour m'attendrir.

Mais le comte ne l'écoutait point ; il était livré tout entier aux béatitudes de l'amour paternel. La tête fourrée dans ses berceaux, il avait entrepris avec ses rejetons une de ces conversations élémentaires qui sont comme l'alphabet du sentiment.

— Allons, bégayait-il, faites une risette à papa ! faites-là bien vite. Hou !

Jorry fut obligé de le tirer par la manche.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda le comte de Plougastel.

— Mon argent ?

— C'est vrai, je l'avais oublié. Mais vous m'excuserez facilement, vous qui êtes père. Colomba ! une plume et du papier. Je vais vous signer un bon.

— Pas de bon !

— A trois jours de vue.

— Non.

— Vois-tu, Colomba, comme l'habitude du négoce endurcit certains hommes ! Celui-ci a pu envisager nos enfants d'un œil sec. Maintenant, il me refuse, avec âpreté un délai de trois jours. Regardez bien cet homme, Colomba, cet homme n'a pas d'entrailles !

— Trente-sept francs cinquante centimes ! hurla Jorry.

— Et l'escompte ?

— L'escompte, soit ; mais payez.

— J'ai envoyé chercher de la monnaie par mon commis ; il est indispensable d'attendre son retour.

— Oh ! s'écria Jorry, à bout d'espérance.

— Colomba ! débouche un flacon de mon *Parfum des Almées* ; notre hôte se trouve mal.

— Laissez-moi ! dit le bouquiniste, je sais maintenant à quoi m'en tenir sur votre compte et sur celui de votre femme.

— Hein ?

Le comte de Plougastel n'entendait pas la plaisanterie au sujet de Colomba ; il voulait qu'à son exemple chacun l'environnât de respects.

Il regarda le libraire d'un œil terrible.

Celui-ci pâlit, se repentant déjà de sa hardiesse.

Et, vraisemblablement, nous croyons que le comte l'aurait forcé à présenter ses excuses à sa femme, — peut-être à ses deux enfants, — si, dans ce moment même, la porte ne se fût ouverte tout à coup sous la pression vigoureuse d'un ouvrier.

Cet ouvrier était René.

— Vous ne pouvez pas demeurer plus longtemps ici ; nous venons démolir ! dit-il.

— Tant mieux, cela donnera de l'air à notre appartement, répondit le comte de Plougastel, sans s'émouvoir.

Jorry avait laissé échapper une exclamation de surprise en reconnaissant René sous la poussière et le plâtre dont ses vêtements étaient recouverts.

De son côté, René avait aperçu Jorry ; mais il ne se soucia pas de l'aborder dans ces circonstances.

Il détourna la tête.

— Adieu, monsieur, dit le bouquiniste en s'adressant au comte de Plougastel ; je vous retrouverai !

— Espérons-le.

— En attendant, je vais vous recommander au procureur de la République.

— Cela ne peut pas nuire.

Jorry gagna la porte, non sans avoir essayé de rencontrer le regard de René.

Mais celui-ci lui tournait obstinément le dos.

— L'orgueilleux ! grommela le bouquiniste ; allons apprendre immédiatement cette nouvelle à ma fille ; elle en sera dépitée, et ce sera bien fait ! Cela me consolera un peu de la sotte affaire qu'elle a conclue avec ces insolents funambules.

Dès que Jorry fut parti, le comte de Plougastel dit à René, qui suivait avec impatience tous ses mouvements :

— Est-il vrai qu'il faille quitter cette maison ?

— A l'instant, monsieur, à l'instant !

— J'avais cependant ma correspondance à terminer. Quel embarras !

— Cinq hommes me suivent, et nos ordres sont précis.

— Allons ! soupira Magloire, il faut en prendre son parti ; Colomba, fais avancer les voitures de déménagement.

Colomba ouvrit les yeux sans répondre.

— Ou plutôt, reprit-il, chargeons-nous nous-mêmes des objets les plus précieux. D'abord, mon cuir à rasoirs : il me vient de la reine d'Espagne.

— Je perds la tête, murmura Colomba.

— Toi, chère amie, dégonfle nos enfants.

Cette phrase faillit donner le vertige à René de Verdières.

— Il vit avec stupeur Colomba retirer des berceaux les deux poupons en baudruche et chasser d'un tour de main l'air dont ils étaient remplis.

Cette opération faite, elle les passa à Magloire, qui les plia en quatre et les mit dans son habit.

Le reste de leur bagage, y compris les peaux d'ours qui leur servaient de matelas, n'offrit guère un plus grand embarras.

Magloire se munit de ses flacons de *Parfum des Almées*, qu'il distribua soigneusement dans toutes ses poches. Il en avait dans les poches de son gilet, dans les poches de son pantalon. Cinq ou six goulots apparaissaient braqués à chaque ouverture.

— N'oublions pas la marmite étrusque, dit-il à sa femme.

— Non, mon ami.

— Je porterai les berceaux jusqu'à notre voiture. As-tu emballé ?

— Tout.

— A présent, dit-il en parodiant un mot célèbre, emportons notre logement à la semelle de nos souliers !

Et, se tournant vers René :

— Si quelqu'un vient nous demander, monsieur, soyez assez bon pour envoyer place Vendôme, n° 8.

René répondit par un signe de tête.

Le comte de Plougastel sortit, en disant à la comtesse sa femme :

— Je ne suis pas fâché d'abandonner ce logement, où nous ne pouvions décemment donner des soirées.

René resta seul.

IX

LE TRÉSOR

Le moment tant souhaité par René de Verdières était donc arrivé enfin.

Il se trouvait seul dans la mansarde habitée autrefois par le duc de Fontenay.

Mais il était évident pour lui qu'il n'y resterait pas longtemps seul; et cette conviction faisait son désespoir.

A tout événement, il se hâta de mettre à profit les minutes que le hasard lui envoyait. Avec le manche de sa pioche, il frappa le mur entre les deux fenêtres, à l'endroit indiqué.

Aucun son n'annonça le vide.

René réitéra son expérience un peu plus haut et ensuite un peu plus bas; il frappa à droite, à gauche. partout.

Rien ne lui répondit.

Il s'arrêta.

— Oh! pensa-t-il, est-ce que cet écrit ne serait qu'un mensonge destiné à troubler un malheureux? Ces plaintes si nobles, ces pressentiments empreints de

tant de dignité, seraient-ils l'œuvre d'un ignoble mystificateur? C'est impossible. Ce trésor est là, auprès de moi, j'en sens la chaleur; et je ne puis le découvrir!

Il grattait et déchirait la tapisserie.

Puis, d'autres réflexions traversèrent son cerveau.

— Le duc aura appliqué tous ses soins à étouffer le moindre son dans cette muraille, à combler la moindre cavité ; cela est certain. On n'enfouit pas sans les plus minutieuses précautions une somme aussi considérable. Même après avoir démoli le briquetage, je dois m'attendre à d'autres obstacles : sans cela, les six cent mille francs auraient été découverts vingt fois par l'effet d'un simple choc. Le duc était un vieillard; il a tout prévu. Et moi, je suis un insensé de vouloir du premier coup mettre la main sur une fortune qu'il a pris tant de peine à cacher!

René s'essuya le front.

— Voyons! voyons! comment faut-il que je procède ? Le temps me manque pour démolir le mur. Surpris dans cette occupation, quel prétexte donnerais-je? Mon inexpérience suffirait-elle à détourner de moi les soupçons? Non certainement. Ensuite, où cacher cette cassette? comment l'emporter? Six cent mille francs en or, c'est un fardeau. Oh! s'ils allaient m'échapper!...

En parlant de la sorte, agenouillé entre les deux fenêtres, il appuyait ses mains frémissantes sur la muraille.

Un bruit se fit entendre derrière lui.

Bertholet, monté pour le rejoindre, le regardait du seuil de la porte.

René se redressa vivement.

— Ici, des hommes! cria Bertholet.

Cinq maçons arrivèrent.

On commença à enlever pièce à pièce la charpente. Bertholet donnait des ordres, sans toutefois perdre de

vue René, au sujet de qui il semblait avoir une arrière-pensée. Celui-ci s'employait de son mieux, mais son inhabilité et sa préoccupation se trahissaient à chaque instant. Il n'entendait pas ou il entendait mal : il n'était pas prompt à recevoir les planches qu'on lui tendait ; il paraissait mal affermi sur ses jambes. Chaque coup de pince, chaque écroulement lui causait un bouleversement intérieur ; on eût dit qu'en détruisant ce grenier, on détruisait en lui l'existence.

Aucune de ces émotions n'échappait à l'œil défiant de Bertholet.

En peu d'heures, la toiture disparut ; le jour plongea tout à l'aise dans ce taudis, et en illumina les plus petits recoins.

Restaient les quatre murs.

Devant cette grande clarté, René se sentit chanceler. Jusqu'alors il avait gardé quelque espérance ; mais, en ce moment, il lui sembla que son secret lui échappait et que les yeux de tous ces hommes lisaient comme lui à travers la muraille !

— Qu'avez-vous ? lui demanda soudain Bertholet en lui saisissant le bras.

— Rien... un peu de fatigue..., balbutia René.

— Vous êtes plus pâle que le ciel ; savez-vous ce qu'il y a à faire si vous ne vous trouvez réellement pas bien ?

— Non.

— Eh bien ! il faut vous en aller.

— M'en aller ! dit le jeune homme en tressaillant.

— Sans doute.

— Non, fit-il d'une voix sourde ; cela se passe... cela est passé... je ne sens plus rien.

— C'est drôle pourtant comme vous avez les yeux égarés ! reprit Bertholet, se plaisant à redoubler sa gêne.

— C'est le vin de ce matin qui m'aura étourdi. Je vous ai dit que je n'avais pas l'habitude de boire.

— Ah ! c'est vrai. Alors, attaquez-moi ce mur, et ne le ménagez pas.

Il désignait le mur opposé à la cachette du duc de Fontenay.

— En même temps, ajouta le maçon qui calculait l'effet de ses paroles, je m'en vais attaquer celui-ci, moi.

René se tut. Il craignait d'avoir été deviné.

A la tournure que prenaient les travaux, il comprit que le belvédère aurait cessé d'être debout avant la fin du jour.

Chaque effort de Bertholet et de ses hommes en accélérait la ruine.

Dans quelques heures, l'outil résonnerait sur un corps étranger, inattendu...

Le coffret serait découvert !

Qu'adviendrait-il alors ?

René voyait s'enfuir une à une ses radieuses chimères ; il disait adieu à l'Eldorado qu'il s'était créé depuis la veille. Le spectre de la pauvreté se rapprochait de lui pour le revendiquer.

Un hasard se produisit sur ces entrefaites.

On demanda, d'en bas, plusieurs hommes pour aider à charger des matériaux sur les charrettes. Bertholet dut envoyer quatre des siens. Il demeura avec René et un autre ouvrier seulement.

Cela retardait un peu la démolition de la mansarde.

— Diable de mur ! s'écriait de temps en temps Bertholet d'un air narquois ; il est plus dur que je ne l'aurais supposé ; mais j'en viendrai à bout !

René faisait la sourde oreille.

Cependant il tournait vers lui la tête, par intervalles, pour constater avec anxiété les progrès de son travail.

La majeure portion de ce côté du bâtiment était tombée sous les coups de Bertholet ; mais l'espace compris entre les deux fenêtres était encore intact.

La partie n'était donc pas entièrement perdue !

D'autant plus que le jour déclinait, et que bientôt la cloche du chantier allait sonner le départ des ouvriers.

René se cramponna à ce nouvel espoir.

Mais ces alternatives l'épuisaient ; il pouvait à peine se soutenir ; ses cheveux étaient en désordre. Les fatigues physiques, jointes à la fatigue morale, le rendaient presque méconnaissable...

Enfin, sept heures sonnèrent.

Il était temps !

Tous les bras suspendirent leur mouvement à la fois ; tous les marteaux tombèrent.

René, relevant la tête, aspira l'air qui lui sembla chargé des plus douces odeurs.

Il renaissait.

— Venez-vous, camarade? lui dit Bertholet.

— Non, répondit résolument René en s'asseyant par terre ; je tombe de fatigue, je désire me reposer un instant.

— Un *cinquième* vous remettra.

En style de cabaret, un *cinquième* est un verre de vin.

— Je vous remercie, dit René ; mais je préfère rester ici.

— Comme vous voudrez ; n'y restez pas trop longtemps cependant, les règlements s'y opposent.

— Soyez tranquille.

— A demain, donc ! dit Bertholet d'un ton bizarre et en s'éloignant avec l'autre ouvrier.

— A demain.

René de Verdières retrouva toute son agilité et toute sa force pour se redresser dès qu'ils furent partis.

Il courut à l'escalier et se pencha sur la rampe pour suivre le bruit de leurs pas. Il les entendit gagner la rue.

Néanmoins, il atttendit encore.

Au bout d'un quart d'heure, un silence complet régnait dans le chantier désert.

Palpitant, il revint alors au mur entamé.

L'occasion était décisive.

Son marteau fit voler le plâtre et la brique. Il s'effraya d'abord des échos qu'il réveillait autour de lui ; mais il n'y avait plus à hésiter, plus à reculer. Il continua. Après quelques coups, l'or sonna sous son instrument.

René contint son cœur, qui battait trop fort.

Un instant ensuite, la cachette entièrement démasquée laissa voir un coffre en bois de chêne.

Il fit sauter la serrure avec sa pioche, et un brasier de pièces d'or apparut. A cette vue, ce ne fut pas de la joie qu'éprouva René, mais un immense saisissement voisin de l'épouvante. Pendant cinq minutes, il fut frappé d'un tremblement général, comme un épileptique ; et il faillit mourir. Pour ressaisir la vie, il essaya de proférer quelques sons ; sa langue demeura clouée à son palais. Éveillé, les yeux démesurément ouverts, il ressentait les effets horribles du cauchemar.

Toutes les grandes émotions sont sœurs. René, venant de commettre un homicide, n'aurait pas été plus foudroyé qu'en ce moment. C'est qu'on ne s'approprie pas impunément une dose trop forte de sensations, et qu'il en est de l'âme humaine comme de ces verres que fait éclater leur liqueur.

La prostration suivit et remplaça ce vertige.

Hébété, souriant, immobile, René s'abîma dans la contemplation de ce trésor ouvert sous ses yeux.

Brillant spectacle, nous n'en disconvenons pas. De beaux louis en monceaux, tous à l'effigie de Louis XVI; pêle-mêle harmonieux et imposant, flamme royale, rayons surgissant tout à coup !

Il y avait là, en effet, de quoi troubler plus d'une cervelle, de quoi aveugler plus d'une conscience.

Lorsque René fut redevenu maître de lui, il étendit ses mains vers le coffre en s'écriant :

— A moi cette fortune !

— Non ! dit une voix derrière lui.

Il se retourna avec terreur, et se vit en présence de Bertholet.

Pendant une minute, ils se regardèrent, muets, haletants.

— C'est de l'or ! nom d'un... ! c'est de l'or ! dit enfin le maçon.

— Vous... ici... ? put à peine articuler René.

— Je vous dérange ? oh ! mille excuses, mon petit ?

— Monsieur...

— Remettez-vous ; votre santé m'inspirait de l'inquiétude, je suis remonté pour en avoir des nouvelles. Rien de plus. Je suis rassuré à présent. Et je m'en vais, tenez !

Disant cela, il poussa un gros rire, et s'accroupit auprès du jeune homme effrayé.

— Ah ça ! nous avons donc déniché notre petit magot ? on en trouve donc encore dans les vieux murs ? Moi qui croyais qu'on ne récoltait plus de ce tubercule-là, je me trompais crânement !

Il se pencha sur le coffre.

— Voilà un joli miroir, je l'avoue, et presque tout neuf. Tiens ! cela m'embellit : regardez, regardez donc, camarade !

Il força René, inerte, à s'incliner comme lui.

Le groupe de ces deux hommes, dans ce grenier ou-

vert par en haut, aux dernières lueurs du jour, était étrange.

— Oh ! reluisent-ils ! reluisent-ils, tous ces petits pavés d'enfer ? continua Bertholet ; jamais je n'en ai tant vu à la fois : il y en a de toutes les grandeurs. De l'or ! c'en est donc, cela ? j'en vois aujourd'hui tout mon soûl. Eh bien ! c'est superbe, cela a l'air presque intelligent !

Il prit une pièce.

— Mais, sont-elles bonnes, aumoins ? ajouta-t-il par façon de raillerie ; sont-elles en or vrai ? Dites donc, camarade, si on vous avait volé ? Ce ne serait pas rigolo, hein ?

— Assez, murmura René.

— Et dire que vous vouliez faire des cachotteries à papa Bertholet ! Ce n'est pas gentil, cela.

— Vous saviez donc ?...

— Non ; mais je me doutais. On a l'œil américain. Savez-vous tout de même que vous avez une fière chance pour un débutant ? Comment ! le premier jour de votre vie qu'on vous envoie à la démolition, vous mettez la main sur les radis ! Excusez ! on vous y enverra souvent. Je parie que vous avez été consulter une somnambule, et que c'est elle qui vous a indiqué le bon endroit.

— Par pitié !

— Après cela, je peux me tromper ; ce sont peut-être vos économies que vous aviez serrées là.

Et le maçon recommença ses rires.

Quelques minutes encore, ses regards s'arrêtèrent avec complaisance sur le coffre toujours béant : après quoi, il s'écria :

— Brr... cela fait tourner la tête. Assez vu ! Relevons-nous.

René obéit machinalement.

Mais il s'aperçut, rien qu'à la manière dont Bertholet se releva, qu'il avait dû faire une nouvelle station au *Sacrifice d'Abraham*. Ses joues étaient empourprées, ses yeux brillaient.

René en conçut de vagues inquiétudes.

— Maintenant, parlons raison, dit Bertholet ; qu'est-ce que c'est que cet or ?

Avant de répondre, René pesa ses paroles. Il ne lui restait évidemment qu'un moyen de salut ; offrir une part à cet homme, afin d'en faire son complice.

— C'est une fortune qui n'appartient à personne, dit-il ; le hasard seul m'a mis sur sa trace.

— Vous saviez cependant à quelle place elle était cachée.

— Grâce à une correspondance qui n'existe plus, répondit René de Verdières.

— Et pour vous emparer de ce dépôt, vous vous êtes fait démolisseur ?

René se tut.

— Vous êtes un gaillard, dit Bertholet.

— A présent que vous connaissez les faits, monsieur, quelles sont vos intentions ? demanda René.

— Elles sont simples, allez. Cet or est là depuis longtemps ?

— Depuis plus de cinquante ans.

— Vous ne savez pas qui l'y a déposé ?

— Non, dit René après une courte hésitation.

— C'est qu'il y a peut-être des pauvres qui l'ont attendu et qui l'attendent encore.

— Après un demi-siècle ?

— Pourquoi pas ? dit Bertholet.

— Voyons, mon ami, arrivons au point essentiel ; le jour baisse, il faut nous hâter. Dites-moi vos prétentions ?

— Il attendit avec angoisse.

— Mes prétentions ?... répéta le maçon étonné.

— Vous voulez partager avec moi ? dit René : eh bien ! partageons.

— Halte-là ! s'écria Bertholet ; comme vous y allez, mon bonhomme ! l'amour des ronds vous détraque la boule.

— Comment ?

— Je ne partage pas, moi.

— Ah ! murmura René.

— Fi donc !

— Alors... cela veut dire... qu'ayant seul fait la trouvaille, j'ai seul le droit de la garder, n'est-ce pas ?

— Oh ! doucement, mon chérubin ; vous vous montez un peu trop le coup. Parce que l'on trouve quelque chose, ce n'est pas un motif pour dire : Cela est à moi.

— Vous me tourmentez à plaisir ; expliquez-vous, je vous en prie, balbutia René.

— On dit que le vin porte conseil : j'en ai bu passablement aujourd'hui, et je ne m'en repens pas ; je dois avoir des idées excellentes. Par conséquent, il me semble que ce serait faire un acte malhonnête que de diviser cette somme en deux parts et de nous l'approprier.

— Eh quoi !...

— Au fond de notre conscience, il y aurait toujours une voix pour nous rappeler notre tort. Quant à moi, du moins, je ne pourrais plus regarder en face les vrais riches, c'est-à-dire ceux qui se sont enrichis par la peine et par la sueur. Or, je tiens à regarder tout le monde, mon camarade.

— Oh ! fit René, dont les poings se serrèrent.

— Je ne vous parle pas de notre confusion, si la chose venait à se découvrir. Cela serait du propre !

— Mais cette découverte est impossible ! dit René.

— Rien n'est impossible en pareille matière ; et, bien

que vos jaunets soient fort séduisants, je ne veux leur sacrifier ni ma probité ni mon repos.

— Que voulez-vous donc faire ? Une conclusion, au nom du ciel, une conclusion !

— Une conclusion ? m'y voici. Il faut porter cela chez le commissaire de police.

— Chez le commissaire de police !

— Oui, reprit Bertholet ; là-bas, rue Saint-Honoré, entre la rue du Vingt-Quatre-Février et la rue des Bons-Enfants, là où vous voyez une lanterne en verre rouge.

— Parlez-vous sérieusement ?

— Oui.

— Six cent mille francs chez le commissaire de police !

— Ah! il y a six cent mille francs ; vous savez cela. vous ?

René fit un signe de tête affirmatif.

— Raison de plus pour être honnête, dit le maçon.

Les regards de René étaient fixés sur lui avec stupeur.

— C'est à en devenir fou ! s'écria-t-il tout à coup en portant ses deux mains à son front.

— Ah çà ! vous êtes un peu étonnant, vous, dit Bertholet ; depuis quand l'honneur est-il une chose si extraordinaire ?

— L'honneur ! l'honneur ! mais que faisons-nous donc là de terrible contre l'honneur ? Le hasard nous offre la richesse ; le hasard n'est-il pas le détenteur de tous les biens ? Où s'en ira ce trésor, si nous l'abandonnons ? A l'Etat, sans doute ; la belle avance ! une goutte d'eau pour lui ; et pour nous, pour nous le bonheur !

— Vous parlez très bien ; néanmoins, vous ne me ferez pas croire que je dormirais tranquille après ce beau partage. Conformons-nous à la loi, cela vaudra

mieux: nous n'aurons qu'un petit bénéfice, mais il sera bien gagné, et chacun dira de nous: « Ce sont de braves gens. »

— Un petit bénéfice ! s'écria René avec des larmes d'ironie ; une récompense ! une aumône ! Comme à des cochers qui rapportent une montre ou à des mendiants qui ont retrouvé un chien ! Trente francs, n'est ce pas !... lorsque auprès de nous est le luxe, la joie, la fin de nos souffrances !

— Taisez-vous, vous êtes une mauvaise nature.

— Bertholet, écoutez-moi. C'est peut-être votre antipathie contre les riches qui vous donne le dédain de la fortune. Je comprends cela. Mais songez-y : l'emploi qu'on sait faire de l'argent suffit pour en justifier la possession. Tout est là. Nous sommes des pauvres, et par conséquent des inutiles ; demain nous serons de bons riches, nous sèmerons le bien autour de nous. Connaissant les douleurs des autres par les nôtres propres, nous saurons plus efficacement les adoucir. Il y aura avantage pour tout le monde, vous ne pouvez pas le nier. Dans nos mains, cette somme, qui serait peut-être inféconde dans d'autres, deviendra une source de bénédictions.

— Non ! non ! s'écria Bertholet.

— Ne vous obstinez pas sans m'entendre. Cette circonstance en vaut la peine. On n'a de ces occasions-là qu'une fois dans sa vie. Réfléchissez bien, réfléchissez.

— C'est tout réfléchi. Il n'y a pas deux manières pour moi d'envisager une question, et une fois que ma conscience a parlé, je lui obéis. Ainsi donc, je ferai mon devoir.

— Oh ! cet homme ! cet homme !...

René s'arrachait les cheveux.

— Ma foi ! j'avais meilleure opinion de vous, dit Bertholet après un silence ; vous m'aviez intéressé, et

je me sentais prêt à devenir votre ami. N'avez-vous donc pas tout le temps, à votre âge, de gagner une fortune courageusement et glorieusement, au lieu d'en soutirer une dans de vieux murs ? Un jeune homme ! c'est honteux. Vos bras, votre instruction, votre ardeur, que comptez-vous donc en faire ? Ce brevet de paresse et de lâcheté que vous veniez chercher ici, je suis content que Dieu m'ait permis de me trouver en travers de votre passage pour vous l'arracher des mains !

— Vous êtes sévère, monsieur, répondit René ; et l'on voit bien que vous ignorez tout ce que j'ai souffert avant de mettre le pied dans cette mansarde.

— Est-ce qu'il y a un passé à vingt-cinq ans ? Le rôle des jeunes gens n'est pas de se souvenir et de regarder derrière eux.

— Eh bien ! je vais tout vous avouer, répliqua René ; je vais vous révéler le but secret de mes désirs. J'aime une jeune fille, une ouvrière, misérable comme moi, et qui, tout le jour, demeure courbée sur son travail. Une fois que j'avais faim, elle m'a fait l'aumône. Depuis lors, j'ai juré d'acquitter cette dette sacrée en lui donnant mon nom. Comprenez-vous le rêve que j'avais fait pour elle d'un bien-être qu'elle n'a jamais osé concevoir ? Comprenez-vous pourquoi je souhaite si frénétiquement cette fortune ?

Bertholet hocha la tête.

— Cette jeune fille est vertueuse, et vous voulez lui offrir de l'argent mal acquis ?

— Je veux la rendre heureuse en lui laissant ignorer la source de son bonheur.

— Heureuse ? murmura Bertholet, qui devint tout à coup rêveur ; j'ai une enfant, moi, ouvrière aussi, pauvre comme monsieur son père, mais...

— En effet, dit vivement René, vous m'en parliez ce matin, vous me disiez combien vous l'adoriez.

— C'est vrai.

— Vous ajoutiez que votre mort la laisserait sans ressources, sans pain peut-être...

— Oh ! ne me faites pas penser à cela !

— Exposée aux plus infâmes séductions..

— Jamais ! s'écria Bertholet, dont l'œil s'injecta de sang.

— Eh bien ! continua René en le ramenant vers le coffre ; là est l'honneur de votre fille, là est la certitude de son avenir. Plus d'inquiétudes après avoir trempé vos mains là-dedans. Quoi ! vous prétendez aimer votre enfant, et, dans votre stoïcisme absurde, vous refusez de vous sacrifier pour elle ! Soyez coupable, mais qu'elle soit heureuse. Votre sotte probité fera de sa vie une souffrance continuelle, un ennui, un découragement, une maladie de tous les jours : sa jeunesse se fanera, son sourire s'éteindra : cette gaieté qui est votre soleil, cette gaieté pâlira tout à coup ; elle sera remplacée par le sentiment d'une jeunesse sacrifiée, d'une vie sans horizon. Tout cela par votre faute, par vous et pour vous ! Cette décomposition morale et physique sera la glorification égoïste de votre probité.

— Voulez-vous bien vous taire !

— Ayez les remords, mais épargnez-lui les larmes. Si Dieu ne vous pardonne pas, il vous comprendra du moins. Oh ! les mères valent mieux que vous autres ; les mères tueraient et pilleraient pour sauver une douleur aux fruits de leurs entrailles ; elles ne connaissent que le mot de tendresse, et vous ne connaissez que le mot d'honneur. Orgueil ! orgueil ! Votre fille manquera du nécessaire, succombera à la peine ; qu'importe ! vous aurez eu l'approbation d'un commissaire de police !

Bertholet écoutait ces paroles d'un air hagard. Le nom de sa fille, jeté dans la balance, le faisait hésiter.

— Vous ne pouvez pas avoir raison, répondit-il ; c'est

impossible ! Votre langage est un artifice de plus, c'est encore une mauvaise action, la plus mauvaise de toutes ; laissez-moi !

— Là ! continuait René en lui montrant toujours l'or ; là !... jusqu'au tombeau vous aurez les sourires et les caresses de votre fille ! vous lui donnerez la santé, vous l'habillerez comme une reine. Bertholet, vous vous purifierez dans sa propre félicité. Plus tard, vous ferez d'elle une mère de famille respectée et charmante. Ah ! cette perspective, comment ne triompherait-elle pas de vos dernières irrésolutions ! Le trésor, Bertholet, le trésor ! Voyez comme, à cette heure, il semble appeler des maîtres hardis ; comme il brille étrangement et éloquemment ; on dirait qu'il a peur de rentrer dans cette nuit qui s'avance, et où un demi-siècle l'a tenu enfermé ! A nous cette proie éclatante ! Partageons ces louis inattendus, envoi mystérieux de la Providence. Ensuite, j'oublierai jusqu'à votre nom ; nous redeviendrons inconnus l'un à l'autre ; s'il le faut même, pour assurer votre tranquillité, je quitterai Paris. Oh ! mais regardez donc les éclairs qu'ils jettent.

René avait atteint le dernier degré de l'exaltation. Il trépignait.

Comme lui, mais plus sombre, le maçon dardait ses yeux agrandis sur la cachette aux six cent mille francs.

— On dit vrai, la vue de l'or grise plus que du vin.

Et, secouant la tête, il se retourna vers René.

— Assez jasé ! lui dit-il, vos discours ne m'ébranleront pas. Ma fille sera mon juge ce soir ; je lui raconterai tout, et elle prononcera. Je sais d'avance sa réponse ; elle me sautera au cou. Après cela, si, en récompense d'un devoir rempli, le sort ne nous réserve, à elle et à moi, que désolation et souffrance, eh bien ! nous souffrirons. Je crois en Dieu.

La dignité simple de ces mots ne permettait pas de réplique.

René ne put que balbutier :

— Votre décision... est irrévocable ?

— J'ai une tête de fonte.

— C'en est donc fait! dit le jeune homme en se laissant tomber assis sur une pierre; mon rêve est fini !

Il y eut quelques secondes de silence.

Déchu de sa splendeur d'un instant, il s'opéra alors dans ce jeune esprit un travail salutaire et qui fut suivi d'une prompte révolution.

René de Verdières eut honte de toutes ses faiblesses. Son égarement d'un jour lui apparut dans sa nudité cynique, et il en rougit.

Il alla à cet homme, dont l'ascendant l'avait si noblement vaincu, et, lui serrant la main :

— Merci, dit-il; vous me rendez mon honnêteté. Je n'étais pas assez fort pour résister à une semblable tentation ; c'est le Ciel qui vous a envoyé sur mes pas. Merci !

Il était sincère.

— A la bonne heure ! répliqua Bertholet, que ce retour charma ; où il y a encore du cœur, il y a de la ressource.

— Maintenant, que voulez-vous que je fasse ? je suis prêt à vous obéir, dit René.

— Nous ne devons pas penser à porter cette somme : d'abord, c'est trop lourd, et puis ce n'est pas notre affaire. Descendez et allez chercher le commissaire : je vous ai indiqué l'endroit, il n'y a pas à se tromper.

— Et vous ? dit René.

— Moi, je reste ici à vous attendre, répondit Bertholet.

— Ah !

— Il faut bien que quelqu'un garde la monnaie.

— Vous avez raison : mais...

— Mais quoi ?

— C'est à peine si je peux marcher. Tant d'émotions...

Bertholet fronça le sourcil et ne répliqua point.

— Que n'y allez-vous vous-même ? hasarda René.

— Merci ! je n'ai pas besoin de prendre le frais.

— Vous méfiez-vous de moi ?

— Ecoutez donc ! les antécédents ne sont pas en votre faveur.

— Je ne songe plus à cet or, dit René en secouant mélancoliquement la tête ; ce ne pouvait pas, ce ne devait pas être à moi. J'aurai été riche pendant quelques minutes, et c'est tout. Reprends ton harnais de misère, pauvre cheval !

Bertholet avait réfléchi.

— Faisons mieux, proposa-t-il ; ne nous dérangeons ni l'un ni l'autre. Du toit voisin, on domine la place du Palais-Royal, et l'on peut aisément appeler quelqu'un, un commissionnaire.

— Du toit voisin, oui ; mais comment s'y rendre ?

— Ce n'est pas difficile, conscrit, vous allez voir : il n'y a besoin pour cela que d'une planche... celle-ci.

Et avec cette prodigieuse confiance des maçons et des couvreurs, Bertholet improvisa un pont au-dessus d'un abîme effrayant.

— Vous n'oseriez pas voyager là-dessus, vous ? dit-il.

— Malheureux ! s'écria René, vous vous exposez !

— Soyez tranquille, je suis assuré contre la casse.

René ferma les yeux, car la témérité de Bertholet l'épouvantait.

Tout à coup, il entendit un cri horrible !

Le madrier, appuyé sur des lattes trop faibles, avait tourné...

Bertholet était tombé sur le pavé de la rue, d'une hauteur de plus de cent pieds.

Chose étrange ! au cri lancé par le maçon dans sa chute, il sembla à René qu'un autre cri avait répondu sur le seuil de la mansarde.

Il se retourna, mais il ne vit personne.

Le quartier du Palais-Royal fut bientôt en émoi ; on accourut dans la rue du Musée, où l'on ne releva qu'un cadavre.

Ce malheur fut attribué à l'imprudence de l'ouvrier.

Lorque les hommes de la police montèrent dans le belvédère en démolition, théâtre de l'accident, ils ne virent ni René de Verdières, ni le coffre aux pièces d'or.

Prévoyant leur arrivée, René avait amoncelé des pierres contre l'ouverture de la cachette ; ensuite, il avait été se tapir dans une soupente de l'étage inférieur. Ce fut de là qu'il apprit, par le tumulte des voix, la mort instantanée de Bertholet.

Il entendit même dicter le procès-verbal.

Une heure après, la maison étant devenue muette et déserte, René revenait à son trésor, comme un chat à une proie forcément abandonnée.

Cette fois, la nuit la plus intense le protégeait.

— Allons, murmura-t-il, cette fortune est bien à moi ; le destin a prononcé. A moi seul ces six cent mille francs. Mais que ne m ont-ils pas coûté déjà !

Ce n'était plus une joie fauve qu'il ressentait, comme au moment où il s'était trouvé seul après le départ des ouvriers. Une place venait de se faire dans son cœur pour le remords. Cause involontaire de l'affreuse fin de Bertholet, il pressentait déjà que l'image de ce malheureux viendrait éternellement se placer entre lui et son opulence.

— Cet or est maudit ! pensait-il.

René dérangea les pierres qui masquaient l'héritage du duc de Fontenay.

Mais ce fut là tout ce qu'il put faire.

Il ne fallut point songer à remuer le coffre ; et l'énorme masse d'or qu'il contenait ne pouvait être transportée qu'au moyen de plusieurs voyages. Encore quelles précautions minutieuses ne devait-il pas employer pour sortir et rentrer sans être vu, pour étouffer le bruit du métal dans ses poches, pour échapper à l'attention de son portier de la cour d'Aligre !

C'était presque à faire reculer.

Mais René ne recula pas.

Avec une sombre ardeur, il commença à plonger ses mains dans le coffre et à remplir ses vêtements de louis et de doubles louis. Il en mit dans son mouchoir, dans ses bras ; il en enveloppa dans des chiffons de papier.

A dix heures, lourd de cinquante mille francs, il descendait l'escalier, et quelques instants ensuite il disparaissait dans les détours du quartier du Carrousel, sans avoir été aperçu.

Le deuxième voyage lui coûta moins de peines. Il travailla sourdement à écarter deux planches de l'enceinte pour se frayer un passage facile.

Le portier de la cour d'Aligre ne parut pas surpris de le voir aller et venir ; peut-être même, tirant le cordon sans regarder, ne constata-t-il point son identité. Mais, passé minuit, René comprit qu'il en serait autrement. Il essaya de laisser la porte entre-bâillée; cela ne lui réussit pas une première fois ; il la trouva fermée au retour.

Il fut donc forcé de sonner.

Il était alors une heure du matin.

Le concierge ouvrit en demandant avec une de ces voix dont Henri Monnier seul pourrait noter l'âpreté maussade :

— Qui est là ?

— René ! répondit-il, comme d'habitude.

En même temps, il repoussa bruyamment la porte, comme s'il eût voulu la refermer ; mais auparavant il avait pris soin d'en contenir le pêne avec les doigts. La porte rendit un son retentissant, mais ramenée aussitôt par René, elle demeura à demi ouverte. Un toussement qu'il affecta dissimula en outre le bruit du pêne rendu à la liberté.

Lorsqu'il s'agit de descendre, il jugea nécessaire de quitter ses bottes et de les mettre sous le bras. Il s'arrêta longtemps auprès de la loge du concierge, de qui le sommeil lui parut inégal et léger. Heureusement qu'une voiture vint à passer au galop ; René franchit la porte à la faveur de l'ébranlement général.

Bien que la police nocturne n'eût pas un aussi grand nombre de représentants qu'aujourd'hui, il varia cependant son itinéraire afin d'éviter les chances qu'il pouvait avoir d'être remarqué.

A chaque voyage, il emportait, comme nous l'avons dit, une cinquantaine de mille francs, ce qui équivaut à vingt-sept ou vingt-huit livres environ. Ainsi chargé, on conçoit tout l'intérêt qu'il avait à ne faire aucune rencontre. Il frémissait à l'idée d'être accosté par une patrouille ou compris dans une rixe. L'ombre trébuchante d'un ivrogne, entrevue sur un trottoir, lui causait une sensation d'effroi.

Ses préoccupations morales avaient momentanément disparu, tant il était absorbé dans l'accomplissement de sa difficile entreprise. Il n'y avait plus pour lui, ni bien ni mal, il n'y avait que la réussite ou la non-réussite. Le but s'était évanoui dans l'exécution.

Dans une de ces étapes pleines de dangers, une poche de son gilet se rompit, et plusieurs pièces roulèrent avec fracas sur les marches de l'escalier de la cour d'Aligre. Il fut terrifié. C'était à la hauteur du

troisième étage. René porta vivement les mains à son gilet, afin d'arrêter cette hémorragie d'or. Au même instant, il entendit sur le palier où il se trouvait un craquement de lit, suivi de vagues paroles, murmurées par un locataire subitement réveillé sans doute. René s'immobilisa. Au-dessous de lui, une porte s'entr'ouvrit, et quelqu'un prêta l'oreille dans l'obscurité.

Cinq minutes s'écoulèrent pour René dans une anxiété inexprimable.

Enfin, la porte se referma ; et un ronflement énergique annonça, peu de temps après, que ce locataire était rentré dans le libre exercice de son droit au sommeil.

René, soulagé d'une terreur si grande, remonta à pas de loup dans son grenier...

Ce fut là l'épisode le plus saillant de cette nuit si féconde en angoisses.

Il ne lui fallut pas moins de douze voyages pour transporter entièrement les six cent mille francs du duc de Fontenay. S'il y avait eu un million, il aurait dû y renoncer ; la nuit eût été trop courte. Il fut d'ailleurs miraculeusement servi par l'opacité des ténèbres, par la solitude du Carrousel, et surtout par la presque cécité et la surdité certainement absolue de l'invalide préposé à la garde des démolitions.

Au dernier trajet, René se sentit brisé de fatigue. Ses tempes battaient, ses yeux étaient cuisants. L'émoussement général de toutes ses facultés allait jusqu'à l'oubli des précautions les plus simples. Il soupirait bruyamment et n'avait presque plus de souci du bruit de ses pas.

Il s'affaissa plutôt qu'il ne tomba sur sa maigre couchette.

L'aurore, en venant éclairer cette chambre, fut surprise d'y voir, sur le carreau, une montagne d'or mal recouverte d'une serviette sale, et, à côté, un jeune homme qui dormait convulsivement.

X

LE PÈRE LACHAISE

La grande ruine de Paris, c'est le Père-Lachaise. C'est le Paris mort à côté du Paris vivant. On a beaucoup écrit sur cet admirable et pittoresque champ des morts : tout a été dépeint par les écrivains sentimentals et par les faiseurs de statistiques. Et que de belles larmes d'encre pour faire suite aux belles larmes d'argent ! quelles belles épigraphes empruntées au *Cimetière* de Gray ! quelles éloquentes réflexions sur l'égalité devant le trépas ! Mais peut-être n'a-t-on pas parlé de la physionomie exceptionnelle et diverse qu'emprunte le Père-Lachaise les jours de dimanche.

Les ouvriers du faubourg Saint-Antoine et du Marais, ces machines à labeur, dont les ressorts s'ébranlent dès l'aurore du lundi pour ne s'arrêter que le samedi soir, arrivent chargés de pots de fleurs et de petits instruments de jardinage. De flamboyants carabiniers, le soleil sur la poitrine, vont, avec leurs payses, déposer la couronne traditionnelle aux angles du monument d'Héloïse et d'Abailard : car, il faut bien le dire,

l'amour se promène au cimetière, et la statue de Casimir Périer a maintes fois projeté son ombre sur des couples de vingt ans, effeuillant les marguerites poussées sur les fosses.

On lit à demi-voix, et sans arrière-pensée de raillerie, les inscriptions funéraires. On admire de bonne foi les concessions à perpétuité, faciles à reconnaître par la richesse de leurs édifices. A travers les rideaux de brocatelle ou les vitraux coloriés de ces chapelles élégantes, glissez un regard : les prie-Dieu y sont en ébène sculpté, les ornements en velours. Ne blâmons pas ce culte splendide; n'imitons pas ces juifs irrités contre Madeleine, parce qu'elle répandait un parfum de prix sur les pieds du Christ.

Mais c'est principalement vers la fosse commune que tout le monde s'achemine le dimanche. La fosse commune ! le triste mot, et comme il sonne lugubrement ! — C'est là que vont s'engouffrer les douleurs et les misères. Livre sombre, si tu t'ouvrais, que nous dirais-tu ? Quel poème affreux sortirait de ton sein ? Tortures commencées dans les langes et finies dans le linceul ; désillusions arrosées de larmes sanglantes ; études poursuivies sans pain et sans espoir : amours vendues, amours données ; vierge à la lèvre affamée : enfants au sourire éperdu ! Si la trompette céleste vous éveillait à cette heure, vous tous qui sommeillez ensemble sur le même lit d'argile, quelle phalange sanglotante n'offririez-vous pas aux regards du Juge suprême, lorsqu'il vous redirait ces paroles : « Bienheureux ceux qui pleurent, car ils seront consolés ! »

Un chemin creux, macadamisé de cercueils, serrés les uns contre les autres, de manière à ne pas laisser la moindre place vide, voilà ce qu'est la fosse commune. Chateaubriand a raconté dans ses *Mémoires* que Lucile, cette pâle et mélancolique amie de ses jours de

vertige, n'avait pas eu d'autre asile que ce gouffre...

Les plus étranges spectacles se passent le dimanche à la fosse commune. Par exemple, suivez cet homme de haute taille qui porte une petite fille dans ses bras, et qui tient un panier mystérieusement couvert. Quel est-il ? où va-t-il ? Il se dirige vers la fosse commune ; c'est un charbonnier. Depuis trois mois, il a perdu sa femme, une brave femme de la Savoie, travaillant bien et aimant bien ; depuis trois mois, les yeux du pauvre homme n'ont pas séché. Il va dîner sur la tombe de sa femme. Tous les dimanches, régulièrement, il s'assied avec sa petite fille à côté de la croix ; il tire du panier quelques aliments qu'il étale sur le gazon comme sur une nappe ; ici le pain, là le verre. L'œil du charbonnier s'attendrit en mangeant, et des larmes noirâtres viennent gonfler ses paupières. C'est que tout bas, il cause avec la morte, et qu'il cherche à ressaisir quelques parcelles du bonheur enfui ; il croit encore dîner avec elle, et, pour tout au monde, il ne manquerait pas un seul dimanche à ce repas de deuil et d'amour.

On dîne donc au Père-Lachaise, comme vous voyez : dîners naïfs, avec la mort pour convive ; dîners capables d'inspirer un autre Holbein. Le soleil est vif ; les cyprès, les sapins, les saules, les platanes s'agitent sous une brise coquette ; ils se balancent comme les arbres joyeux que l'on voit dans les vraies campagnes. Bons morts de la fosse commune, soyez réchauffés, soyez consolés ! vos proches sont au rendez-vous, et peut-être vous est-il permis d'entendre le bruit de leurs fourchettes au-dessus de votre front.

— A ta santé, ma chère femme ! s'écrie le charbonnier, en élevant son verre.

C'était vers la fosse commune que marchaient, lentement, trois semaines après les événements que nous

venons de raconter, un vieillard et une jeune fille.

La jeune fille était Claire Bertholet; elle était vêtue de noir et paraissait considérablement affaiblie.

Le vieillard était ce médecin qui a été désigné sous le sobriquet de docteur Quatre-Épingles, et dont le nom officiel était le docteur Anselme.

Comment s'étaient-ils rencontrés l'un et l'autre, eux qui s'étaient vus à peine? Il nous est facile de l'expliquer.

Le pharmacien, chez qui Bertholet avait été immédiatement transporté, avait envoyé chercher le docteur Anselme, en le priant de remplir auprès de la jeune orpheline la plus pénible des missions. Malgré les précautions dont une longue expérience avait donné le secret au docteur, la nouvelle de cette catastrophe détermina chez Claire une maladie qui tint pendant plus de deux semaines ses jours en danger. Il en résulta entre elle et lui des visites quotidiennes, et une habitude de se voir qui tourna facilement en amitié.

Lorsqu'il la jugea entièrement rétablie, le docteur fut le premier à lui proposer un pèlerinage à la tombe de son père, en s'offrant de l'y accompagner.

— Je n'osais vous demander ce nouveau service, répondit-elle avec reconnaissance.

Cette excursion à la fosse commune fut moins déchirante qu'il ne s'y attendait. La prière surmonta les larmes.

Sur cette terre encore fraîche et que décorait seulement la croix noire des pauvres, le docteur Anselme, attendri, prit la main de Claire :

— Placés tous les deux aux deux extrémités de la vie, notre malheur est le même, lui dit-il. Je suis sans famille, presque sans amis. N'est-il pas juste que deux êtres isolés et affligés se tendent la main à l'heure où ils se rencontrent? Vous avez les vertus que j'aime,

permettez-moi de remplacer quelquefois auprès de vous le protecteur naturel que Dieu vous a retiré.

Un regard humide d'effusion fut la seule réponse de Claire.

Tous les deux s'en revinrent à pied par les boulevards; la journée était superbe, le soleil était charmant. C'était la première sortie de la jeune fille.

Le docteur Anselme la quitta sur le seuil de la maison où elle occupait un petit appartement.

Claire s'étant arrêtée un moment dans la loge de la concierge, deux enfants vinrent lui prendre les mains et se cramponner à sa robe. Elle les assit sur ses genoux, comme elle avait habitude de le faire.

Tout à coup l'un d'eux, l'aîné, la regarda avec curiosité et lui dit :

— Tu n'as donc pas encore payé ton terme, toi ?

— Pourquoi cela, mon petit ange ? demanda-t-elle en pâlissant.

— C'est que le vilain proprietaire est venu aujourd'hui, et qu'il a dit à maman des méchancetés à cause de toi.

La mère accourut pour imposer silence aux enfants, mais il était trop tard. Deux larmes coulaient sur les joues de Claire, qui avait baissé la tête.

— Je vendrai le lit de mon père, murmura-t-elle, et je travaillerai trois heures de plus par nuit.

A son magasin, où elle se rendit immédiatement pour demander un surcroît d'ouvrage, on la reçut avec bonté, mais avec tristesse. Les marchandises ne s'écoulaient pas; la *morte-saison* se prolongeait ; on était décidé à suspendre la main-d'œuvre.

Au lieu d'une espérance, Claire rapporta un désespoir.

O douleur des douleurs; la misère avec le deuil: les dettes succédant aux funérailles; l'habit noir des huis-

siers après l'habit noir des porteurs de cercueils ! N'avoir pas même le temps de pleurer ses morts, être obligée d'écarter leur mémoire palpitante pour chercher un logis et du pain !

Accablée, Claire appuyait son front sur la pierre de sa cheminée, lorsqu'un frôlement de satin se fit entendre à sa porte.

Un doigt ganté frappa deux petits coups.

Surprise, elle alla ouvrir.

Telle qu'on se représente la Providence, une dame richement atournée et au visage radieux apparut dans cet humble encadrement.

— Mon enfant, dit-elle sans laisser à Claire le temps de l'interroger, permettez-moi de m'asseoir, car je suis un peu essoufflée.

Son sourire était royalement spirituel.

Elle prit elle-même une chaise que la jeune fille, interdite, n'osait lui avancer, tant la paille en était ébouriffée et vieillie.

— Vous ne me connaissez pas, dit l'apparition, en fixant sur Claire deux yeux brillants de bonté et de beauté ; je suis une de vos amies.

— Madame...

— Ne soyez pas ainsi confuse, et surtout ne repoussez pas l'affection que je vous offre. Nous serions bien à plaindre si, parce que le hasard nous a placées dans une condition élevée, on se méfiait de nos sentiments.

— Oh ! madame.

Claire ne pouvait comprendre d'où lui venait ce sourire d'or.

— Donnez-moi la main, je vous en prie, dit l'inconnue.

— De grand cœur !

— Je sais qui vous êtes. Je sais l'affreux malheur qui vous a frappée récemment, et je ne viens point

le rappeler. Orpheline, sage et peu riche, ces titres vous créent la sympathie de tous les honnêtes gens.

Claire secoua tristement la tête.

— N'en doutez pas, ajouta vivement la belle visiteuse, car je vous en apporte la preuve.

— La preuve? dit Claire étonnée et déjà inquiète.

— Oui; M. le curé de la paroisse, qui connaît vos mérites, s'est présenté ce matin chez moi; il m'a priée de venir ici, de vous voir, de vous consoler, et...

— Et...?

— De vous remettre un billet de banque de mille francs qu'il a reçu, par la poste, d'une personne anonyme, avec ces seuls mots : « Pour la famille de l'ouvrier tué le 28 avril dans les démolitions de la rue du Musée. »

Un torrent de larmes jaillit subitement des yeux de la jeune fille.

A toutes ses souffrances venait s'en ajouter une, non moins cruelle que les autres et non moins inattendue.

On lui faisait l'aumône!

La grande dame comprit le motif de ces pleurs et garda le silence.

Mais cette première explosion calmée, elle essaya de combattre ce qu'elle considérait comme un excès de sensibilité.

— Chère enfant, lui dit-elle, votre scrupule ne me surprend pas; il vous fait honneur, mais il est irréfléchi; j'aurais dû le prévenir par les explications que je vais vous donner. Écoutez-moi bien. M. le curé, auprès de qui j'ai dû me montrer curieuse, m'a fait part de ses suppositions; il attribue ce don aux sentiments d'équité de l'entrepreneur des démolitions. Cet homme aura pensé que, si on trouvait la mort en travaillant sous ses ordres, il était justement redevable d'une indemnité envers la famille de la victime. Ne voulant

pas cependant ériger cette action en principe, il a usé d'un moyen détourné pour vous faire parvenir cette somme. Telle est l'opinion de M. le curé: telle est aussi la mienne. Vous devez donc regarder cet envoi, non plus comme une aumône, non pas même comme un bienfait, mais comme la libération d'une dette funestement contractée envers vous.

Ces paroles ébranlèrent la jeune fille, mais elle ne fut pas convaincue.

— Je ne sais pourquoi cet argent me répugne, dit-elle; est-ce avertissement ou étrange illusion? Il me semble qu'il est taché du sang de mon père.

— Votre esprit souffre encore; il a reçu le contre-coup de votre cœur.

— Je le crois, répondit Claire; mais comment guérir?

— En vous confiant à moi, en m'écoutant, en me permettant de m'initier quelquefois à vos peines et à vos intérêts.

— Que vous êtes bonne!

— Vous me regarderez comme une sœur mieux placée que vous dans le monde. Je vous aimerai beaucoup, je vous conseillerai un peu. Voulez-vous?

— Ah! ce sera trop d'honneur et de bonheur pour une pauvre fille comme moi!

— Pourquoi de l'honneur? Ne vous servez pas de pareils mots; ils me chagrineraient, et me donneraient à mon tour de la défiance contre vous. Dans celle qui vous parle, ne voyez pas la femme, ne voyez que le cœur; rien ne le sépare du vôtre,

Claire lui baisa la main, et, véritablement touchée, lui dit :

— Si toutes celles qui vous ressemblent par la naissance et par la beauté vous prenaient pour modèle, il

n'y aurait ici-bas qu'un concert de reconnaissance et d'admiration.

— Encore ! dit la grande dame en souriant.

— Je ne sais pas retenir mes paroles au passage ; c'est comme le docteur Anselme.

— Vous connaissez le docteur Anselme ? demanda-t-elle avec intérêt.

— Il était hier encore mon seul bienfaiteur, mon unique appui. C'est à lui que je dois de n'avoir pas douté du Ciel au milieu de mes crises. Il me disait de ne jamais désespérer, que la vie est pleine de hasards merveilleux et soudains, et que Dieu envoie quelquefois ses anges au secours de ceux qui ont su se garder de la défaillance. Le docteur Anselme avait raison ; vous êtes venue, madame.

— Alors, ma chère Claire, nous serons deux à vous guider désormais.

— Vous le connaissez donc, vous aussi ?

— Certes ! répondit l'élégante visiteuse avec un accent de rare déférence ; le docteur Anselme a eu, comme tant d'autres, sa part de revers et de malheurs, quoique sa discrétion sur ce sujet soit excessive. Il était appelé à une existence brillante, mais des événements, qu'il serait trop long de vous dérouler, ont anéanti ses espérances. C'est un des nôtres, bien qu'il n'ait jamais rien accepté de notre amitié.

— Excusez ma demande étourdie : j'avais oublié que toutes les belles âmes sont parentes, dit Claire Bertholet.

— Reposez-vous sur lui et sur moi du soin de votre dignité ; abandonnez-vous à notre direction, et, pour commencer, acceptez ces mille francs : ils sont bien à vous, croyez-le.

Le front de la jeune fille redevint soucieux.

Mais craignant, à son tour, de froisser la belle am-

bassadrice, elle prit le billet de banque que celle-ci lui tendait et le papier écrit qui y était joint.

— Je vous obeis, dit-elle.

— A la bonne heure; et maintenant du courage et de la confiance; vous n'êtes plus seule au monde.

La grande dame s'était levée; elle embrassa l'ouvrière et lui dit :

— A revoir! je reviendrai bientôt. En attendant, si vous aviez à m'informer de quelque chose de nouveau, ma chère Claire, voici mon adresse.

Claire reçut une carte étincelante de blancheur et glacée :

« Madame la marquise d'Espagnet, rue de Bourgogne, n° 10, » lut-elle, dès qu'elle fut seule.

XI

A LA RECHERCHE D'UNE FEMME

On a sans doute deviné que ces mille francs provenaient de René de Verdières.

On ne s'est pas trompé.

Après les premiers soins nécessités par son changement subit de position, il avait pensé à la jeune fille que la mort de Bertholet laissait dénuée de ressources ; et, sans chercher à la connaître, il lui avait fait parvenir, sous le couvert de l'anonyme, ce billet de banque qui avait excité en elle une répugnance instinctive.

C'était là certainement une bien faible compensation au coup dont elle avait été frappée ; René le comprenait intérieurement. Mais une plus forte somme eût éveillé les soupçons et déterminé peut-être une enquête.

Déjà il avait eu beaucoup de peine à changer ses premiers louis, dont l'effigie ancienne et depuis longtemps disparue de la circulation surprenait par son admirable netteté. Le changeur le regarda avec des

yeux de lynx, car son costume, si l'on s'en souvient, jurait avec de telles épargnes.

Décidé à attribuer sa fortune à un héritage, René s'empressa de revêtir le deuil.

Il loua un appartement sévère au Marais et ne prit avec lui qu'un domestique âgé.

Ne fréquentant presque personne à Paris, il put facilement échapper aux malveillantes observations.

Ces précautions et beaucoup d'autres l'absorbèrent pendant quelque temps, et l'empêchèrent de goûter d'abord tout le bonheur qu'il s'était promis. Depuis le soir où la fatalité victorieuse lui avait dit : — Tu seras riche! — il avait vieilli de plusieurs années. Aux jours dévorés d'inquiétudes succédèrent les nuits sans sommeil, acquises exclusivement aux tortures classiques du remords.

Pendant ces moments-là, les honnêtes exhortations de Bertholet se retraçaient à son souvenir.

Il revoyait, telle qu'elle s'était passée, l'effrayante scène du belvédère; il assistait de nouveau à la chute imprévue du maçon.

Mais ce qui, dans ce tableau, l'impressionnait le plus, et ce qui était pour lui un perpétuel sujet de méditations anxieuses, c'était ce cri parti derrière lui au moment de la catastrophe, — ce cri qu'il se rappelait parfaitement avoir entendu.

Voilà ce qui préoccupait surtout René et ce qui retardait les jouissances espérées.

Qui pouvait avoir poussé ce cri? et pourquoi celui qui l'avait poussé ne s'était-il ni montré alors, ni manifesté depuis?

Quel était ce témoin mystérieux et désintéressé?

Sous une pareille obsession, René finit par être convaincu que la vie lui serait impossible à Paris, et il ré-

solut de passer à l'étranger aussitôt qu'il aurait organisé sa situation.

Avant tout, il voulait accomplir un devoir qu'il regardait comme impérieux.

Il voulait retrouver cette jeune ouvrière blonde qui l'avait secouru dans sa détresse, et à qui il n'avait pas même songé à demander son nom de famille.

Si quelque chose était capable, sinon d'absoudre René du moins d'atténuer ses fautes, c'était cette persistance dans la gratitude, c'était la force de cet amour, né dans la misère, accru dans l'opulence.

Plusieurs matins de suite, il se rendit sur le chemin qu'elle avait l'habitude de parcourir pour se rendre à son atelier ; mais ce fut inutilement.

Il ne lui restait qu'un moyen de se renseigner, et il se décida à l'employer après quelques hésitations. C'était d'aller trouver Hortense Jorry, la fille du libraire du quai des Augustins.

— Elle est l'amie de Claire, peut-être ne se refusera-t-elle pas à devenir la confidente de mon amour, pensa René.

Malgré cela, il éprouvait, sans pouvoir en définir la cause, un certain éloignement pour Hortense.

Cet éloignement était d'autant plus étrange, qu'il n'avait jamais reçu d'elle que de bons offices et de sympathiques prévenances.

Mais cette tête brune et triste, ces yeux interrogateurs, cette bouche rarement ouverte au sourire, gênaient René, qui s'était habitué à considérer la femme comme une création toute de charme.

Cependant, il imposa silence à ces préventions, et il se fit conduire sur le quai des Augustins. Il descendit de voiture à quelque distance de cette boutique où le rouge de l'humiliation avait si souvent coloré ses joues

et où sa vanité comptait prendre une légère revanche aujourd'hui.

Hortense était précisément seule, assise comme toujours à ce même comptoir où sa vie s'écoulait dans un obscur ennui.

Elle ne témoigna point, à l'aspect de René, l'étonnement auquel celui-ci s'était attendu.

Seulement elle pâlit, ce qui était sa façon de trahi son émotion.

— Mademoiselle, lui dit-il, vous avez daigné vous intéresser à mon infortune ; peut-être n'apprendrez-vous pas indifféremment le changement qui est survenu dans ma position.

— Un changement, monsieur René ?

— J'ai hérité d'un de mes oncles, décédé en Russie.

— Ce sont là de ces événements sur lesquels il convient de ne féliciter personne, répondit Hortense.

— Vous dites vrai ; aussi je ne viens point chercher des félicitations. Je suis le premier à déplorer la cause de ma fortune.

— Cet oncle, reprit-elle en regardant fixement René, n'est-ce pas le même dont vous entreteniez ici le docteur Anselme, lors de votre dernière visite ?

— Oui, mademoiselle, le comte de Plougastel. Je ne me doutais pas, alors que j'exprimais mes inquiétudes à son égard, que j'aurais bientôt le chagrin d'apprendre sa mort. C'est de lui que je porte le deuil.

— De lui seul ?

René de Verdières fit un mouvement à cette question adressée avec un accent tranchant et froid.

— De lui seul, répondit-il profondément surpris.

— Sans doute, vous vous disposez à quitter la France ?

— Quitter la France..., et pourquoi cela, mademoiselle ?

— Ne comptez-vous pas aller en Russie pour recueillir les biens du comte de Plougastel ?

— Sa fortune était liquide.

— Ah ! fit Hortense.

Et elle se tut.

La conversation était embarrassante pour René. Il ne savait comment arriver à son but.

Ce fut Hortense qui l'y amena.

Elle reprit au bout de quelques instants :

— Ainsi, vous voilà riche, à présent ?

— Oui, mademoiselle.

— Et sans doute heureux ?

— Pas tout à fait encore, dit René en essayant de sourire : la richesse, de même que la pauvreté, exige un apprentissage.

— Je devine : votre bonheur vous pèse, et vous voudriez le partager.

— C'est cela.

— Un tel projet sera facile à réaliser. Votre position actuelle supprime bien des obstacles, et... vous pouvez aspirer à un brillant mariage.

— Oh ! mes prétentions sont infiniment modestes.

— Cela fait l'éloge de votre cœur.

— Celle qui a bien voulu jeter les yeux sur moi lorsque je n'étais rien, celle-là a droit à toute ma reconnaissance, et je ne croirai point m'acquitter envers elle en lui offrant mon nom.

— Votre choix est fait ?

— Oui, mademoiselle,

La voix d'Hortense avait graduellement perdu ses intonations mordantes.

Son regard inquiet semblait maintenant vouloir lire dans l'âme de René et devancer ses réponses.

— Excusez une curiosité qui est commune à toutes les femmes, dit-elle : cette personne... est-elle jolie ?

— Elle est belle, mais sa beauté disparaîtrait aujourd'hui que je l'aimerais encore.

— C'est bien, je me plais à croire qu'elle mérite un amour si vrai.

— Vous savez autant que moi combien elle en est digne, ajouta René.

— Comment cela ?

— Vous la connaissez, dit-il en hésitant.

— Je la connais !

— Elle est votre amie : du moins, c'est ici que je l'ai rencontrée.

— Expliquez-vous mieux, murmura Hortense, rendue à tous les aiguillons de la jalousie ; son nom ?

— Claire.

— Claire !...

René se méprit sur le sentiment de stupeur qui avait fait répéter ce nom à Hortense.

— Ne rêvez-vous pas ! lui demanda-t-elle, en le regardant en face ; avez-vous votre bon sens ? Est-ce bien Claire que vous avez dit ? Claire ?

— Oui. elle est ouvrière, et...

— Mais vous ne savez donc pas !...

Elle s'arrêta court, les yeux dilatés par l'effroi.

— Je ne lui sais pas d'autre nom, répondit-il.

René se serait sans doute aperçu de l'émotion extraordinaire d'Hortense, si un chaland ne fût entré en ce moment dans la boutique et n'eût détourné son attention.

La fille du libraire se leva, et eut la force de maîtriser ses sensations, pour vendre un exemplaire de l'*Art d'aimer*..

Lorsqu'elle revint s'asseoir, un calme trompeur régnait sur son visage.

Ce fut elle qui reprit la conversation.

— Ah! c'est Claire que vous voulez épouser? dit-elle lentement et profondément.

— N'approuvez-vous pas mon choix?

— Si, oh! si.

— Tant mieux, car vous ne sauriez vous imaginer à quel point j'estime votre opinion. Les bontés que vous avez eues pour moi donnent tant de prix à vos conseils!

— Je vous sais gré d'avoir pensé à me consulter. Mais revenons à Claire. Vous ne connaissez pas sa famille?

— Non.

— C'est bizarre! se dit Hortense à elle-même, avec une expression qui frappa René.

— Bizarre! pourquoi?

— Je vous le dirai plus tard. Auparavant racontez-moi les circonstances qui ont précédé et accompagné votre amour pour Claire... pour mon amie.

— Volontiers, dit René.

Il commença ce récit avec simplicité, ne déguisa rien, et termina de la manière suivante :

— Elle ne m'a donné aucun moyen de la retrouver; elle s'est envolée d'ici au moment où j'allais lui demander à quelle porte il me faudrait frapper pour lui apporter le bonheur. Dans cette ignorance, je suis venu à vous, mademoiselle. Un instant, j'ai pu craindre vos observations : il se pouvait que cette aventure ne vous parût pas être de celles qui engagent la vie d'un homme ; il se pouvait que cette résolution ne fût jugée par vous que comme le fruit d'un cerveau romanesque. Mais dans ce cas, voici quelle eût été ma réponse. Je n'ai eu d'énergie et de volonté qu'à dater de cet engagement ; pour m'élever et faire partager mon élévation à Claire, j'étais prêt à embrasser toute carrière, à accepter tout labeur ; j'avais déjà mis sous les pieds ce farouche amour-propre qui me faisait préférer la mi-

sère indépendante à l'assujettissement salarié. C'était un premier pas, un premier triomphe sur ma nature : il eût été suivi de beaucoup d'autres, je n'en doute pas. Un hasard... un héritage inespéré m'a dispensé de cette lutte, mais rien n'a pu me faire perdre le souvenir de Claire.

Hortense avait écouté avec une sombre avidité.

— Les voies de Dieu sont mystérieuses ! murmura-t-elle enfin.

S'adressant ensuite à René :

— Vous ne vous doutez pas de qui elle est la fille ?

— De quelque artisan, je suppose.

— Oui... d'un artisan...

— D'ailleurs, je vous le répète, sa naissance m'est indifférente.

— Pas autant que vous le croyez, peut-être, dit Hortense.

— Ne m'avez-vous pas assuré tout à l'heure qu'elle était digne de mon choix ?

— En effet, et puisque votre intention bien arrêtée est d'en faire votre femme, comptez sur moi pour vous servir.

— Que ne vous devrai-je pas ? s'écria René.

— Revenez ici demain : Claire y sera.

— Demain ?

— A la même heure.

— Oh ! merci, merci !... Mais qu'avez-vous ? On dirait que vous souffrez, mademoiselle.

— Non, répondit-elle en posant la main sur son cœur, comme pour imposer silence à ses battements.

En ce moment le bouquiniste Jorry rentra.

Sa présence opéra une diversion nécessaire à cet entretien, trop pénible pour Hortense.

Jorry ployait sous une multitude de livres attachés par une courroie.

Hortense alla vers lui, autant pour cacher son trouble que pour l'aider à se débarrasser de ce fardeau.

— Voyez comme vous êtes en nage, lui dit-elle. Pourquoi n'avoir pas pris un commissionnaire ?

— Un commissionnaire ! pour manger tout le bénéfice d'avance, n'est-ce pas ? Je reconnais bien là ta prodigalité habituelle.

Il n'avait pas d'abord reconnu René de Verdières dans ce client irréprochablement vêtu.

Sur les signes de sa fille, il se retourna.

— Qui ai-je l'honneur de saluer ? demanda-t-il.

Et s'approchant davantage :

— Eh ! c'est monsieur René !

— Monsieur René qui est devenu millionnaire, ajouta Hortense.

— Millionnaire ! s'écria Jorry, qui laissa tomber un Brantôme.

— On exagère un peu, dit René en souriant.

— Ce cher monsieur René... moi qui demandais si souvent de vos nouvelles à ma fille ! Savez-vous que c'est mal de négliger ainsi vos amis, vos vrais amis ?... Comme vous êtes beau sous cet habit neuf !... Ciel ! vous vous êtes frotté à mes bouquins ; là, au coude, vous avez de la poussière. Hortense, fais-moi passer la brosse.

— Oh ! monsieur Jorry !

— Je veux essuyer cela.

— Votre bonté va trop loin ; je ne permettrai pas...

— Ma fille, donne-moi donc la brosse !

— La voici, mon père.

— Monsieur Jorry, je vous remercie.

— Dieu ! est-ce du beau drap !... Ma foi, votre fortune est arrivée au bon moment.

— Je l'avoue, dit René.

— A ce propos, laissez-moi vous faire tous les reproches que vous méritez.

— Des reproches, monsieur Jorry ?

— Quoi! vous étiez dans la gêne, et vous n'avez jamais songé à m'emprunter de l'argent? C'est mal, fort mal. Ce manque de confiance m'a plusieurs fois blessé, je peux vous le dire aujourd'hui. Peut-être même avez-vous pu vous apercevoir de mon mécontentement dans vos dernières visites, hein ?

— Non, monsieur, non.

— J'étais outré contre vous ; j'en parlais chaque soir à ma fille. N'est-ce pas, Hortense?

Hortense ne répondit pas.

— Comment! continua Jorry, vous, un jeune homme si bien élevé, si instruit, plutôt que de m'emprunter une centaine de francs, vous avez préféré aller travailler aux démolitions du Carrousel !

— Ah ! vous m'avez connu à ce dernier degré ?... balbutia René en feuilletant un livre, pour ne pas laisser voir la pâleur de son visage.

— Vous savez bien, dans la rue du Musée... j'étais monté chez des gueux qui m'avaient escroqué une caisse d'eau de Cologne. Vous êtes arrivé vêtu en ouvrier.

— Oui... en effet...

— Je vous vois encore, avec votre pioche et vos vêtements abîmés de plâtre. Dieu du ciel ! avoir été réduit à casser des pierres! Vous ne m'avez donc pas reconnu ?

— Non... je...

— Pour moi, cela m'a causé tant d'étonnement qu je n'ai pas eu la présence d'esprit de vous emmener. Ne m'en veuillez pas, je vous en conjure. Ma fille ne voulait pas me croire lorsque je lui ai raconté cela ; elle me soutenait que c'était impossible : et pour se convaincre, elle est allée...

Hortense l'interrompit soudain.

— Mon père, ne craignez-vous pas que ce souvenir ne soit peut-être désagréable à monsieur René ?

Elle n'avait pas cessé d'épier la physionomie du jeune homme.

— Tu as raison, dit Jorry ; puisque les mauvais temps sont passés, n'en parlons plus.

Mais, se ravisant tout à coup, il s'écria en se frappant le front :

— Parbleu ! c'était le jour même de la mort de ce pauvre Bertholet !

René chancela.

— Quant à celui-ci, je lui avais prédit ce qui lui est arrivé.

— Mon père, ces choses sont étrangères et par conséquent indifférentes à M. René, dit Hortense.

— C'est vrai, c'est vrai. Ah çà ! j'y pense, mon jeune millionnaire, vous avez besoin d'une bibliothèque ?

— Oui, monsieur Jorry.

— Permettez-moi de vous composer cela : il vous faut quelque chose de complet : fiez-vous à moi.

— J'aurai grand plaisir à tenir de vous cette partie de mon mobilier.

Sur ces mots, René de Verdières, qui cherchait depuis quelque temps à prendre congé, salua le père et la fille, et se dirigea, d'un pas mal assuré, vers la porte.

— A demain, monsieur René, dit Hortense avec un accent particulier.

— Oui, mademoiselle, à demain, répondit-il.

Le libraire voulut absolument escorter son client jusqu'au bas du Pont-Neuf.

XII

LA DEMANDE EN MARIAGE

— Tu m'as fait appeler? dit Claire, le lendemain matin, en entrant chez la fille du bouquiniste.

— Oui, répondit Hortense en s'efforçant de se composer une figure souriante.

— Tu as bien fait, car, dans mon apathie, j'oublie mes amies les meilleures ; je n'ai de pensée et de souvenir que pour mon pauvre père.

— Comme tu es pâlie ! dit Hortense en l'examinant avec attention.

Il semblait en effet que les jeunes filles eussent changé de physionomie.

Sous la robe noire qui l'emprisonnait jusqu'au cou, Claire avait perdu toute vivacité et tout enjouement.

Une animation inaccoutumée donnait, au contraire, au visage d'Hortense une jeunesse nouvelle et un éclat nouveau.

Pour la première fois de sa vie peut-être elle s'était habillée en rose ; et les détails de son ajustement décelaient des velléités de coquetterie.

Claire, malgré son abattement, ne put s'empêcher de lui en faire la remarque.

— C'est que j'attends une visite, dit Hortense.

— Une visite!

— Qui t'intéresse autant que moi.

— Que veux-tu dire ?

— Je veux dire, reprit Hortense, moitié sérieuse, moitié badine, que tu as manqué de confiance avec moi, et que mon intention est de t'en punir aujourd'hui.

— Sois moins énigmatique, dit Claire.

— Tu ne te souviens donc plus de notre dernière causerie, il y a trois semaines ?

— Je m'en souviens : mais quel rapport... ?

— Tu m'avais parlé d'un jeune homme amoureux et malheureux.

— Hortense !

Claire rougit considérablement.

— Seulement, tu avais oublié de me le faire connaître, ou du moins de m'apprendre son nom.

— Mais je ne le savais pas, alors : et même encore aujourd'hui je ne sais que son prénom.

— René, n'est-ce pas ?

— Oui, murmura Claire.

— Eh bien, je suis plus avancée que toi, et je peux te dire comment il s'appelle. Il s'appelle René de Verdières.

— Ah ! il est noble ? prononça Claire avec une expression de tristesse.

— Noble et riche.

— Riche ! ce n'est pas le même.

— Si, répondit Hortense ; un héritage vient de le rendre possesseur d'une magnifique fortune.

— Est-ce possible ?

— Je l'ai appris de sa bouche.

— Tu l'as donc vu ?

— Hier.

En rencontrant le regard d'Hortense, Claire se sentit inquiète.

— Lui, riche ! dit-elle.

— Cela te surprend comme cela m'a surpris, n'est-il pas vrai ? Passer tout à coup de l'extrême dénûment à l'opulence radieuse, quel rêve ! Hier, manquant de pain peut-être...

Claire tressaillit à un souvenir poignant.

— Et aujourd'hui, continua Hortense, aujourd'hui promené dans une voiture aux portières de laquelle brille son blason redoré !

— Pourquoi me parles-tu de ce jeune homme ? dit Claire avec effort ; je l'ai oublié, j'ai dû l'oublier. La mort de mon père a exclu de mon cœur tout sentiment. D'ailleurs, M. René n'était pas fait pour une pauvre fille comme moi. Il est riche maintenant ; tant mieux, c'est que sans doute il a mérité de le devenir. Moi aussi, j'avais fait un rêve...

Elle s'arrêta brusquement.

Puis, mettant sa main dans celle d'Hortense :

— Parlons d'autre chose, je t'en prie ; les larmes me font trop de mal.

Hortense ne la quittait pas des yeux ; elle mettait une joie cruelle dans cet examen.

— Parlons de la visite que tu attends, reprit Claire.

— Eh mais ! c'est ce que je fais depuis un quart d'heure.

— Quoi ! la personne qui va venir... ?

— Tiens, regarde !

La porte du magasin s'ouvrait.

René de Verdières entra, accompagné du docteur Anselme.

La présence de ce dernier donnait une sorte de solennité à la scène qui allait avoir lieu.

— Ma jeune protégée ! dit le docteur avec surprise en apercevant Claire.

— Vous la connaissez donc ? s'écria René.

— Elle ! c'est presque ma fille.

— Alors, docteur, dit René après un moment de silence, permettez-moi de vous demander sa main.

En entendant ces paroles, prononcées avec une émotion grave, Claire cacha sa rougeur dans le sein d'Hortense, qui, de son côté, pâlissait et semblait prête à défaillir.

— Il m'a tout raconté, dit le docteur qui s'approcha de Claire ; mais vous, pourquoi m'avoir caché ce beau petit roman ?

— C'est que je n'y croyais pas moi-même, répondit-elle.

— Chers enfants ! votre bonheur sera la dernière joie de ma vieillesse.

— Docteur, balbutia Claire, une trop grande distance me sépare de M. René. C'est... sa générosité... qui lui dicte un pareil mouvement ; ce ne peut pas être sa raison.

— Claire, ne me refusez pas, dit René : je ne vous ai pas refusé, moi.

— Avez-vous réfléchi aux reproches que vous vaudra une semblable mésalliance, dans le monde où vous êtes appelé désormais.

— Ce monde, je n'ai à lui soumettre aucune de mes actions ; je suis libre.

— René est orphelin, ajouta le docteur.

— Ah ! s'écria Claire, frappée par ce nouveau lien de sympathie.

Et ses yeux plus attendris se levèrent sur le jeune homme.

Hortense était livide.

— Allons, n'hésite plus, dit-elle à Claire : l'orphelin

peut bien épouser l'orpheline ; Claire Bertholet peut bien devenir la femme de M. René de Verdières.

René crut avoir mal entendu.

— Claire... Bertholet ? demanda-t-il à demi-voix au docteur.

— Oui ; son père était ce malheureux ouvrier dont vous avez peut-être appris la mort ; il travaillait aux démolitions d'une petite rue voisine de la place du Carrousel ; il est tombé d'un...

Le docteur Anselme n'acheva pas, car il s'aperçut que René venait de s'affaisser sur une chaise.

— Qu'avez-vous, grand Dieu !

Il était évanoui.

Claire se leva et accourut précipitamment.

Hortense demeura à son comptoir.

— C'est un étourdissement, murmura le docteur ; le manque d'air peut-être...

Il tira quelques sels de son habit et les fit respirer à René.

Les premières paroles que celui-ci articula en revenant à lui :

— Bertholet... la fille de Bertholet !

— La mort de votre père l'aura impressionné trop vivement, dit le docteur en se retournant vers Claire.

— Croyez-vous ?

— Monsieur Anselme a raison, dit Hortense d'une voix calme, mais où perçait une pointe ironique.

Cette voix produisit un effet singulier sur René.

Il se redressa tout à coup, et, d'un air égaré :

— Partons ! dit-il au docteur en lui serrant le bras : partons !

— Soit ; votre voiture est au coin de la rue, je vais la faire avancer.

— Non, le grand air me fera du bien !

— Mais dans l'état où vous êtes...

— Partons tout de suite ! dit René en entraînant convulsivement le docteur.

Les deux jeunes filles étaient restées seules dans le magasin.

— M. René ne m'a rien dit en nous quittant, murmura Claire, qu'est-ce que cela signifie ? Je suis tout effrayée ; et toi ?

— Moi, répondit Hortense, je suis moins étonnée que toi, car j'ai toujours remarqué chez ce jeune homme une certaine exaltation d'esprit, qu'il doit sans doute à ses lectures.

— Tu croirais... ?

— Je ne crois rien ; mais comment expliquer ce qui vient de se passer ? Pourquoi ce saisissement en entendant le nom de ton père ?

— Je ne sais qu'imaginer, en effet.

Nous ne suivrons pas Claire à travers toutes les incertitudes où la plongea cet incident. Après avoir éprouvé dans cette matinée les alternatives les plus aiguës de la douleur et de la félicité, elle se retira en proie aux inquiétudes les plus désespérantes et aux suppositions les plus mystérieuses.

Elle se dirigea au hasard vers le jardin des Tuileries et de là dans les Champs-Elysées, où nous la retrouverons tout à l'heure.

En attendant, nous croyons nécessaire de faire assister nos lecteurs au dialogue suivant, entre le bouquiniste Jorry et sa fille.

Jorry avait trouvé Hortense pensive et sombre.

Il lui adressa quelques questions auxquelles elle ne répondit point d'abord.

— Je parie, lui dit-il, que ta préoccupation vient de cette petite évaporée de Claire, que j'ai rencontrée marchant comme une folle le long des quais. Elle ne m'a pas seulement reconnu. Hortense, méfie-toi de

cette jeune fille ; à présent qu'elle est orpheline, prends garde qu'elle ne t'emprunte de l'argent.

Hortense continua à demeurer immobile et muette.

— Ma fille, je te parle !

Jorry, effrayé, s'approcha d'elle. Il lui prit la main en répétant :

— Hortense !

— Mon père ? fit-elle, comme si on l'eût arrachée au sommeil.

— Eh bien ! mais qu'as-tu donc ? à quoi penses-tu ?

— Je pense à René, répondit-elle machinalement.

— A M. de Verdières, veux-tu dire ?

— Non, à René.

— Tu parles bien familièrement de ce jeune et fastueux gentilhomme.

— Mon père, vous savez que je l'aime, dit-elle avec un accent décidé.

— Je m'en suis aperçu, en effet ; je me souviens même que je voyais autrefois d'un très mauvais œil cette amourette, car alors M. de Verdières était bien pauvre. Je me demandais avec étonnement comment tu avais pu t'éprendre de cette figure d'hôpital.

— Mon père, je ne puis vous parler de ce que je souffre ; vous ne sauriez me comprendre.

— Mais si !

— J'aime René plus que jamais.

— Parbleu ! tu aimes un millionnaire. Moi aussi, je l'aime. Je voudrais bien savoir qui ne l'aimerait pas !

— Ce n'est pas sa fortune que je convoite, dit Hortense.

— Bien entendu ! mais enfin elle existe, et cela justifie le penchant qui te porte vers ce bibliophile relié à neuf. Seulement, permets une question à ma prudence paternelle.

— Laquelle, mon père ?

— Te paie-t-il de retour, comme on dit dans mes livres ?

Hortense ne répondit pas, et ses yeux restèrent fixés en terre d'un air farouche.

— Hum ! fit le bouquiniste ; sait-il au moins que tu l'aimes ?

— Il ne s'en doute même pas, répondit-elle.

— Alors, ma pauvre fille, je ne vois guère où peut te mener une semblable passion. C'est à la raison à te dicter ta conduite dans cette circonstance. Il est évident qu'il faut que tu renonces à M. de Verdières.

— Jamais.

— Que comptes-tu faire dans ce cas ? demanda Jorry.

— Le forcer à ouvrir les yeux, lui imposer son bonheur.

— C'est difficile.

— J'ai des moyens infaillibles pour arriver à mon but.

Jorry la regarda avec stupéfaction.

— Ma chère enfant, tu m'inquiètes, lui dit-il ; je trouve dans ton regard une fixité extraordinaire.

— Ne vous ai-je pas prévenu que vous ne sauriez pas me comprendre ?

— D'accord ; mais quelle influence peux-tu avoir sur la volonté de ce jeune seigneur ?

— C'est mon secret.

Jorry haussa les épaules.

— Avec sa fortune et son titre, dit-il, M. de Verdières ne peut manquer d'épouser quelque jeune personne riche et noble comme lui.

— Non, mon père.

— Ou quelque héritière du monde industriel ou financier, affolée d'aristocratie.

— Pas davantage.

— Qui épousera-t-il donc alors? demanda le libraire.

— Moi!

XIII

UN CONCERT DANS LES CHAMPS-ÉLYSÉES

Claire Bertholet avait pris la route des Champs-Élysées.

Elle marchait au hasard, uniquement pour calmer les agitations de son esprit.

Comme c'était l'heure de la promenade, elle avait gagné les côtés qui regardent la Seine, et qui ne sont guère fréquentés que par les joueurs de boule.

Dans une allée à peu près déserte, elle s'arrêta et s'assit.

Dix minutes s'étaient à peine écoulées, lorsqu'elle aperçut à travers les arbres un couple dont les bizarres allures attirèrent son attention.

Un homme coiffé d'un chapeau bleu et une femme aux vêtements fanés portaient deux petits berceaux et semblaient chercher un emplacement pour les y déposer.

L'homme avait, en outre, sous le bras plusieurs cahiers de musique.

— Colomba, disait-il, tu crois donc décidément que le grand air est favorable à mes études vocales ?

— J'en suis convaincue, mon ami.

— J'avoue que le succès le plus complet a couronné mes précédentes expériences : mais ne crains-tu pas que les passants ne me prennent encore pour un chanteur ambulant et ne salarient de nouveau un exercice qui n'est fait que pour charmer ton oreille ?

— Où serait le grand mal ? dit la femme ; ton dernier concert, à ce même endroit, nous a rapporté près de vingt francs.

— C'est vrai, et je ne sais vraiment comment cela s'est fait. J'avais posé mon chapeau par terre pour donner plus aisément l'essor à mes moyens ; on a profité de ma distraction habituelle pour le remplir de sequins et de ducats.

— Il y avait même une pièce de quarante sous.

— Crois-tu ?

— Je l'ai changée hier chez la rôtisseuse.

— Je m'en rapporte à toi. Dans tous les cas il était trop tard pour faire revenir de sa méprise mon auditoire improvisé ; j'ai dû encourir la peine de mon étourderie. Même je me souviens d'en avoir ri d'assez bon cœur, le soir, avec toi. A bien y réfléchir, d'ailleurs, il n'y a rien de positivement offensant dans ces manifestations monnayées d'un public idolâtre. En Angleterre et aux États-Unis, l'enthousiasme ne se produit jamais que sous la forme d'une pluie de guinées ; on a vu des amateurs pousser le délire jusqu'à lancer à la tête des artistes leur montre, leur tabatière et les notes de leurs tailleurs.

— Aussi ne t'ai-je pas blâmé d'avoir eu recours à cette ressource extrême ; au contraire. Rappelle-toi, Magloire, combien notre position était désespérée au sortir de cette maison de la rue du Musée ? Nous étions sans asile.

— Être sans asile, c'est le comble du beau idéal pour les gens de génie.

— Tu cédas pourtant à mes instances, dit Colomba.

— En effet. Tu désirais, je crois, un logement, une table servie, les mille superfluités de la vie ordinaire. Je t'écoutais en souriant. Et comme, sur ces entrefaites, tu en vins à me rappeler la beauté de ma voix, je consentis à laisser échapper quelques sons, oubliant, dans mon dilettantisme, que j'étais sur la place publique. Plusieurs personnes s'arrêtèrent par hasard, murmurant des paroles flatteuses. Colomba, j'ai toujours été sensible à la louange populaire. Et puis, jusqu'alors (par excès de modestie sans doute), je n'avais cru que faiblement à mon mérite; ce succès inattendu m'encouragea; ce fut pour moi une révélation; je me prêtai incognito et avec bienveillance aux désirs d'une foule empressée. Ce fut une faiblesse, soit; mais elle n'est pas sans exemple dans les annales de l'aristocratie. Parmi les personnes qui briguèrent les applaudissements du peuple, on cite Néron et le duc de Candia.

— Tu vois bien!

— Je ne te cacherai pas néanmoins, chère amie, qu'une autorisation de Thémis me semble indispensable.

— Bah! nous sommes toujours à temps d'aller la demander.

— Je te voir venir, fille d'Ève! Tu veux, une fois de plus, que je te fasse entendre une de ces mélodies russes qui ont bercé ton enfance?

— Oui, Magloire.

— Je conçois ce vif sentiment de ta nationalité, et je souscris à ton vœu. Mais cette allée est-elle suffisamment déserte?

— Oh! oui.

— Dans ce cas, dispose les berceaux et gonfle nos enfants.

Colomba apporta toute la célérité désirable dans l'exécution de cet ordre. En deux ou trois bouffées vigoureuses, la famille factice se vit reconstituée très grassement.

— Qu'est-ce que tu veux que je soupire ? demanda-t-il.

— Eh bien, redis-moi ce chant, dont tu excelles à reproduire la suavité : les *Amants de Nesamaïkoff.*

— Je commence.

Cette fois encore, le chapeau bleu fut déposé à terre, toujours par distraction.

Le comte de Plougastel, après avoir promené ses regards autour de lui, ouvrit une bouche énorme et livra aux échos des Champs-Élysées des accents qu'ils n'avaient pas répercutés depuis l'invasion de 1815.

Il chantait la touchante légende des *Amants de Nesamaïkoff.*

Lorsque nous aurons reproduit quelques lignes de cette légende, on comprendra l'affluence de curieux qui ne tarda pas à se produire autour du comte de Plougastel.

Voici quel était le début de ce chant d'amour, traduit mot à mot :

Les Amants de Nesamaïkoff.

« Il y aura, ce soir, plus d'une veuve à Gloutkhoff, Némiroff, Stéblikoff, Tchernigoff et autres villes ; car les Polonais se sont mis en tête d'exterminer tous les *Koureni* des bords du Dniéper.

» L'hetman Tchénitchenko et son vieux compagnon d'armes Zakroutygouba sont à la tête des Cosaques de Nesamaïkoff.

» Deux *iesaoul* généraux, Golokopitenko et Koukoubenko, et *bountchoug* Degtarenko viennent à la suite de l'hetman ;

» Huit *polkovniks* conduisent des *polks* de six mille hommes ; ce sont Vertichvist, Boulbenko, Pokotipolé, Zadorojny, Pisarenko, Voytousenko, Sydorenko, Métélitza... »

Nous n'irons pas plus loin dans notre citation.

Il nous suffit d'avoir indiqué le caractère et l'harmonie imitative de ce morceau.

Des cailloux que l'on brise ou le bruit d'un tonnerre de théâtre qu'on roule dans la coulisse peuvent donner une idée de la méthode du comte de Plougastel.

L'étrangeté de ce chant avait, en quelques minutes, attiré une foule sans cesse grossissante.

— C'est un des premiers chanteurs de Saint-Pétersbourg, disait-on; il aura déplu au czar, et le voilà exilé.

Les deux berceaux avaient aussi leur part de sympathies; on s'ingéniait à vouloir découvrir la figure des nourrissons sous les lambeaux de tenture hermétiquement clos.

Tout cela, jusqu'à l'attitude résignée et douce de Colomba, impressionnait favorablement les auditeurs.

Les centimes, les décimes et même les petites pièces blanches pleuvaient dans le chapeau de peluche bleu-de-roi.

Le comte de Plougastel semblait n'y prendre pas garde, et continuait avec une bonne grâce qui approchait de l'héroïsme.

Toutefois, au bout de trois quarts d'heures environ, un picotement du larynx, accompagné de quelques *couac*, lui donna à comprendre qu'il était temps de suspendre ce qu'il appelait ses études.

Il daigna saluer son public; après quoi il lui tourna le dos.

— Es-tu contente ? dit-il à sa femme.

— Il faut que je t'embrasse ! s'écria celle-ci en lui sautant au cou.

Devant cette scène d'intimité, la foule s'écoula.

Les cinq ou six derniers gamins furent très longs à déraciner.

Ils ne se retirèrent que les uns après les autres, et lorsque Colomba eut enveloppé la recette dans un mouchoir.

Restait Claire, qui, demeurée assise à quelques pas, avait été la plus attentive à ce concert en plein vent. En ce moment même, et quoique *les chants eussent cessé*, ses yeux étaient encore fixés obstinément sur le comte de Plougastel.

Elle était frappée d'une ressemblance avec René de Verdières, ressemblance qui ne surprendra qu'à demi nos lecteurs.

Bien que cet examen eût quelque chose de flatteur pour celui qui en était l'objet, néanmoins M. de Plougastel finit par en concevoir de l'inquiétude. Il murmura quelques mots à l'oreille de Colomba, et tous deux s'empressèrent de plier bagage.

Mais sur ces entrefaites, Claire s'était levée en soupirant.

Elle s'éloigna, non sans se retourner à diverses reprises pour regarder entre les arbres le comte Magloire de Plougastel...

— Mes accents auront séduit cette petite, pensa-t-il ; décidément, c'est une volière de rossignols que j'ai dans le gosier.

Il était seul avec Colomba.

— A combien s'élève la recette ? demanda-t-il.

— Tu ne te l'imaginerais jamais !

— Mon chapeau est donc devenu le chapeau de Fortunatus ?

— Nous avons fait trente francs.

— Trente francs ! c'est un beau chiffre ; nous pouvons désormais faire insérer une réclame pour mon *Parfum des Almées* dans les grands journaux réunis.

— Et acheter de la charcuterie, ajouta Colomba, qui était radieuse.

— Certainement !

— Quel bonheur, Magloire ! Si je ne me retenais pas, je crois que je danserais.

— Pourquoi te retenir ? veux-tu que je te donne l'exemple moi-même ? dit le comte de Plougastel.

Ils commençaient à gambader tout de bon, lorsqu'un incident vint modérer l'expression de leur joie.

Incident funeste et grotesque !

Dans un de leurs mouvements, ils renversèrent les deux berceaux, d'où les poupons sortirent la tête la première, et roulèrent sur le sable.

Le vent s'était levé depuis un instant ; il emporta les deux peaux gonflées dans un tourbillon de poussière.

Colomba se précipita.

Elle réussit à s'emparer de l'un des enfants...

Mais celui après lequel courait Magloire semblait avoir pris la clef des champs : il dévorait l'espace, bondissant, sautillant, donnant du front contre les arbres, rasant la terre, cabriolant comme un jeune fou, et ne s'arrêtant jamais.

Vainement Magloire faisait des enjambées pareilles à celles de Micromégas.

Le vent soufflait toujours.

Enfin, las de cette course, le comte de Plougastel exécuta un bond furieux, si furieux qu'il tomba juste sur le ventre de l'enfant.

Une détonation formidable retentit dans cette partie des Champs-Elysées.

Un cri de Colomba y répondit aussitôt.

Elle accourut.

— Malheureuse mère ! tu n'as plus qu'un fils ! dit M. de Plougastel.

Il lui montra la baudruche crevée.

— Je le raccommoderai, dit Colomba après les premiers instants donnés à une douleur bien légitime.

Il était naturel qu'après cet événement ils ne songeassent plus qu'à regagner leur domicile. C'était un de ces modestes hôtels comme il y en a tant à Paris, et qui se décorent, par antiphrase, d'enseignes pompeuses, telles que : *Hôtel de Trébizonde, Grand Hôtel d'Athènes, Hôtel César, Hôtel de Périgueux et d'Albion, Hôtel de l'Univers*, etc., etc. Logés aussi à l'étroit qu'on peut le supposer, ils continuaient là leur existence d'expédients et de rêves. Chaque jour faisait germer une utopie dans le cerveau de M. de Plougastel, pauvre don Quichotte, sans armure, sans cheval et sans lance. Condamné fatalement, par les circonstances autant que par sa propre nature, à s'écarter de la ligne lente et droite, il était le représentant le plus complet de cette race nombreuse de gens propres à tout, condottieri de l'industrie, frelons de l'art, doués d'une bonne volonté hyperbolique, mais cruellement marqués au front de ces trois terribles mots : *pas de chance.*

Notre intention n'est pas de signaler tous ses efforts, de nous mettre sur la trace de toutes ses tentatives. Ce serait vouloir recommencer Cervantes, Lesage, donner un pendant à tous les types de fourbes joyeux, alertes, bruyants, inventifs, nés Italiens et naturalisés Français par Molière.

Nous allons seulement essayer de mettre en lumière l'épisode qui marqua le plus dans cette vie si féconde, et raconter par quelle succession de hasards devait se réaliser la prédiction faite quelques semaines auparavant par le comte Plougastel à sa femme.

— Colomba, tu te réveilleras riche !

XIV

M. DE PLOUGASTEL APPREND QU'IL EST DÉCÉDÉ EN RUSSIE

« Un spéculateur connu par son extrême intelligence des affaires, et dont les idées ont déjà fait la fortune de plusieurs capitalistes, désirerait trouver quelqu'un qui lui apportât une somme de dix mille francs.

« Cette somme, destinée à l'exploitation d'un parfum de nouvelle espèce, rapporterait facilement de cent à cent cinquante mille francs au bout de l'année.

» On donnera toutes les garanties désirables.

» Écrire *franco*, poste restante, aux initiales

» C. M. P. »

Telle était l'annonce qu'à la suite de son dernier concert le comte de Plougastel avait pu faire insérer, non pas dans les quatre ou cinq grands journaux de Paris, mais dans une modeste feuille d'affiches.

Le lendemain de cette annonce, et pendant les jours qui suivirent, il ne bougea pas du bureau de la poste restante et fatigua les employés de ses demandes réitérées.

Il exigeait qu'on furetât dans toutes les cases, poussait force clameurs d'étonnement, et finissait par

accuser l'administration de malveillance et d'incurie.

Deux heures après, — il revenait.

Personne n'écrivit aux initiables C. M. P. ; aucun capitaliste ne se laissa tenter par l'appât des cent cinquante mille francs présentés comme infaillibles.

— C'est bizarre, pensait M. de Plougastel ; il n'y a plus d'émulation en France, plus d'entraînement !

D'autres fois, il accusait la rédaction de son annouce, et, regrettant sa réserve, il s'en voulait de n'avoir pas porté au chiffre d'un million la certitude des bénéfices.

On suppose bien qu'il n'avait pas manqué d'apporter à Colomba un exemplaire du journal. Elle le relisait un matin pour la vingtième fois, lorsque tout à coup elle poussa une exclamation.

Le comte de Plougastel, qui était occupé au fond de la chambre à chercher de nouvelles formules pour un second article, se retourna en disant :

— Qu'as-tu donc, Colomba ?

— Ah ! mon ami, quel hasard !

— Voyons, dit-il en se levant.

— Lis ces deux lignes-là....

— Aux *Publications de mariage ?* demanda le comte.

— Oui.

« — M. Dalifol, quincaillier, rue de Ménilmontant, et madame veuve Grimard... »

— Plus loin, plus loin.

« — M. René de Verdières, avocat... »

— C'est cela.

— « M. René de Verdières, avocat, rue de Braque, 3, et mademoiselle Claire-Hélène Bertholet, passage Barrois. »

— Eh bien, c'est ton neveu, c'est notre neveu ! s'écria Colomba.

— Oui, voilà l'orthographe de son nom, murmura Magloire.

— Quel bonheur ! Tes trente mille francs sont retrouvés.

— Quels trente mille francs ? demanda-t-il, ahuri.

— Comment ! perds-tu la mémoire ? Ta part de l'héritage de ta mère...

— Ah ! c'est vrai, dit-il en se grattant l'oreille ; je n'y songeais déjà plus.

— Il faut que tu te rendes immédiatement chez ce neveu et que tu lui réclames ta fortune.

— Ma fortune ? oui.

— Cela nous permettra de vivre à l'aise, ou du moins de patienter en attendant le résultat de tes entreprises.

— Ne crains-tu pas que ce drôle, appartenant à la chicane, ne me suscite des difficultés, des oppositions ? dit le comte un peu embarrassé.

— Oh ! tu le juges mal : un neveu !

— Un neveu qui n'a jamais vu son oncle !

— N'importe, il sait que tu existes ; il a dû entendre parler de toi.

— Oui, il a dû en entendre parler. Mais les liens de famille sont si relâchés aujourd'hui, grâce à nos modernes philosophes !

— Tes papiers sont-ils en règle ?

— Parfaitement en règle.

— Alors que crains-tu ? S'il te refuse, fais-lui un procès.

— Oh ! Colomba, un procès au fils de ma sœur ! tu es barbare.

— Alors, entre en arrangement avec lui.

— J'aime mieux cela ; je l'intéresserai dans le *parfum des Almées*.

— Mais tu n'as pas de temps à perdre : tu vois qu'il va se marier.

— C'est vrai ; et une autre de mes craintes, c'est que le petit fripon ne se mésallie. Il épouse une demoiselle... mademoiselle Bertholet... Bertholet ! voilà un nom qui sonne le peuple.

— C'est probablement un mariage d'amour, dit Colomba.

— J'en causerai avec lui ; et, s'il est temps encore, je le ramènerai au respect des traditions nobiliaires. Donne-moi mon chapeau.

— A bientôt, Magloire, dit Colomba en frappant des mains et sautant dans la chambre.

— La poste est sur mon chemin ; j'y entrerai en passant pour savoir s'il est arrivé quelque message aux initiales C. M. P.

La vérité est de dire que si le comte de Plougastel n'avait pas témoigné une joie excessive à la nouvelle de l'existence de ce neveu tant cherché, c'est qu'il appréhendait de se trouver en présence d'un petit avocat sans sou ni maille. Quant à la chimère des trente mille francs, nous avons expliqué qu'elle n'avait été mise en avant par lui que pour complaire aux faiblesses de Colomba et pour endormir ses perpétuelles inquiétudes de l'avenir. Ces deux motifs suffisaient pour empêcher le comte de Plougastel de baser de trop hautes espérances sur une rencontre avec René de Verdières.

Néanmoins, comme il ne laissait jamais passer une occasion sans la saisir au collet, il se rendit rue de Braque, au nnméro indiqué par le journal.

C'était un hôtel à grande porte, sur laquelle résonnait majestueusement un de ces énormes marteaux qui étaient œuvre d'artiste autrefois.

Persuadé qu'on allait l'envoyer aux mansardes, il demanda respectueusement au concierge :

— Monsieur de Verdières ?

— Au premier étage, lui répondit-on ; à droite et à gauche.

Le comte dressa l'oreille.

Il traversa une cour aux larges pavés brodés d'herbe, monta un escalier princier et arriva au premier étage.

Il sonna, avec un reste d'incrédulité.

Un valet d'un aspect débonnaire l'accueillit silencieusement.

— Verdières est-il là ? demanda M. de Plougastel d'un ton dégagé.

— Vous dites, monsieur ?

— Je demande si Verdières... si René... si ce cher René de Verdières, enfin, est en ce moment chez lui.

Disant cela, il poussait le valet et pénétrait avec lui dans l'antichambre.

Le valet, surpris et troublé, le laissait faire.

— Qui dois-je annoncer ? murmura-t-il.

— Annoncez...

Le comte de Plougastel allait jeter son nom, mais un sentiment de prudence le retint. Il se pouvait qu'on l'eût calomné auprès de son neveu.

Il répondit.

— Annoncez un membre du bureau de bienfaisance du douzième arrondissement.

Le valet fit quelques pas vers le salon ; mais se frappant le front aussitôt :

— Étourdi que je suis ! dit-il.

— Qu'est-ce que c'est ?

— J'oubliais que M. de Verdières vient de sortir il n'y a qu'un instant.

— Bah ! fit Magloire en se laissant tomber sur un divan.

— Oui, monsieur ; mais vous le trouverez certainement demain, pendant toute la matinée.

— Tiens! voilà une fort belle épreuve d'Edelinck : j'ai eu pendant longtemps la même gravure dans mon cabinet.

Le costume du comte de Plougastel n'avait pas d'abord gagné la confiance du domestique; et, maintenant, ses perquisitions à travers l'antichambre, ses manières hardies, et, brochant sur l'ensemble, son chapeau bleu-de-roi, tout cela l'inquiétait plus que de raison. Il regrettait d'avoir introduit ce visiteur.

Le comte de Plougastel ne parut pas s'apercevoir de l'impression qu'il produisait.

Il passa une jambe sur l'autre, et se dandinant :

— Comment vous nomme-t-on, mon ami ?

— Joseph.

— Eh bien, Joseph, dites-moi un peu... comment vit cet excellent Verdières ?

— Monsieur vit comme tous les gens de sa sorte.

— Hum ! pensa Magloire, je suis de sa sorte et cependant je ne vis pas comme lui. Il est donc bien riche ? continua-t-il.

— Monsieur ne connaît pas lui-même le chiffre de sa fortune.

Le comte de Plougastel décroisa les jambes et se mit à réfléchir.

— Savez-vous si M. de Verdières appartient réellement à une famille de la Bretagne ? demanda-t-il au valet.

— De la province de Léon, en Bretagne, oui, monsieur.

— C'est bien lui, dit le comte à demi-voix. On s'enrichit donc beaucoup en plaidant ?

— Monsieur ne plaide pas, répondit Joseph.

— Il ne plaide pas. Alors, il spécule ?

— Pas davantage. M. de Verdières a une belle fortune, absolument comme il a un beau nom.

Magloire s'efforçait de comprendre.

— Cependant, objecta-t-il, j'ai eu l'avantage de connaître sa famille, et elle ne jouissait pas d'un avoir considérable.

— Vous voulez, sans doute, parler de son père et de sa mère ?

— Oui.

— Mais son oncle ! dit le valet avec un accent de considération.

— Quel oncle ?

— Celui qui est mort en Russie.

Magloire se dressa sur ses jambes en un clin d'œil.

— En Russie ? un oncle ? Comment s'appelait-il ?

— M. le comte de Plougastel.

— Hein ?

Il examina attentivement son interlocuteur, afin de s'assurer s'il ne plaisantait pas.

Ce valet était sérieux.

— Le comte de Plougastel est mort ?

— Il y a quelque temps, oui, monsieur, répondit Joseph.

— Vous m'étonnez prodigieusement !

— Pourquoi donc ?

— C'est que... j'ai beaucoup entendu parler de ce Plougastel. C'était un homme de bien.

— Oh ! oui, monsieur ; le czar l'honorait de sa protection ; c'était un de ses plus puissants favoris.

— Vraiment ?

— Aussi faut-il voir le respect que M. de Verdières a pour la mémoire de son oncle ; il n'en parle jamais qu'avec attendrissement.

— C'est bien ! murmura Magloire en cherchant un foulard dans sa poche.

— Dame ! c'est tout naturel, puisqu'il lui doit sa richesse.

— Ah ! il lui doit....

— Certainement ; vous ne savez donc rien, vous qui vous dites l'ami de M. de Verdières ? vous ignorez que monsieur a hérité récemment de son oncle ?

— Du comte de Plougastel ?

— Du comte de Plougastel.

— Mort en Russie ?

— Mort en Russie, répéta Joseph.

Cette révélation plongea Magloire dans un dédale d'hypothèses.

Ce qui était le plus clair, pour lui, c'est que René avait donné une fausse origine à une fortune trop promptement acquise. L'inventeur du *parfum des Almées* en conclut que son neveu était digne de lui.

Dès lors, sa hardiesse, un instant contenue, se réveilla plus entière que jamais.

Il fit trois tours dans l'antichambre, soufflant et frappant du talon, comme un homme qui reprend son milieu.

— Où est le salon ? demanda-t-il.

— Là, monsieur, dit le valet intimidé.

— C'est bien.

Magloire tourna la poignée de cristal et se précipita comme une trombe, en refermant la porte sur lui.

Une telle action n'était pas de nature à rassurer le domestique, qui s'élança sur ses pas, en s'écriant :

— Monsieur ! monsieur !

— Eh bien ! quoi ?

— Où allez-vous donc ?

— Parbleu ! vous le voyez, mon cher, je vais au salon ; est-ce que vous croyez que je suis fait pour rester dans un vestibule ?

— Mais, monsieur, je vous ai prévenu que M. de Verdières était sorti.

— J'attendrai.

Ayant dit, Magloire continua dans le salon l'inventaire qu'il avait commencé dans l'antichambre.

Les meubles étaient d'une élégance grave ; les portières et les rideaux des fenêtres avaient cette pesanteur magnifique qui décèle un vrai sentiment du luxe.

— Allons, tout est pour le mieux, pensa-t-il ; et voilà un neveu qui me fait réellement honneur.

Joseph était demeuré stupéfait.

— Monsieur..., dit-il de nouveau.

— Encore vous, mon cher ? Vous commencez à devenir fatigant.

— C'est que, monsieur, j'ai mes occupations... et je ne peux rester ici jusqu'à ce soir.

— Eh bien, ne vous gênez pas, Joseph ; retournez à l'office : j'attendrai seul.

— Monsieur ne veut pas me comprendre.

— Je n'y tiens pas, en vérité.

— Mais...

— Seulement, ayez la bonté de me faire servir quelques rafraîchissements.

Joseph ouvrit des yeux effarés.

— Monsieur est probablement étranger, il ignore les usages de Paris.

— Vous êtes curieux. Allez donc et ne répliquez pas !

— Je ne puis obéir qu'aux ordres de mon maître.

— Maraud, je te ferai chasser ! dit le comte de Plougastel en élevant la voix.

Cette menace acheva de bouleverser le pauvre serviteur, et il ne savait trop quel parti prendre, lorsqu'un craquement de bottes se fit entendre sur le seuil du salon.

C'était René de Verdières qui rentrait.

— Qu'est-ce donc? demanda-t-il en donnant son chapeau à Joseph.

— C'est monsieur qui s'obstine à rester ici malgré mes observations.

René regarda M. de Plougastel sans le saluer.

De son côté, M. de Plougastel examinait René, mais avec tous les symptômes de la plus vive sensibilité. Il tournait autour de lui, se plaçait pour le voir tantôt de trois quarts, tantôt de profil ; et il levait les mains au ciel.

— Qui ai-je l'honneur de recevoir? demanda René de Verdières, étonné de cette pantomime.

— Il le demande! s'écria Magloire ; ah ! il n'a pas besoin de se nommer, lui, pour que je le reconnaisse.

René quittait ses gants avec froideur.

Il ne suspendit pas son opération, attendant une explication plus nette.

— Viens dans mes bras, cher enfant ! Viens sur mon cœur! reprit Magloire avec impétuosité.

René recula devant l'accolade.

Mais, tout en reculant, il se demanda où il avait vu ce visage, où il avait entendu cette voix.

— Quoi! tu demeures sourd au cri du sang? dit Magloire en le poursuivant toujours les bras ouverts.

— Sortez, Joseph, dit tranquillement le jeune homme.

Après avoir donné cet ordre, et dès qu'il se vit seul avec son étonnant visiteur, il marcha droit à lui :

— Qui êtes-vous? que me voulez-vous?

— Contemple-moi bien, dit Magloire en se posant.

René frappa du pied à ce tutoiement qui revenait pour la deuxième fois.

— Finissons-en, monsieur.

— Ma figure ne te rappelle-t-elle pas des traits chéris ?

— Il me semble, en effet, que vous ne m'êtes pas tout à fait étranger...

— Je le crois bien !

— Mais il m'est impossible de préciser le lieu et le

temps où je vous ai rencontré. Ainsi, épargnez-vous et épargnez-moi de plus longs préliminaires.

— Es-tu fort impressionnable? dit le comte de Plougastel.

— Encore! s'écria René avec impatience.

— Permets! je ne voudrais pas te voir tomber en syncope; les émotions trop fortes sont à redouter, et ce que j'ai à t'apprendre exige des ménagements?

— Des ménagements?

— Ou des préparations, comme tu voudras.

— L'inquiétude commençait à entrer dans l'esprit de René de Verdières.

Il répondit :

— Quelle que soit la nouvelle dont vous vous êtes fait le porteur, parlez, monsieur, parlez tout de suite, ou je vous cède la place.

— Dans ce cas, tu serais le contraire de ton domestique, observa facétieusement le comte.

— Pour la dernière fois, qui êtes-vous?

— Je te le donne en trois fois à deviner.

— Oh!

— Tu ne veux pas? Eh bien! attention... Mais rappelle-toi que j'ai pris toutes les précautions. Y es-tu?

Il se recula et frappa dans ses mains.

— Une! deux! trois! je suis ton oncle!

L'effet se produisit tel qu'il avait été annoncé, c'est-à-dire que René ressentit une secousse et pâlit effroyablement.

— Quel oncle? balbutia-t-il.

— Le frère de ta mère, parbleu! Magloire de Plougastel, le dernier des Plougastel.

— Vous êtes... le comte de Plougastel?

— Tiens, parcours ces papiers, et mouille-les de tes larmes de tendresse, car ils constatent mon identité.

Il lui tendit un rouleau de vieilles paperasses sur les-

quelles toutes les municipalités du globe s'étaient à l'envi disputé le droit d'apposer leurs timbres.

René de Verdières n'y jeta qu'un coup d'œil éteint et vague.

— Allons, reconnais ton oncle et presse-le sur ton cœur! dit Magloire.

— Je vous croyais... j'avais lieu de vous croire en Russie.

— J'en suis revenu avec les hirondelles.

— Pourtant on m'avait affirmé...

— Que j'étais mort ; connu ! et tu as profité de cette nouvelle pour hériter de moi. Je vais t'intenter un procès.

— Plus bas, mon oncle, je vous en conjure ! s'écria René avec terreur.

— Ah ! le cœur parle enfin chez toi, tu es ému, tu détournes la tête. Abandonne-toi aux délices de cette reconnaissance.

René subit cette fois une embrassade qu'il ne pouvait empêcher.

— Tu es le portrait vivant de ta mère, lui dit le comte : la pauvre femme ! elle ne m'aimait guère, je t'expliquerai cela. Sais-tu que tu es logé comme un prince ? Cela me rappelle ma résidence de la Néva. Ah ! nous avons eu bien des malheurs, Colomba et moi. Colomba, c'est ma femme ; tu l'admireras. Nous parlions de toi souvent en regardant le ciel et en y cherchant ton étoile.

— Comment avez-vous su mon adresse ? demanda René de Verdières, qui n'écoutait qu'à demi.

— C'est miraculeux. J'étais en quête d'un logement assez vaste pour l'exploitation de mon *parfum des Almées* (une découverte immense ! nous en recauserons), et après avoir hésité longtemps, j'avais enfin arrêté mon choix sur cet hôtel. J'étais même déterminé à

signer un bail de quatre-vingt-dix-neuf ans, lorsque j'appris que le premier étage était occupé... par qui? par M. René de Verdières. A ce nom, je monte. Je m'informe. L'émotion me contraint à bousculer ton valet de chambre. Tu sais le reste.

— Fatalité! murmura René.

— C'est égal, quand on m'a informé que j'étais décédé, cela m'a fait de la peine. J'ai même versé quelques larmes sur mon trépas, dit le comte.

— Assez de railleries; la chose est plus sérieuse que vous ne pensez.

— Tu as donc un bien vif intérêt à ce que je sois mort?

— Eh bien, oui, mon oncle. je l'avoue.

— Ah! délicieux pendard!

— J'ai eu besoin d'accréditer ce bruit pour asseoir ma position et inspirer de la confiance à mes clients.

— Fort bien. Tu es dans les traditions, tu as de la race.

— Maintenant, vous ne voudriez pas détruire mes espérances, renverser d'un souffle ce que j'ai si péniblement élevé, me réduire enfin à la honte.

— Ah çà! René,. pour qui me prends-tu? s'écria Magloire.

— Tranquillisez-moi. Depuis combien de temps êtes-vous à Paris?

— Depuis dix-huit mois.

— Sous votre nom?

— Sous mon titre et mon nom de comte de Plougastel.

— Diable! murmura René; êtes-vous connu de beaucoup de monde?

— Je suis connu de la magistrature...

— Aïe!

— De la banque, de la noblesse, du clergé...

— Ah ! mon Dieu !

— De l'armée de terre et de mer. Enfin, j'ai des relations à tous les échelons de la société, dit Magloire en se rengorgeant.

— Il ne manquait plus que cela ! s'écria René de Verdières.

— As-tu besoin de ma protection auprès de quelque grand du jour ? Parle. J'ai la clef de plusieurs ministères, et je suis vu d'un fort bon œil dans les ambassades.

— Hélas ! mon oncle, je n'ai besoin de rien. Tout mon désir, au contraire, est que vous demeuriez aussi inconnu que possible.

— N'est-ce que cela ?

— Pour me perdre, vous n'avez qu'à vous montrer sous votre nom.

— Tu exagères le péril. Hors toi et moi, sait-on que les Plougastel sont éteints ? Au lieu de comte, je serai vidame ou baron, si tu veux.

— Vous commencez à me rassurer, dit René de Verdières.

— Doutes-tu de mon affection ? Va, nous nous entendrons parfaitement... à une condition toutefois.

— Une condition, mon oncle ?

— Oh ! tu me comprends de reste !

— Mais non, je vous jure.

— C'est bien simple, cependant. Puisque cela sert tes calculs, je consens volontiers à faire le mort, ou du moins à passer pour un Plougastel de la branche cadette (sacrifice pénible à mon amour-propre) ; mais puisque je participe ainsi à tes manœuvres, il me semble d'une bonne logique de participer également à tes bénéfices.

— Oh ! comment avez-vous pu en douter un seul instant ! s'écria René.

— Écoute donc! l'amour de la famille ne me paraît pas être extrêmement développé chez toi. C'est à peine si tu t'es enquis de mes moyens d'existence.

— Une première entrevue...

— C'est juste; mais, à la seconde, je t'engage à me questionner là-dessus. Et même, pour peu que tu tiennes à me gagner immédiatement à ta cause...

— Expliquez-vous, mon oncle.

— Eh bien, mon neveu, tu me rendras le service de m'allouer quelques louis sur les profits de l'année courante.

— Rien de plus facile, dit René.

Il alla à un tiroir, y prit deux rouleaux d'or et les remit au comte de Plougastel

Le comte de Plougastel fit trois pas en arrière. et s'écria avec chaleur :

— Tu es grand ! tu es sublime ! Je te contemple avec orgueil ! Ma chère Colomba va donc avoir une robe de soie et un châle rouge ! Si tu savais combien elle mérite d'être aimée, ta tante ! Elle est beaucoup plus jeune que moi. Je te raconterai nos amours, nos traverses, nos voyages. Tu t'y intéresseras, n'est-ce pas ?

— Certainement.

— D'ailleurs, je ne connais pas de roman qui puisse être comparé à l'histoire de ma vie. Les moindres épisodes lasseraient la plume de vos écrivains les plus exercés. Colomba le sait bien ; lorsqu'elle s'ennuie, elle m'appelle et me dit : *J'écoute.* Je comprends ce que cela signifie, et pendant deux heures je parle. De cette façon, nous charmons le cours des longues soirées d'hiver.

— C'est très ingénieux.

— Toi aussi, tu nous raconteras tes aventures, quand nous prendrons le thé, le soir. Il a dû t'arriver des choses étonnantes ?

— Fort étonnantes, oui, mon oncle, dit René de Verdières.

— Tant mieux, nous ferons assaut. Mais voyons, quel appartement me destines-tu ?

— Un appartement ! ici ?

— Tu ne voudrais pas vivre séparé de nous, je pense ; ce serait d'un cœur froid. D'abord, ta tante ne te le pardonnerait jamais.

— Je manque de logement, dit René, que l'idée de cette invasion effrayait déjà.

— Nous prendrons le deuxième étage. Tu sais que depuis quelque temps j'avais envie de cet hôtel. Si je ne puis satisfaire ma fantaisie tout entière, j'en réaliserai au moins une partie.

— C'est impossible !

— Impossible ! voilà un mot antinational, dit le comte de Plougastel. Quoi qu'il en soit, notre intention n'est pas de te gêner. Nous reparlerons de ce projet. En attendant, tu nous invites à dîner aujourd'hui, ta tante et moi, n'est-ce pas ?

— Aujourd'hui ? je...

— Nous acceptons ton invitation, compte sur nous pour six heures ; je suis l'exactitude en personne.

— Mais... un garçon n'a pas de maison montée. D'habitude, je dîne hors de chez moi, murmura René de Verdières par un dernier effort de résistance.

— Tu feras venir de chez Chevet ; c'est la providence des célibataires. Veux-tu que je commande, en passant ?

— Faites comme il vous plaira,

— Tu n'auras pas à t'en repentir, dit le comte ; j'ai rédigé une *Cuisinière russe* à l'usage des petits appartements de Saint-Pétersbourg, qui m'a placé très-haut sur le Parnasse gastronomique. A six heures, donc.

— A six heures, soupira René, vaincu.

— A propos ?

— Quoi ? mon oncle.

— Tu ne me charges pas de quelque cadeau pour ta chère tante ?

— Un cadeau ?

— Oui, quelques menus bijoux, de ces babioles qui se placent dans des écrins. Elle est très friande de diamants, ta tante Colomba.

— Je n'ai pas chez moi de bijoux de femme, dit René.

— Que cela ne t'arrête pas ; remets-moi la somme que tu voulais consacrer à cette acquisition, et je me charge de tout.

— Voici un billet de cinq cents francs.

— Très bien. Je lui annoncerai que tu lui donneras les diamants plus tard. Nous allons nous habiller avec pompe : tu seras content de nous.

René de Verdières lui adressa un regard où se résumaient toutes ses transes.

— Soyez prudent, n'est-ce pas ?

— Enfant ! dit le comte, tu parles à un diplomate de première force.

— Et ma tante ?

— Ta tante a été dressée par moi ; c'est tout dire. A bientôt, mon cher neveu ?

Le comte de Plougastel serra la main inerte de René de Verdières, remit très crânement son chapeau bleu, et fit frémir par son regard le malheureux valet de chambre qui l'avait reçu et qui le reconduisit en tremblant jusqu'au milieu de l'escalier.

XV

TROIS COUVERTS

Pendant que René, demeuré seul, les yeux fixes, et plongé dans un fauteuil, réfléchissait aux jeux cruels du hasard, Colomba, penchée à la fenêtre de son hôtel garni, attendait impatiemment le retour de son époux.

Tout à coup, une voix de tonnerre retentit derrière elle.

— Eh bien, Colomba, est-ce que vous nourririez le projet funeste de vous précipiter par la croisée ? Le moment serait mal choisi, ma chère.

Colomba se retourna et eut comme un éblouissement.

Devant elle, au milieu de la chambre, Magloire, revêtu de vêtements somptueux, la regardait à travers un binocle d'or.

Au sortir de la rue Braque, il s'était empressé d'aller renouveler sa garde-robe chez les marchands du Palais-Royal, où son goût théâtral ne lui avait pas fait défaut. Ne pouvant par malheur s'habiller avec le frac pluie d'or du marquis de Moncade ou la pelisse chamarrée

de Murat, il s'était vengé de nos sombres costumes en invoquant les nuances de gilet les plus fantastiques, en amoncelant les broderies autour de son cou et de ses poignets, en faisant traverser sa vaste poitrine par une inondation de jabot. Il était magnifique. Son pantalon avait une bande, et deux étoiles d'acier s'adaptaient au talon de ses bottes. Ainsi harnaché, constellé, ganté de beurre frais, faisant siffler un jonc à grosse tête, il participait triomphalement de l'aide de camp d'Haïti et du marchand de vulnéraire helvétique.

— Toi ! s'écria Colomba.

— Je jouis de ta stupeur ; regarde bien encore.

— Comment es-tu venu ? J'étais à la fenêtre, et je ne t'ai pas vu arriver.

— Tu veux dire descendre. Je descends de coupé, chère belle.

— Il t'a donc payé les trente mille francs ?

— Mieux que cela.

— Mieux que cela ! répéta-elle folle de joie.

— Notre neveu est richissime ; c'est un avocat du plus haut mérite ; il a un organe superbe et une éloquence irrésistible. Écoute plutôt !

Le comte de Plougastel tapa sur ses poches, qui se plaignirent en mode argentin.

— Ah ! mon Dieu ! dit Colomba prête à se trouver mal.

— Ce neveu n'est pas un neveu, c'est un gisement aurifère. Il nous constituera des rentes tant que nous en voudrons. En attendant, il m'a donné cinq cents francs pour toi à titre d'épingles.

— Cinq cents francs... pour moi !

— Du courage, comtesse ; nous n'avons que ce qui nous est dû. Ne vous attendiez-vous pas un jour ou l'autre à ce qui nous arrive ? Le sort nous remet à notre place, voilà tout. Maintenant, soyons graves, et

prenons les habitudes de notre nouvelle position.

Il tira une tabatière, et en versa la moitié sur son jabot.

— C'est égal, dit Colomba attendrie, ton neveu... vois-tu bien... ton neveu est un brave homme.

— Oui, oui, répondit-il légèrement.

— Un homme d'honneur.

— Evidemment, évidemment. Mais causons d'autre chose.

— De quoi veux-tu causer ? dit-elle, surprise.

— Prépare-toi à essayer des robes qu'on va t'apporter par mes ordres dans un instant.

— Tu veux que j'achète des robes toutes faites ?

— Pour aujourd'hui, c'est indispensable. Nous sommes invités tous les deux à dîner chez René de Verdières.

— Et tu ne me le disais pas plus tôt !

— Il fallait procéder pas ordre.

— J'en perdrai la tête... à dîner... un neveu... cinq cents francs pour moi.

— Sans compter les jetons de présence, ajouta Magloire, faisant degorger un des rouleaux donnés par René.

— Bonté divine ! s'écria-t-elle ! une fortune ! Des louis ! est-ce possible ! nous payerons donc enfin ce que nous devons !

Ces parole firent faire un brusque haut-le-corps à Magloire de Plougastel.

— Qu'est-ce que tu dis ? s'écria-t-il.

— Je dis : nous payerons.

— Colomba, je ne vous reconnais plus, en vérité ; à vous entendre, on vous croirait de basse extraction. Payer ! payer ! qu'est-ce que c'est que cela ? Il est certains verbes que je vous ai défendu d'apprendre à conjuguer.

— Mais, mon ami...

— Vous vous figurez que, parce que nous avons quelques florins dans notre escarcelle, nous allons nous amuser à solder nos fournisseurs, comme des désœuvrés, comme des croquants ! C'est inimaginable ! Il faut que vous ayez sur la société actuelle les idées les plus renversantes du monde.

— Je n'aime pas les dettes, Magloire.

— Tu n'aimes pas les dettes ? répéta-t-il avec les signes d'un profond étonnement.

— C'est plus fort que moi.

— Qu'aimes-tu donc, alors ? Les dettes sont les fleurs des civilisations. Avec mille francs comptant, j'obtiendrai dix mille francs de crédit. Je veux exploiter en grand le *parfum des Almées*.

— Encore ton *parfum des Almées !* soupira Colomba.

— Mais, madame, vous vous imaginez donc qu'on renonce à dix années de travaux et d'études sur une simple raillerie de femme ? Je vous prédis que cet élixir régnera avant peu dans tous les boudoirs aristocratiques, et même sous l'humble solive du bourgeois parisien. Il est indispensable que notre neveu René nous en achète pour une somme importante.

— Oh ! Magloire, ce serait abuser... Il n'est pas négociant, il est avocat.

— Raison de plus pour qu'il ait soin de sa personne ; et puis il pourrait en céder à ses clients. Je lui soumettrai cette idée.

Ce colloque fut interrompu par l'arrivée des couturières. Elles apportaient un nombreux assortiment de robes, comme dans ces contes de fées, où l'on improvise une princesse sur un coup de baguette.

Longtemps indécise (et quelle joie que l'indécision dans ces circonstances !), Colomba se décida en faveur d'un satin bleu aveuglant, avec un pardessus de même

étoffe, le tout garni de blondes noires. Le hasard voulut que ce vêtement fût admirablement fait pour elle. Ainsi harnachée, elle ne ressemblait pas mal à une danseuse espagnole. Magloire courut chez une modiste qui apporta également plusieurs chapeaux, de ces chapeaux qui sont un événement, assemblage confus de plumes, de fruits et de minéraux, triomphe des vitrines de la rue Vivienne, et que l'on retrouve trois ans plus tard sur la tête des négresses de Porto-Rico.

Le cordonnier suivit la modiste. Enfin, après la visite du gantier et du marchand d'ombrelles, Colomba se vit entièrement transformée. La chrysalide était devenue papillon.

Pauvre femme, inoffensive et tendre créature ! ce fut un des jours les plus heureux et les plus brillants de sa vie ! La soie, l'or, la famille, la bonne chère, tout cela venait à elle à la fois, à elle, l'orpheline, mal vêtue, mal nourrie, usée par les inquiétudes et les pleurs de chaque jour !

Lorsqu'ils se virent rayonnants de la sorte, Magloire et Colomba, un même attendrissement les saisit tous les deux ; sans se dire un mot, ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre.

La misère a de ces explosions. La joie des pauvres a des marées soudaines.

Ce moment d'effusion évanoui, le comte de Plougastel se dégagea brusquement. Il revint à son caractère habituel.

— Allons, comtesse ! dit-il, les grandes âmes doivent se montrer au niveau des grandes destinées. Donnez du ballon à votre robe, et partons. Ce jeune de Verdières doit sécher d'impatience en nous attendant.

— Je suis prête.

— Tu seras contente du festin ; c'est moi qui en ai écrit le libretto.

Le coupé ne leur suffisait plus. Ils louèrent une calèche et prirent par les boulevards pour se rendre à l'hôtel de la rue de Braque.

Ce mode de transport et cette toilette exorbitante contrastaient si énergiquement avec la modeste excentricité sous laquelle Magloire s'était présenté le matin, que le vieux domestique en eut les bras coupés. Il poussa un soupir et les introduisit auprès de son maître.

Celui-ci, seul dans son cabinet, avait la tête enfouie dans les deux mains.

Il se releva au bruit que fit la porte en s'ouvrant.

— Colomba, voici René ! René, voici Colomba ! dit le comte de Plougastel dans le style du *Jeu de l'Amour et du Hasard.*

Colomba sauta au cou de son neveu, tandis que Magloire lui faisait craquer la main dans la sienne.

— Oh ! c'est extraordinaire ! s'écria subitement Colomba.

— Quoi donc ? demanda Magloire.

— J'ai déjà vu quelque part notre neveu.

— C'est ce que je me suis dit aussi, moi. Mais où l'as-tu vu ?

Colomba hésitait.

René essaya de sourire ; et, prenant la parole :

— Voyons, où croyez-vous m'avoir rencontré, ma tante ?

— C'est le même visage et la même voix, murmura-t-elle ; et cependant, c'est impossible !

— Impossible, quoi ? demanda Magloire.

Colomba se pencha vers son mari, et lui dit quelques mots à l'oreille. A son tour, il regarda plus attentivement René.

— Tu as raison, dit-il.

Las d'être contemplé de la sorte, René fit un effort et proposa de passer dans la salle à manger.

Mais le comte de Plougastel le retint par le bras.

— Un moment, mon cher neveu ! N'es-tu pas curieux de savoir ce que ta tante vient de me dire à l'oreille ?

— Je vous écoute, répondit-il en frissonnant.

— Cela ressemble bien à une folie ; mais tu sais comme moi que l'invraisemblance est quelquefois un des caractères de la vérité.

— Enfin, mon oncle ?

— Colomba, qui a un œil de gendarme, prétend que tu étais ouvrier maçon il y a un mois.

— Ouvrier maçon ? balbutia René.

— Ou démolisseur, si tu l'aimes mieux.

— Quelle plaisanterie !

— C'est ce que je me suis dit tout d'abord moi-même : quelle plaisanterie ! Ensuite, j'ai pensé que tu avais voulu sans doute te distraire de tes occupations du barreau. Dans ce cas-là, rien de plus simple. Il y a des distractions de tous les genres. Moi qui te parle, croirais-tu qu'il m'arrive parfois de chanter tout haut dans les rues, involontairement, comme si j'étais seul dans ma chambre ? Quant à toi, mon cher René, il t'aura paru original de contribuer aux démolitions de Paris et de donner ton coup de pioche aux derniers débris d'une civilisation vermoulue. Nous ne te blâmons pas, remarque-le bien. Tu as de l'imagination.

— Assez de raillerie, mon oncle, dit René.

— Tu prends cela pour de la raillerie ? Mais Colomba et moi nous parlons sérieusement. Nous te reconnaissons tous les deux

— Oui, oui, fit Colomba avec un mouvement de tête.

— C'est toi qui nous as mis à la porte d'un petit belvédère de plaisance que nous avions loué pour la belle saison.

— Où ? demanda René.

— A quelque distance des Tuileries.

— Dans la rue du Musée, ajouta Colomba.

René souffrait et s'agitait, comme le scorpion enfermé dans un cercle de braise.

— Vous êtes abusés par une ressemblance, dit-il.

— A d'autres ! s'écria Magloire ; le type des Plougastel ne court pas les rues. Le démolisseur d'hier et le propriétaire d'aujourd'hui ne font qu'une seule et même personne, et cette personne, c'est toi, mon petit.

Il fit claquer sa langue contre son palais.

— Je vous assure...

— On ne te demande pas tes motifs, on est discret. Seulement, si un jour ou l'autre ton cœur a besoin de s'épancher, souviens-toi que tu possèdes un oncle qui unit à des trésors d'indulgence la connaissance la plus parfaite de tous les textes de la loi.

— Oh ! oui, affirma ingénument Colomba.

— Que voulez-vous dire ? s'écria René avec effroi.

— Je veux dire que je suis un peu avocat, moi aussi, quoique ne figurant pas sur le tableau, et qu'à nous deux nous pourrons étudier, lorsqu'il te plaira, le chapitre de la propriété, envisagée dans ses rapports accidentels avec les nécessités d'autrui.

— Je ne vous comprends pas.

— Non, mais tu pâlis cependant.

— Voyons, finis, Magloire, s'empressa de dire la comtesse ; tu es un taquin ; notre neveu est bien libre d'avoir des secrets ; attendons pour qu'il nous les confie qu'il nous connaisse davantage.

— A la bonne heure, dit le comte de Plougastel ; et tu verras, René, de quel secours te seront nos préceptes. Si tu as commis une légèreté, — mon Dieu ! qui est-ce qui n'a pas ses peccadilles sur la conscience ? — nous l'excuserons ; si c'est un... délit, nous le pleurerons avec toi, et nous le réparerons autant que possible par des fondations pieuses.

— Vous allez trop loin, mon oncle! s'écria René, partagé entre la colère et la terreur.

— Bah ! ne sommes-nous pas en famille ?

— Magloire, je ne te reconnais plus, avança Colomba : tu laisses refroidir le dîner; si notre cher neveu a des confidences à nous faire il nous les fera au dessert.

— Tu parles comme le huitième sage de la Grèce, dit Magloire ! renvoyons les affaires sérieuses au moment de l'entremets sucré; René, offre le bras à ta tante.

La salle à manger, éclairée brillamment, reçut les trois convives.

Il a été dit que le comte de Plougastel s'était attribué l'ordonnance du repas.

Comme toutes les personnes qui ont à prendre leur revanche d'un passé famélique. le comte de Plougastel avait procédé par l'accumulation. Il avait laborieusement entassé l'Ossa des raretés sur le Pélion des primeurs. Peut-être un goût plus éprouvé que le sien eût-il répudié certains poissons hyperboliques et laissé à leurs serres des fruits exclusivement monstrueux: mais le comte de Plougastel portait l'emphase jusque dans la gastronomie. La vitrine de Chevet y avait passé tout entière. Il y avait à manger pour vingt-cinq personnes.

Un sourire ineffable entr'ouvrit la bouche de Colomba à l'aspect de cette table qui chatoyait comme un kaléidoscope, et qui paraissait être un monument élevé à l'histoire naturelle. L'éclat des surtouts, la forme des flacons lui arrachaient des exclamations de surprise que Magloire essayait en vain de réprimer.

Quant à René, il ne voyait rien, il n'entendait rien.

On s'assit. Au devant de chaque assiette, une échelle de verres offrait toutes les gammes de l'harmonica bachique. Verres à patte, verres de Bohême pour le xérès, verres tulipe pour le bourgogne, verres mousseline pour le bordeaux, coupes pour le champagne. La

lumière semblait heureuse de se briser et de rayonner sur ces cristaux coquets.

— La séance est ouverte! dit le comte de Plougastel, en faisant un signe plein de grandeur à un domestique attentif.

On a représenté Mirabeau à la tribune; j'essaierai de peindre le comte de Plougastel à table.

Son attitude était celle de l'homme arrivé à tout. De ce qu'il allait manger de la soupe dans une soupière d'argent, il croyait avoir conquis le monde. Sa vie nouvelle allait dater de ces crevettes si charnues et si roses, de cette carpe démesurée, de ces terrines mystérieuses et provocantes. L'expression du plaisir était parvenue, dans son regard, à la sublimité.

Après quelques gorgees de potage, qui lui causèrent de voluptueux lancinements, il s'avisa de regarder René de Verdières.

— Oh! René, qu'est-ce que cela signifie? Tu es sombre comme une caverne sans voleurs.

— Vous trouvez? murmura-t-il.

— Ne regarde pas trop le vin, tu le ferais aigrir.

— Magloire, dit Colomba à demi-voix, je voudrais encore du potage.

— Ce souhait n'a rien de surprenant, chère amie; toutefois je te ferai observer que si tu manges deux fois de chaque plat, tu cours le risque de ne pas pouvoir arriver au dessert.

— C'est vrai, mon ami, mais c'est si bon!

— Ce mot me ferme la bouche... au figuré, s'entend... car j'ai un appétit superlatif: ce n'est pas comme René.

— Excusez-moi, mon oncle; en effet, je n'ai pas grand'faim.

— Pas grand'faim; mais je n'ai pas grand'faim, moi, j'ai faim seulement, dit Magloire; si l'on ne dînait

que lorsqu'on a grand'faim, cela serait excessivement triste. Au moins, j'espère que tu as soif et que tu vas boire; regarde ces bouteilles qui se pressent sur le dressoir comme des odalisques à l'approche du sultan; elles résument, elles aussi, toutes les supériorités et toutes les exquisetés de l'univers. Cette petite blonde s'appelle Sauterne; cette grosse brune Aragon; voici les pâles et minces Bordelaises, chéries des Anglais. Jette-leur ton mouchoir, mon neveu! Pour ce soir, ton oncle ne veut bien être que ton compagnon, ton émule.

— Magloire, dit Colomba toujours à demi-voix, qu'est-ce que c'est que je viens de manger?

— C'est un délicieux filet à la purée de noisettes.

— Eh bien! j'en voudrais encore.

— Diable! murmura Magloire.

— Ne vous gênez pas, ma tante, dit René en poussant le plat vers elle.

— Ma foi, l'exemple est contagieux, s'écria le comte de Plougastel; je ferai comme Colomba, je *reviendrai* au filet.

— A merveille! dit René, qui commençait à subir, malgré lui, l'influence de cette joie naïve.

Le premier service fut bravement expédié; c'est ce qu'on appelle le coup de feu d'un repas : attaque vive et presque muette, armes fraîches, œil intrépide, assaut plein d'entrain et qui fait songer aux violons de Lérida. Le comte de Plougastel se distingua, dans ce premier choc, par des prodiges de valeur.

Au moment où il dégustait un vin de Beaune, après l'avoir fait tournoyer dans son verre pour en développer l'arome, son œil s'arrêta sur René.

— Parbleu! s'écria-t-il, je suis un bien grand étourdi!

— Qu'est-ce qui te prend? demanda Colomba qui

revenait en ce moment comme par distraction à un plat de pigeons en timbales.

— Je sais le motif de la mélancolie de notre neveu !

— Vraiment ! dit-elle.

— Il est amoureux !

— C'est cela ! s'écria Colomba.

— Il est amoureux, répéta Magloire ; le fait est clair ; j'avais oublié l'article du journal.

— Quel article ? demanda René.

— La publication des bans de ton mariage.

— Ah vous savez...

— Oui, oui, nous avons vu cela, dit Magloire en jetant à sa femme un coup d'œil d'intelligence ; tu épouses une demoiselle... une demoiselle...

— Claire Bertholet.

— Bertholet ou de Bertholet.

— Bertholet tout simplement, mon oncle.

— Hum ! voilà qui sent la mésalliance ! murmura le comte de Plougastel.

René le regarda avec inquiétude.

— La Bretagne en gémira, poursuivit le comte ; le temps présent est funeste à la vieille noblesse, les sacs d'argent ont tué les écussons. Je sais bien que tu vas me répondre, mon gaillard, que tu es avant tout un homme de ton époque, que les idées ont marché, et que les plus vénérables parchemins ne valent pas les chiffons de la Banque. Tu as compris ton siècle, toi, et je n'ai pas le courage de t'en blâmer. Cette demoiselle... Bertholet est sans doute la fille d'un de nos modernes fermiers généraux ?

René répondit brusquement :

— Non, mon oncle ; elle est orpheline et pauvre.

Le comte laissa tomber la fourchette qu'il portait à ses lèvres.

— Te moques-tu de nous ? s'écria-t-il ; comment ! une

mésalliance gratuite! un mariage avec une fille sans naissance et sans dot?

— Sans naissance et sans dot, c'est la vérité.

— Oh! je suis arrivé à temps pour t'empêcher de faire cette folie!

René hocha la tête d'un air qui annonçait l'inébranlabilité de sa résolution.

— Méconnaîtrais-tu l'autorité d'un oncle?

— Parfaitement, dit René.

Le comte but coup sur coup plusieurs rasades; après quoi, posant son verre :

— Tout mon portrait! dit-il.

Il venait de reconnaître qu'il s'était trop avancé; il rompait spirituellement.

Mais Colomba, dont la sentimentalité était intéressée par un tel sujet, entra à son tour dans la conversation.

— Est-elle jolie? demanda-t-elle timidement.

— Ma tante, dit René, je vous répondrai comme tous les gens épris : je ne crois pas qu'il y en ait de plus charmante.

— Allons, allons, tu es un enthousiaste, dit Magloire; cela ne me déplaît pas, tu as du feu. Nous reparlerons demain de ton mariage, ou un autre jour. L'heure présente appartient à Comus.

Magloire commençait à se *foncer*, suivant une expression vinicole.

Il s'écria :

— Si nous creusions un *trou*?

— Comment dites-vous, mon oncle?

— Je dis : un *trou*. Le *trou* est ce moment du dîner qui précède le rôti, un milieu que l'on comble avec un verre de madère authentique ou de cognac accablé d'années.

— Ah! fort bien.

— Après cela, il est très possible qu'on ait remplacé

ce nom de trou par un mot plus élégant, par une qualification anglaise, comme c'est la mode. Mais, pour l'honneur de la table, j'espère que la chose subsiste toujours. Le trou refait l'estomac, il rompt absolument avec les précédents services, et nous facilite les moyens de dîner à nouveau.

— Mon oncle, nous ferons autant de *trous* que vous en désirerez.

— Belles paroles, mon neveu ! Colomba, regarde bien René : il fera son chemin dans le barreau.

L'intermède du *trou* eut lieu avec toute la solennité et la variété désirables. Au madère et au cognac succédèrent les sorbets et le punch glacé. Ce furent comme les trompettes en avant d'un cortège : le rôti se montra resplendissant de belles nuances dorées, et à peine contenu dans l'ovale gigantesque d'un plat d'argent. Il fut accueilli par un respectueux silence, enfant de l'admiration.

Les yeux de Colomba particulièrement étaient dilatés outre mesure ; la plus magnifique représentation de l'Opéra ne l'eût pas émerveillée davantage. Anéantie dans son bienheureux étonnement, elle n'avait qu'une inquiétude : c'est que l'appétit vînt à lui manquer.

Cette préoccupation était d'un ordre beaucoup trop secondaire pour atteindre le comte Magloire.

Il avait eu trop faim autrefois pour ne pas avoir toujours faim désormais.

D'ailleurs, le trou venait d'être pour lui ce que la terre était pour Antée. Il en avait reçu de nouvelles forces.

La table eût appelé en ce moment le joli pinceau de Lancret. Les bougies étaient à moitié de leur course ; la nappe n'avait plus cet aspect roide de la première heure ; une tiède atmosphère emplissait l'appartement. Pendant que les paroles s'échangeaient, il y avait un

accompagnement continu de couteaux et de fourchettes ; tous ces petits instruments d'argent s'agitaient, brillaient et s'abattaient sur des assiettes d'une tendre et fine porcelaine. Des gouttes jaunes et rouges teignaient les verres. Les sourires, les regards, les rasades, tout se mariait dans une lumière mobile et chaude.

Le triomphe du comte de Plougastel devait être la *pièce montée*.

René de Verdières eut un sourire en apercevant la citadelle de pâtisserie, commandée et recommandée expressément par son oncle. Les remparts étaient en massepain, les créneaux en sucre candi et les canons en angélique. Des crèmes de couleurs diverses coulaient dans les fossés. C'était puéril et déshonorant pour le dîner. Mais nous avons donné à entendre que chez Magloire les notions du goût s'étaient légèrement perverties dans le cours de ses vagabondages et de ses traverses.

Il croyait à mille choses encore, telles que l'omelette soufflée et le vin de Frontignan.

Après cela, imaginez-vous s'il croyait à la *pièce montée !*

— Oh ! Magloire ! s'écria Colomba à cette apparition.

Et elle ne put en dire davantage.

Son cœur se liquéfiait.

— C'est assez gentil, hein ? fit le comte, dont le gilet se gonflait de contentement.

— Je ne sais pas ce que c'est, répondit-elle ; mais, toute petite, j'en voyais souvent derrière les vitres des pâtissiers ; cela me faisait bien envie, et je ne croyais pas être jamais assez heureuse pour en manger.

— Eh bien, croque ton rêve aujourd'hui ! mords dans tes illusions, ne te gêne pas ! Fais comme moi, Colomba, ne te souviens du passé que pour combler

tes désirs. Nous avons tous dans l'imagination une multitude de *pièces montées*. Réjouissons-nous ; en voilà une à la fin qui se fait palpable et qui descend à portée de nos lèvres. Les autres descendront à leur tour, tu verras ; il ne s'agit que d'avoir de la patience.

— Ce n'est pas ce qui m'a manqué, mon ami, dit Colomba,

— Je le sais, tu as été sublime, tu as été Romaine. Laisse-moi te donner de la crème au chocolat.

— C'est bien lourd, murmura-t-elle.

— Tant mieux ?

— Vous ne buvez pas, ma tante, dit René.

— Mon neveu ! je n'ose plus... Je suis bien heureuse, mais il se passe en moi des choses qui me font peur... On dirait que j'ai un soleil dans la tête.

— Je sais ce que c'est, reprit Magloire : il n'y a pas de quoi s'effrayer. C'est le bonheur. Tout à l'heure, il te poussera des ailes.

— Qu'est-ce que vous me versez là, mon neveu?

— Du vin de Champagne, ma tante, du Bouzy ; c'est très doux.

— Comme c'est joli ! dit-elle en admirant les fusées qui s'épanouissaient turbulemment dans son verre.

— Et comme c'est bon ! ajouta Magloire ; j'aurais dû commander des musiciens ; une telle liqueur ne devrait être bue qu'au son des symphonies.

— Veux-tu que j'appelle un orgue ? dit Colomba prête à se lever.

— Fi ! ce sont des harpes qu'il faudrait, des flûtes cachées dans le feuillage, ainsi que dans les tableaux de... chose... le célèbre peintre... je ne sais plus qui... René, ton champagne, c'est de l'or sucré. Je n'en avais pas bu depuis la dernière fête donnée par le czar dans son palais d'été, en l'honneur de... tout ce que tu voudras... avec des quinquets dans les charmilles... Mais il

était bon aussi, celui-là... n'est-ce pas, Colomba ?

— Que veux-tu, mon ami ? murmura Colomba d'une voix douce comme la brise.

— Le vin du czar...

— J'ai chaud.

— De mon ami le czar !

— Ne m'en donne plus.

— Toute la cour était là... te rappelles-tu, Colomba ? Je portais l'habit à la française et je dansai jusqu'à l'aurore.

Colomba murmura :

— C'est bien fatigant, la danse.

— J'ai un jarret de fer... le jarret de Trénitz ! Malheureusement, je suis venu trop tard en Russie ; la grande Catherine n'était plus... c'est heureux pour Colomba !

Ce disant, le comte de Plougastel jeta un verre de vin de champagne dans son gosier.

— Je prétends, reprit-il d'une voix de tonnerre, faire merveille à ta noce, mon cher neveu ; je danserai la chaconne, la gigue, la hongroise, le fandango, la saltarelle, la bourrée, l'allemande et même le pas du châle... toutes les danses nationales et de caractère. Danses-tu, toi ?

— Non, mon oncle, dit René, dont l'esprit se laissait pacifiquement remorquer dans le sillage de cette conversation.

— Ce n'est pas possible ! dis donc, Colomba ?

— J'entends, mon ami.

— Il ne danse pas !

— Tu crois ?... Tiens ! ce bouchon qui vient de partir tout seul... Comment cela se fait-il ?

— Ma tante, c'est le gaz qui, en se dégageant...

— Il faudra qu'il danse !

L'entretien était arrivé à ce degré où les moindres

balivernes sont proférées avec importance, où l'activité de la pensée est diminuée en raison de l'intensité de la sensation, où le souvenir n'embrasse plus que des masses confuses.

Depuis longtemps, les domestiques avaient été congédiés.

— Nous danserons tous! répéta le comte de Plougastel; et nous chanterons aussi.

— Ah oui! tu chanteras, Magloire, dit la comtesse, dont l'oreille pleine de rumeurs ne saisissait que les derniers mots de chaque phrase.

— Broum! broum!... ut, ut... sol, sol... *Allons les belles, suivez-nous; allons, les belles*... mi, ré, ré, ré... Hein! qu'est-ce que tu penses de ces notes, monsieur l'avocat?

La salle tremblait.

— Vous avez la voix forte, dit René avec politesse.

— Est-ce qu'on ne jurerait pas que je me gargarise avec des rossignols?

— Effectivement.

— Et cette cadence... ti, reli, li, li, li... ne semble-t-il pas que j'égrène des perles?

— Vraiment, oui.

Les accents du comte de Plougastel retentissaient encore, lorsque la figure effarée de Joseph se montra au seuil de la chambre.

— Est-ce que monsieur appelle au secours? demanda le domestique.

— Non, Joseph, non, dit René qui ne put cacher un sourire.

— Monsieur m'excusera, je croyais...

Pendant ce court incident, le comte de Plougastel avait froncé le sourcil.

Il versa gravement du vin de Chambertin dans son verre à champagne.

— Vous pouvez vous retirer, Joseph, dit René.

— Est-ce que nous vous dérangeons, mon neveu? interrogea Colomba, dont les yeux, perdus dans un lointain métaphysique, avaient suivi cette scène sans y rien comprendre.

— Allons donc, ma tante; vous ne le pensez pas...

— C'est qu'il ne faudrait pas vous gêner pour nous, ajouta-t-elle avec cette humilité qui était le trait principal de son caractère.

— Colomba, dit le comte en savourant un biscuit tout ruisselant des larmes du madère qu'il avait fait succéder au chambertin; Colomba, tu peux, tu dois tutoyer notre neveu; je t'y autorise au nom de toutes les traditions de famille.

— Oh! non, murmura-t-elle.

— Pourquoi donc, chère tante? dit René.

— C'est excessivement distingué, reprit le comte de Plougastel; j'ai connu un comédien qui me tutoyait sans m'avoir jamais vu... Écoute comme je tutoie avec aisance notre cher René... René, donne-moi à boire... René... non, du bordeaux, à présent.

— Je n'oserai jamais. dit Colomba; ce que je lui promets, par exemple, c'est...

— C'est quoi? dit Magloire.

— C'est de bien aimer sa femme... quand il sera marié.

— Merci, ma tante, dit René en lui prenant la main avec reconnaissance.

— Oui, ton bonheur sera le nôtre... notre bonheur sera le tien! s'écria Magloire; cela fera deux bonheurs... non, quatre bonheurs... Au fait, tu as raison d'épouser qui bon te semble: pourquoi ne céderais-tu pas à ton penchant? Le langage du cœur, je ne connais que cela... Qu'importe la fortune? tu nous en donneras tant que nous en voudrons, d'ailleurs... Quant

aux titres, ma foi! nous laisserons se lamenter nos aïeux dans leurs cadres... J'ai bien épousé Colomba, moi, ton oncle!

— Comment? interrogea René.

— Parbleu! puisque nous sommes entre nous, je peux te le dire... Tu la prends peut-être pour la fille d'un boyard?

— Eh bien?

— Donne-moi du vin! dit le comte de Plougastel en changeant soudainement de ton; du chablis... avec de la croûte de pâté.

— Voici, mon oncle; continuez.

— Que je continue, quoi?

— Ce que vous disiez à propos de ma tante.

— Ah! j'y suis, reprit le comte en se mordant la langue: vois-tu, mon neveu, on ne parviendra à civiliser entièrement la Russie qu'à la condition de couvrir son territoire d'un vaste réseau de chemins de fer.

— Mais... objecta René, surpris.

— Et encore!

Colomba se hasarda à glisser une question dans les joints du dialogue.

— De quelle couleur est mademoiselle Bertholet? demanda-t-elle à René.

— Elle est blonde comme vous, ma tante.

— Ah! tant mieux! il me semble que je l'aimerai davantage.

— Oui, dit le comte, Colomba est tellement éprise de cette nuance, qu'un jour, voulant lui procurer une surprise, je me suis décidé à me faire teindre... Cette galanterie a paru à Colomba du plus haut goût... J'étais un blond superbe... J'avais l'air d'avoir un paquet de tabac sur la tête.

Le comte de Plougastel buvait toujours.

— Mademoiselle Bertholet a-t-elle une sœur? demanda encore Colomba.

— Non, répondit René.

— Alors je serai pour elle plus que sa tante, je serai sa sœur... si vous y consentez.

— Chère tante, dit René, je ne vous connais que depuis deux ou trois heures, et chacune de vos paroles augmente mon estime et mes sympathies pour vous.

— Mais elle a une mère, n'est-ce pas ?

— Elle l'a perdue de bonne heure.

— Son père existe au moins ?

— Elle est orpheline depuis quelque temps, répondit René avec effort.

— Orpheline, oh! la pauvre enfant! Entends-tu, Magloire? elle est orpheline.

Magloire leva les yeux au ciel.

Puis il dit avec onction :

— Nous lui tiendrons lieu de tout.

— René, est-ce que vous allez retomber dans vos idées noires? reprit Colomba ; quand on vous parle de votre future, on dirait que ce sujet vous déplaît.

Magloire devança la réplique de René.

— C'est de la délicatesse, pas autre chose. Quand on me parlait de toi jadis, Colomba, je palpitais comme une sensitive.

— Tu es bien rouge, Magloire.

— C'est que je suis altéré, probablement. Je parle tant, que j'oublie de boire.

Il mit du vin rouge dans son verre, qui contenait du vin blanc.

Après cette belle besogne, il se tourna vers René et lui dit d'un ton qui accusait un sincère regret :

— J'espérais faire plus d'honneur à ton dîner, mon cher neveu... je ne sais à quoi attribuer l'indolence de mon estomac. Autrefois, je versais trois bouteilles de

champagne dans un shako, et ce n'était pour moi qu'une gorgée. Je n'y comprends rien... Ma sobriété d'aujourd'hui t'a choqué peut-être... Tu es honteux de posséder un oncle d'un si faible tonnage... J'en suis confus moi-même. Excuse-moi, René.

— Vous n'avez pas besoin d'excuses.

— Tu t'imagines sans doute que j'ai déjeuné avant de venir ici ?

— Non !

— Que j'ai voulu te faire injure !

— Rassurez-vous ?

Mais Magloire ne voulait pas se rassurer.

— Te faire injure !... moi, ton oncle... comment as-tu pu le croire un instant, une minute, une seconde ! moi qui donnerais tout pour toi... tout ce que j'ai...? René, mon cher René, abdique une erreur aussi funeste !

— De grand cœur ! repartit René, qui ressentait la contagion de l'ivresse.

— Je t'en prie !

— Oui, mon oncle.

— Dis-moi que tu ne m'en veux pas... tu as bon cœur, tu ne peux pas m'en vouloir.

— Eh ! pourquoi vous en voudrais-je ?

— Répète ces nobles paroles... ah ! répète-les... car elles viennent de ton âme, j'en suis sûr... de la belle âme dont elles sont l'écho. René !

— Mon oncle ?

— Donne-moi ta main, dit le comte de Plougastel en se levant.

René lui tendit la main par-dessus la table.

— Et toi aussi, Colomba, donne-moi la tienne... faisons tableau ! Jurons solennellement d'être toujours unis... Où pourrions-nous être mieux qu'auprès du fils de ma sœur ?... O mes amis, mes chers amis ! quelle

perspective enchantée se déroule à mes yeux! Le plus modeste toit de chaume vaut-il ces somptueux lambris... Non, certainement non !... Je n'en puis ajouter davantage... l'émotion me suffoque...

En retombant lourdement sur sa chaise, le comte de Plougastel cassa un verre...

— Oh ! s'écria Colomba, cela porte malheur.

— Bah ! cela dépareille une douzaine, voilà tout, murmura Magloire.

Il ajouta :

— René nous donnera les onze qui restent.

Cette scène de famille fut, une seconde fois, interrompue par l'entrée de Joseph.

Joseph apportait une lettre sur un plateau.

Cette fois, on ne fit guère attention à lui ; les esprits gravissaient les blancs degrés du temple du ravissement.

Aussi Joseph, qui n'était pas accoutumé à un pareil spectacle, demeura-t-il quelques instants immobile, les yeux ouverts avec stupeur.

— Encore ! dit à la fin René, s'apercevant de la présence de son domestique.

— Le faquin ne nous laissera pas tranquilles ! s'écria le comte de Plougastel.

— Mon ami, il tient un plateau, remarqua Colomba.

— Le café, sans doute, dit le comte.

— Non, je vois quelque chose de blanc.

— Un nougat alors... j'en raffole... Posez cela, mon ami, posez donc !

Mais Joseph fit un pas du côté de René. et, retrouvant la parole :

— C'est pour vous, monsieur... on a dit que cette lettre était très pressée, qu'il fallait vous la remettre tout de suite.

— Qui a dit cela ?

— La personne qui l'a apportée... un commissionnaire... un enfant.

René prit la lettre.

— Vous permettez, ma tante... et vous, mon oncle ?

— Comment donc ? s'écria Magloire ; veux-tu que je te la lise ?

— Merci.

Pendant que René décachetait la lettre, Joseph, cloué au parquet, promenait ses regards autour de lui.

Sur la table, tout était au pillage ; les bouteilles se coudoyaient dans un pêle-mêle divertissant ; il y en avait même quelques-unes d'abattues, ce qui les faisait ressembler à un jeu de quilles en désordre. Les biscuits au grain doré gisaient, à demi rompus, près des pyramides de fruits écroulées ; des taches roses égayaient par-ci, par-là, l'hermine de la nappe ; tandis que, comme un pan de mur vénéré, s'élevait sur une assiette aux armes de Saxe, un fragment de fromage de Roquefort effrité, lézardé, déchiqueté et dominant, avec un grand air de philosophie, le mélange papillotant des bonbons, des gelées et des fleurs.

Joseph regardait tout cela ; et de fréquents soupirs soulevaient sa poitrine.

Bientôt, rappelé aux devoirs de sa position, il se tourna vers son maître dont il attendait les ordres ; mais alors il fut frappé du bouleversement de sa physionomie.

Le papier s'agitait entre les doigts tremblants de René de Verdières.

Il lisait avec effroi.

— Qu'avez-vous, monsieur ? demanda Joseph, inquiet.

René ne répondit pas.

— Sans doute quelque lettre anonyme, murmura le comte de Plougastel ; l'arme du lâche et du délateur.

— Oui, une lettre anonyme.... balbutia René.

— Si tu me la montrais, je reconnaîtrais peut-être l'écriture.

— Oh ! c'est inutile ! dit René en la serrant vivement dans son habit.

Et il ajouta à demi-voix avec un sourire sinistre :

— D'ailleurs, je m'attendais à la recevoir tôt ou tard. C'était fatal.

— Ce garçon-là est singulièrement ténébreux, pensa Magloire ; comment faire pour lire cette lettre ? J'ai l'idée qu'elle m'éclairerait sur mes devoirs d'oncle...

Le reste du repas se ressentit de cet épisode. Vainement les irritantes vapeurs du café s'élevèrent et tourbillonnèrent au-dessus des minces tasses japonaises ; vainement la cave à liqueurs étala ses féeries, rien ne put rappeler la joie disparue. Le ton de René avait changé ; son visage était redevenu sévère et triste. Le comte de Plougastel lui-même, tout à l'heure si bruyant, n'apportait plus qu'une attention distraite aux derniers détails du service. A travers la fumée d'un énorme cigare, qu'il mâchait par contenance, il observait du coin de l'œil son neveu.

Celui-ci, après un quart d'heure de contrainte, fit un signe à Joseph et se leva.

— Mon oncle, dit-il, vous me permettrez, je l'espère, de me retirer. Cette lettre m'a laissé une impression pénible, que je ne suis pas maître de dissiper sur-le-champ, et sous l'empire de laquelle vous ne trouveriez plus en moi qu'un médiocre compagnon de table. Excusez-moi donc, je vous prie. Joseph va rester auprès de vous... et, lorsque vous en manifesterez le désir, il ira chercher une voiture.

— Diable ! ce n'est pas mon affaire ! se dit Magloire.

— Avez-vous besoin de nos soins ? se hâta de demander Colomba.

— Non, ma chère tante, je vous remercie.

— René, nous ne pouvons pas t'abandonner dans la peine où nous te voyons, dit Magloire ; libre à toi de nous refuser ta confiance ; mais notre devoir, à nous, est de t'entourer de notre sollicitude. Je ne peux pas faillir à mon devoir. Entourons-le, Colomba !

— Je vous sais gré de votre insistance, mais il n'y a pas lieu à vous déranger.

— Si fait ! si fait ! nous ne te quittons pas. Je veux t'accompagner dans ta chambre, veiller à ton chevet...

— Non...

— Ma sœur t'a confié à moi ; je lui dois compte de ce précieux dépôt. Viens, mon neveu ; Colomba te fera du tilleul.

— Ou une infusion de fleur de guimauve, cela vaut mieux, ajouta Colomba.

— De guimauve, soit, reprit le comte de Plougastel qui s'empressait à travers la salle. Joseph, donnez-moi ce flambeau.

— Encore une fois, mon oncle, dit René avec fermeté, je ne veux rien, je n'ai besoin de rien. Vous me désobligeriez en me suivant. Il ne me faut que du repos... et de la solitude.

L'accent avec lequel avaient été prononcées ces paroles n'admettait pas de réplique.

Magloire s'arrêta, hésita une minute ; puis, se penchant vers l'oreille de sa femme :

— Trouve-toi mal ! lui dit-il.

— Hélas ! tu as deviné, murmura-t-elle languissamment : je ne me sens pas bien, en effet... pas bien du tout.

— Alors, dis-le à haute voix.

— Que je dise ? répéta-t-elle étonnée.

— Oui... simule un étourdissement, un évanouissement, tout ce que tu voudras... comme au théâtre... cela m'est nécessaire. Va donc.

— Ah ! cria-t-elle.

Il l'avait pincée.

René, qui sortait, se retourna.

— Grand Dieu ! exclama le comte de Plougastel ; c'est ma femme qui se trouve mal.

— Il se pourrait ! dit René.

— Elle ferme les yeux... ses lèvres blanchissent... Colomba ! Colomba !

Mais Colomba, fidèle à sa leçon, se garda bien de répondre.

— Apportez les sels qui sont dans ma chambre, Joseph, dit René.

— Oui, apportez tout ! dit Magloire, qui se démenait comme un épileptique.

Il s'approcha de Colomba et lui frappa dans les mains.

— Aïe ! fit celle-ci.

— Elle revient à elle, dit René.

— Non ! non ! répliqua Magloire.

— Cependant, elle est moins pâle ; voyez.

— Cela ne fait rien.

— Vous trouvez-vous un peu mieux, ma tante ? demanda René, sans avoir égard aux étranges observations du comte.

— Elle ne répondra pas... Tu perds ton temps à l'interroger... Elle en a pour toute la nuit.

— Toute la nuit !

Joseph reparut avec plusieurs flacons entre les mains.

— Donnez ! dit Magloire en le débarrassant.

Penché sur Colomba, il lui fit respirer la première essence venue.

— Tiens ! est-ce que c'est ton *parfum des Almées ?* dit-elle à demi-voix.

— Tais-toi donc !

— C'est la même odeur...

— Tu crois ? dit Magloire en portant à son tour le flacon à son nez ; c'est vrai... M'aurait-on déjà volé mon invention ?

— Eh bien ? dit René, qui suivait cette scène avec anxiété.

— Toujours bien faible..., répondit Magloire.

— Un médecin est indispensable, alors ; je vais en faire prévenir un.

— Ne t'en avise pas, mon neveu ! dit Magloire en mettant les flacons dans sa poche ; ta tante ne peut pas souffrir d'autre Esculape que moi... Je connais son mal... Cela vient d'une frayeur qu'elle a éprouvée en me voyant attaqué dans mon traîneau par quarante-quatre loups, sur la route de Tobolsk.

— Pourtant, il est nécessaire de prendre un parti.

— Ordonne à ton valet de chambre de lui dresser un lit dans cette pièce ou dans une autre.

— Vous avez raison, dit René en se tournant vers Joseph.

— Un lit ? répéta machinalement le domestique.

— Oui, un lit, dit Magloire ; un lit pour la comtesse, et un autre pour moi... cela fait deux lits... Est-ce que vous ne comprenez pas ?

Joseph soupira et sortit.

Quelques minutes après, René se retirait dans sa chambre.

A la lueur d'un candélabre posé sur un guéridon, il relisait la lettre qu'il venait de recevoir.

Voici les termes dans lesquels elle était conçue :

« Vous vous êtes trop hâté de publier les bans de votre mariage. Ce mariage est impossible, vous devez le savoir. La mort du maçon Bertholét a eu deux témoins : vous et moi. Si vous tenez à ce que je n'échange pas mon rôle de témoin contre celui d'accusa-

teur, vous viendrez demain au rendez-vous que je vous assigne : quai de la Tournelle, du côté de l'eau, à neuf heures du soir. »

L'écriture, qu'on n'avait pas pris la peine de déguiser, était une écriture de femme, et même il semblait à René qu'elle ne lui était pas inconnue.

Ses précédentes secousses l'avaient préparé à ce choc. Cette lettre n'était pour lui que la confirmation d'un soupçon terrible. On comprend toutefois ce que purent être ses souffrances et son anxiété au sujet de l'odieuse équivoque que paraissait vouloir établir l'auteur de cet écrit.

« *Si vous tenez à ce que je n'échange pas mon rôle de témoin contre celui d'accusateur...* » disait-il. Quel sens calomnieux ajoutait-il à cette menace ? Qu'est-ce que ce témoin croyait donc avoir vu ?

— Et puis, — car la pensée de René descendait un à un les degrés de ce mystère, — pourquoi avait-il tardé si longtemps à se faire connaître ?

Quelles seraient ses exigences dans le présent et dans l'avenir ?

Déjà, il mettait à son silence la condition la plus douloureuse pour René : la rupture de son mariage avec Claire.

Mais, cette condition, René ne pouvait pas l'accepter ; ce sacrifice, il ne pouvait pas le subir.

Telles étaient, en partie, les perplexités qui avaient remplacé dans son esprit les joyeuses agitations du dîner.

Longtemps il se promena dans sa chambre, les yeux fixés, tantôt au parquet et tantôt aux rideaux de la fenêtre sur lesquels son ombre s'allongeait et se retirait tour à tour.

Cette tension morale et physique l'empêcha de prendre garde à d'étranges mouvements qui agitèrent

plusieurs fois la portière en tapisserie conduisant à l'antichambre.

Il se jeta sur son lit sans avoir la force de se déshabiller ; les bougies, se consumant dans un coin, semblaient éclairer un agonisant.

A un certain moment, il ouvrit grandement les paupières ; il avait entendu, du fond de son sommeil, le bruit d'un meuble heurté. En même temps, il lui sembla voir passer devant lui la figure de son oncle, le comte de Plougastel.

Il crut faire un rêve, et, comme pour s'en débarrasser, il étendit le bras vers un cordon de sonnette ; mais, épuisé, ce bras s'arrêta à moitié chemin et retomba au bord du lit. Les yeux de René se refermèrent.

Il n'avait pas rêvé : c'était le comte de Plougastel qu'il avait vu. Effrayé du bruit qu'il venait de produire, celui-ci était resté sur un pied au milieu de la chambre, la respiration coupée comme par une rafale.

Ce qu'il lui avait fallu de stratagèmes pour arriver jusque-là et déjouer la vigilance de Joseph, nous le laissons à deviner en partie. D'abord il avait tenté vulgairement de griser le fidèle domestique, mais le moyen était trop grossier : Joseph, qui avait fréquenté les théâtres, se tenait sur ses gardes comme un *troisième rôle*. Alors, le comte avait essayé d'autre chose : il s'était montré plein d'exigences et avait prétexté de mille besoins saugrenus pour l'envoyer au dehors.

Ce fut pendant une de ces courtes absences que le comte de Plougastel se glissa dans la chambre de son neveu.

Etait-ce bien un sentiment de sollicitude qui l'y poussait ? N'était-ce pas plutôt une ardeur de curiosité ? Cette dernière supposition eût prévalu pour ceux qui

auraient pu le voir se diriger, après quelques secondes d'indécision et de crainte, vers le lit de René.

Comme nous l'avons dit, un bras du jeune homme pendait au bord des draps ; cette position avait entraîné un des revers de l'habit, dont elle laissait à découvert la poche intérieure.

Avec un redoublement de précautions, le comte de Plougastel fouilla dans cette poche, et il en retira la lettre anonyme...

Quelques minutes après, effaré, il retourna précipitamment au chevet de sa femme.

— Colomba ! lui disait-il à voix basse et en lui prenant le poignet.

— Quoi ? que veux-tu, mon ami ? demanda-t-elle, réveillée en sursaut.

— Lève-toi ! ne restons pas ici une minute de plus !

— Tu me fais peur, dit Colomba en se mettant sur son séant ; que vient-il donc de t'arriver ?

— Je t'expliquerai tout, mais habille-toi.

— Au milieu de la nuit ?

— Nous ne sommes pas en sûreté dans cet hôtel, reprit-il en cherchant son chapeau bleu.

— Notre neveu...

— Notre neveu est un scélérat !

XVI

LE RENDEZ-VOUS

Sans être précisément désert, le quai de la Tournelle. qui est, comme on sait, parallèle à la rue Saint-Victor et qui regarde l'île Saint-Louis, offre cependant, lorsque vient le soir, une assez vaste étendue de silence et de solitude, propice aux rendez-vous mystérieux.

Ainsi qu'on doit le supposer, René ne manqua pas de se trouver sur le quai de la Tournelle.

La sonnerie de neuf heures, que le vent lui apporta, sinistre et distincte, des horloges de Saint-Louis, de Saint-Séverin, de Saint-Gervais et de Notre-Dame, lui imprima une secousse électrique.

Presque au même instant, une ombre passa à ses côtés, se retourna et s'arrêta.

C'était une femme.

Pendant qu'il hésitait, elle s'approcha de lui et releva son voile.

René put alors distinguer, à la lueur du gaz, le pâle et triste visage de la fille du libraire.

— Mademoiselle Jorry ! dit-il.

Elle ne répondit pas. Plus émue que lui encore, elle

attendit, la main posée sur la poitrine, que la respiration lui revint.

René lui dit, l'anxiété hachant toutes ses syllabes :

— Est-ce... au hasard... que je dois de vous rencontrer... ici ?

Hortense parut hésiter.

Ce moment fut suprême.

Elle regarda René avec une expression indéfinissable et dans laquelle il crut entrevoir une espérance.

Mais cette illusion ne fut pas de longue durée ; Hortense, comme si elle eût été rendue subitement à elle-tmême, répondit non par un brusque mouvement de ête.

— Non !... murmura René de Verdières ; ce n'est pas le hasard... Mais alors...

— Alors... dit avec effort la jeune fille ; c'est moi qui vous ai écrit.

— Vous ?

Et après un court silence :

— Au fait, pourquoi cela m'étonnerait-il ? dit René ; ce n'est pas la première fois que je vous trouve entre mon bonheur et moi.

— Ainsi, votre bonheur s'appelle Claire ? dit-elle avec amertume.

— Vous le savez.

— Eh bien, retenez ceci, monsieur de Verdières : Si votre bonheur s'appelle Claire, votre salut se nomme Hortense.

— Mon salut ! répéta-t-il ; ah ! vous me rappelez les termes de votre lettre ; expliquez-vous !

— Qu'ai-je à expliquer ? Vous avez dû tout comprendre.

— Cette mort du maçon Bertholet...

— Je l'ai vue.

— Comment ? Par quel hasard ?

— Vous ne me croyez peut-être pas ? dit-elle avec une ironie calme.

Il ne répondit point.

— Vous allez me croire, reprit Hortense. Au mois d'avril dernier, mon père, de retour d'une visite aux alentours du Palais-Royal, m'annonça qu'il venait de vous voir travailler aux démolitions de la rue du Musée. D'abord je me refusai à son témoignage. Il insista et m'indiqua la maison.

— Cette maison ?...

— Portait le numéro 2. J'y courus immédiatement. Les ouvriers venaient d'en sortir. J'aurais dû m'en retourner, mais la fatalité me poussait Je montai. Au deuxième étage, me voyant seule au milieu des escaliers croulants, la peur me saisit. J'hésitais à aller plus loin lorsque je crus entendre du bruit au-dessus de ma tête...

— Oh !

— Je me repris à monter. Bientôt je reconnus deux voix : la vôtre et celle de Bertholet. Mais ce n'était pas assez pour moi d'entendre, je voulais voir...

— Après ?

— J'étais arrivée aux mansardes. Une rampe étroite comme une échelle me restait à gravir. Je la gravis. Une seconde après, j'étais sur le faîte de la maison.

— Mais là... là... qu'avez-vous vu ?

— Ce que j'ai vu ? répéta-t-elle lentement et en détournant son regard de celui de René.

— Eh bien ?

— J'ai vu un tas d'or, et deux hommes ; l'un tombant, l'autre debout.

— O mon Dieu !

— Mon épouvante fut telle, que je laissai échapper un cri.

— Je l'ai entendu.

— Et que je m'enfuis sans oser regarder derrière moi.

— Malheur !...

René était livide.

— Qu'avez-vous supposé ? dit-il.

Hortense se tut.

— Répondez !

— Le soir même, j'apprenais la mort de Bertholet, et, quelques jours après, la nouvelle de votre fortune.

René recula, et trembla.

Puis, par un mouvement inattendu, il saisit les deux mains d'Hortense, et lui cria :

— Me croyez-vous un meurtrier?

Hortense essaya de se dégager, mais sa bouche resta muette.

— Il répéta sa question avec douleur.

— Je vous ai dit ce que j'avais vu, répondit-elle sourdement.

René lâcha les mains d'Hortense.

Il ne bougea pas.

Mais deux larmes roulèrent sur ses joues, et qui les aurait vues en aurait été profondément attendri.

Hortense avait baissé la tête.

— Mademoiselle, reprit René après quelques minutes d'un silence horrible, j'ignore ce que vous dit votre conscience en ce moment ; mais il est impossible que, dans ma voix, dans mon regard, dans mes larmes, que je ne suis pas le maître de retenir, il est impossible que mon innocence n'éclate pas !

Hortense continua de garder le silence.

— Vous êtes cruelle, et je cherche en vain les motifs qui peuvent vous faire accueillir un soupçon si odieux. Eclairez-moi, instruisez-moi. Quel est votre projet ?

— Vous l'avez lu : m'opposer à votre mariage avec Claire.

— Jamais !

— Prenez garde ! dit Hortense, dont le regard étincela.

— Oh ! mais vous me haïssez donc bien ! s'écria René.

— Ce n'est pas vous que je hais.

— C'est elle alors ?

— Oui, murmura-t-elle.

— Claire... votre amie d'enfance, presque votre sœur... vous la haïssez ! dit René, stupéfait ; et pourquoi ?

— Pourquoi ?... vous me demandez pourquoi ?...

Elle cacha sa tête dans ses mains, sans répondre.

René ne put réprimer un mouvement : il commençait à comprendre.

— Claire n'est pas la compagne qu'il vous faut, reprit-elle, enhardie ; Claire ne vous connaît que d'hier à peine ; Claire ne vous a pas vu tous les jours venir vous asseoir en face d'elle, silencieux et pâle, les yeux attachés sur un livre où vous cherchiez la science pour échapper au désespoir ; Claire, depuis quatre ans, n'a pas épié et surpris au passage vos souffrances étouffées...

— Mademoiselle...

— Elle n'a pas fait perpétuellement sa vie de la vôtre, n'attendant que de vous seul la sympathie, ne cherchant qu'en vous seul le charme et l'écho du monde ; elle ne s'est pas habituée insensiblement à regarder votre avenir comme le sien, et à le préparer en secret riche et brillant.

— Que voulez-vous dire ?

— Oui, monsieur René : pendant que vous ramassiez une fortune dans des ruines, j'avais rêvé de vous offrir la mienne ; mon père avait reçu mes confidences, et j'aurais fini par obtenir son consentement... Oh ! ne

m'interrompez pas, car ce que j'ose vous dire à présent à cette heure, je n'oserais peut-être vous le dire plus tard. Laissez-moi profiter de ce moment de résolution. Vous savez quelle fille sombre et solitaire j'étais; vous vous rappelez ma vie dans ce triste magasin d'où je sortais à peine le dimanche pour aller à l'église. Vous êtes le premier et le seul visage de jeune homme sur lequel mes regards se soient arrêtés. Ne vous êtes-vous donc jamais demandé, pendant que vous poursuiviez à travers les livres une image fugitive, quelles pouvaient être mes pensées, mes désirs, mes aspirations, à moi? Ah! vous croyez que j'ai pu être témoin de votre tristesse sans la comparer à la mienne, et sans les rapprocher toutes deux involontairement! Votre voix me rendait tremblante, votre regard me faisait pâlir; entendais-je votre pas, il me semblait que vous marchiez dans mon cœur!

Elle s'interrompit, succombant à son émotion.

— Je vous plains, dit René véritablement attendri; mais je ne puis que vous plaindre. J'aime Claire... et Claire m'aime.

— Elle ne peut vous aimer autant que moi, c'est impossible! s'écria Hortense avec explosion.

— Elle a ma parole.

— Votre parole... vous la retirerez.

— Non.

— Vous la retirerez, vous dis-je! ou bien...

— Ou bien?

— Il arrivera une chose affreuse, dit Hortense à voix basse, et comme en frémissant de ses propres paroles.

— Quoi qu'il arrive, je serai l'époux de Claire.

— Non, car je dirai à Claire: Voilà le meurtrier de ton père!

— Vous ferez un mensonge infâme!

— Elle m'entendra.

— Elle ne vous croira pas! s'écria René.

— En êtes-vous bien sûr?

— Vous manquerez de preuves.

— Détrompez-vous. Les mille francs que vous avez adressés au curé de Saint-Germain-l'Auxerrois étaient accompagnés d'un billet tracé de votre main.

— Oh! c'est vrai!

— Ce billet est en ma possession.

— Prouve-t-il autre chose que de l'intérêt pour la fille de ce malheureux ouvrier?

— Peut-être.

— O mon Dieu! murmura René en cherchant à échapper à cette étreinte infernale.

— D'ailleurs, ajouta Hortense, si je ne réussis pas à prouver l'assassinat, je prouverai du moins le vol.

— Taisez-vous!

— Vous serez ruiné.

— Eh! que m'importe!

— Oui, mais il y aura débat et éclat judiciaires: Claire voudra-t-elle d'un homme flétri, d'un...?

— Arrêtez! pas un mot de plus.

— Elle reculera devant l'opinion publique, elle reculera devant vos larmes et devant votre sincérité, elle reculera devant son propre amour; car meurtrier ou non, il y aura toujours, présente à côté de vous, l'ombre sanglante de son père!

— Pitié! s'écria René; grâce! pitié!

— Pitié pour qui? grâce pour qui?

— Oh! pour elle!

— Elle ne saura rien, si vous renoncez à l'épouser.

— Hortense, je vous en conjure! laissez-moi faire un appel à votre cœur. Soyez généreuse!

La fille du libraire sourit avec étrangeté.

— Me sacrifier encore? dit-elle; me sacrifier toujours! Non, non, c'est assez.

— Au nom du ciel...

— Une dernière fois, choisissez entre elle et moi, dit Hortense.

René entrevit la profondeur de l'abîme où la jalousie d'Hortense allait les précipiter, lui et Claire.

Il murmura en fermant les yeux, comme un homme qui s'abandonne à sa destinée :

— Que Claire ignore toujours les circonstances qui ont environné la mort de son père !

Lorsque les acteurs de cette scène décisive se furent éloignés et perdus dans l'ombre, une tête s'éleva au-dessus du parapet, du côté qui regarde la rivière : c'était celle du comte de Plougastel, qui avait tout entendu en se hissant sur la toiture des bureaux d'une compagnie de bateaux à vapeur.

XVII

MARIAGE ET VOYAGE

Un mois après la scène qu'on vient de lire, une modeste église du Marais recevait deux jeunes gens qui venaient y chercher la bénédiction nuptiale.

C'étaient René de Verdières et Hortense Jorry.

Quelques personnes seulement, c'est-à-dire les parents et les indispensables témoins, assistaient à cette cérémonie, qui était empreinte d'un caractère mélancolique et comme résigné.

Pour ajouter aux tristesses de cet hymen. le temps lui-même s'était fait morne et sombre. Une pluie incessante se ruait contre les vitraux de la chapelle, en y laissant des traces de larmes. Ce bruit monotone, mêlé aux psalmodies de l'officiant, tombait sur l'âme et y faisait germer un insoutenable sentiment de chagrin.

On était au milieu de la journée.

L'église était à peu près déserte.

Une chaise de poste attendait dans la rue, et les piaffements des chevaux couvraient par intervalles la voix du prêtre.

A l'issue de la bénédiction, les deux nouveaux époux montèrent en voiture, après avoir pris congé, Hortense de son père, et René du comte et de la comtesse de Plougastel.

Ces adieux eurent lieu sans effusion, sous le porche, devant une rue d'où la pluie chassait tous les curieux.

La chaise de poste prit la route d'Allemagne.

Comment René avait-il fait pour rompre ses engagements vis-à-vis de Claire? Hélas! après toutes sortes de douleurs et d'hésitations, il avait écrit au docteur Anselme une longue lettre dans laquelle, mettant en avant les prétendus scrupules de sa famille, il retirait sa parole donnée. René avait confié cette lettre à son oncle, M. de Plougastel, qui se chargea de la porter lui-même au docteur, dont l'étonnement et l'indignation furent extrêmes Le cœur de ce vieillard faillit se briser lorsqu'il fallut transmettre à Claire cette affreuse nouvelle. Claire eut plus de force que lui, ou du moins elle affecta d'en montrer davantage, car ce fut elle qui essaya de consoler le docteur, et qui, la première, lui désigna du doigt, en souriant du sourire des affligés, l'ivoire d'un crucifix qu'elle tenait de sa mère. En la quittant, le docteur Anselme put donc croire que le coup serait moins terrible qu'il ne l'avait redouté. Il se trompait. Quelques jours ensuite, il apprenait que la jeune fille avait disparu de son domicile et qu'on ne savait ce qu'elle était devenue.

Cette disparition frappa cruellement René; il fit opérer en secret des perquisitions qui, toutes, demeurèrent sans résultat. Alors, devenu indifférent et sombre, uniquement conseillé ou plutôt harcelé par M. de Plougastel, que la fille du libraire avait entièrement gagné à sa cause. il n'apporta plus d'obstacles à son mariage avec Hortense : il l'épousa, ou, pour mieux dire, il se laissa épouser par elle.

Hortense avait donc triomphé! Hortense était arrivée à son but! Mais sa victoire, aux aspects voilés et sinistres, ne devait satisfaire que son amour-propre uniquement.

Elle avait espéré que le temps lui amènerait le cœur de son époux; le temps se chargea de lui prouver qu'il ne faut point fonder d'espérances sur un cœur qu'on a frappé à mort.

Vainement se montra-t-elle bonne, affectueuse, discrète, patiente; vainement sembla-t-elle justifier, pour ainsi dire, l'ambition qu'elle avait eue d'être sa femme malgré lui, René demeura insensible.

Ils visitèrent ensemble l'Allemagne; ils y promenèrent leur lune de miel, ou plutôt leur lune de glace. La société allemande les reçut; l'un et l'autre connurent ce faste après lequel ils avaient tant aspiré, mais qui ne devait pas leur donner le bonheur.

En quittant la France, René de Verdières n'avait pas renoncé à l'espérance d'apprendre tôt ou tard des nouvelles de Claire; il avait donc prié son oncle de poursuivre les démarches nécessaires pour retrouver sa trace, et de ne reculer devant aucune investigation, si coûteuse qu'elle fût. Avec le caractère qu'on lui connaît, le comte de Plougastel n'avait pas manqué de prendre la balle au bond; il s'était engagé de la manière la plus formelle à remuer Paris et à faire bouleverser les départements. En conséquence tous les quinze jours environ, René recevait de M. de Plougastel un bulletin à peu près conçu dans ces termes:

« Je suis sur le point de recueillir de précieux renseignements sur l'endroit où se cache notre jeune fugitive. Mais que de dépenses ne faut-il pas supporter! Je suis obligé de payer le moindre indice au poids de l'or. Aussi, malgré la pension que tu me fais tenir très régulièrement, cher neveu, me vois-tu aujourd'hui

forcé de te demander un supplément de quinze cents francs pour subvenir à de nouveaux frais d'informations. Ma prochaine lettre t'apportera sans doute les détails les plus précis. etc. »

La prochaine lettre n'apportait, en fait de détails, que cette variante :

« J'ai les plus intimes raisons de croire que l'intéressante Claire habitait, il y a deux semaines, une chambre du quartier des Brotteaux, à Lyon. Ne pouvant partir moi-même pour cette ville, à cause de l'extension inouïe que prend mon commerce de *Parfum des Almées*, je viens d'y envoyer une personne sûre et munie des instructions nécessaires ; toutefois, je n'ai pu la décider à ce déplacement, qui est, à ce qu'elle prétend, fort préjudiciable à ses intérêts, que sous la promesse d'une indemnité de mille francs, en dehors, bien entendu, de ses frais de voyage. C'est donc un nouveau crédit que je te prie de me faire ouvrir chez ton banquier. Tout fait espérer, d'ailleurs, que cette mission sera couronnée d'une pleine réussite. Ah ! si tu avais employé, à me faire chercher en Russie, la moitié des soins et de l'activité que je déploie à la poursuite de cette jeune fille. il y a bien des années que tu m'aurais déjà pressé sur ton cœur ! »

Au bout de six mois à peine, il se trouva que René avait dépensé une dizaine de mille francs à cette chasse imaginaire. Le comte de Plougastel ne se lassait pas de lui faire entrevoir des lueurs fallacieuses ; et une de ses dernières lettres, adressée aux eaux d'Ems, s'exprimait de cette triomphante mais monotone façon :

« Victoire ! mon cher René ! — Oui, dans quelques jours, je pourrai m'écrier : Victoire ! Crois-tu que j'avais fini par être honteux vis-à-vis de toi du peu de succès de mes démarches ? Enfin, je sais pertinemment aujourd'hui où est Claire. Elle s'est réfugiée sur les côtes d'Angle-

terre, où mes émissaires ne peuvent manquer de la découvrir. Dans cette certitude, j'ai dû équiper un yacht, ce qui, entre parenthèses, n'a pas laissé que de me mettre un peu à découvert. C'est pourquoi je te prie de me rembourser au plus tôt de trois mille francs. Sans l'installation coûteuse de mes magasins du *Parfum de Almés*, je ne t'aurais jamais entretenu de cette misère. »

Cette fois, René crut devoir couper court au zèle de son oncle. Il ne répondit plus à ses lettres et changea même d'itinéraire.

De son côté, Hortense avait cessé d'écrire à son père, sur la recommandation que celui-ci lui avait faite de lui épargner, autant que possible, les ports de lettres inutiles.

Dix mois s'écoulèrent ainsi.

Au bout de ce temps, le libraire Jorry jugea cependant qu'il était convenable de s'enquérir de sa fille et de son gendre, et dans cette intention, il se dirigea vers la rue de Braque.

Arrivé là, il se crut, pendant un instant, le jouet d'une hallucination.

Le sévère hôtel s'était métamorphosé en un vaste et effronté bazar. Au-dessus de la grande porte déshonorée s'étalait un tableau représentant un intérieur de sérail : des odalisques couchées et peignant toutes leurs cheveux. Les sept couleurs du prisme s'étaient donné rendez-vous sur cette toile, brossée avec le pinceau aux dents de quelque Ducornet, qui cumulait sans doute l'étude du décor et la pose des vitres.

Des oriflammes rouges flottaient aux fenêtres du second étage avec cette inscription en lettres d'argent : — PARFUM DES ALMÉES.

Jorry examina dix fois le numéro de la maison, frotta autant de fois ses yeux, revint sur ses pas et

demeura convaincu qu'il se trouvait bien en face de l'hôtel de René de Verdières.

Comme pour achever de le plonger dans la stupeur, deux ou trois laquais apparurent sur le seuil. Ils étaient uniformément coiffés de ce fameux chapeau de peluche couleur bleu-de-roi, dont le modèle était resté à l'état de souvenir inquiétant dans le cerveau du libraire.

Il comprit que le comte de Plougastel avait pris pied dans l'hôtel de René.

Furieux, Jorry entra dans la cour et se jeta plutôt qu'il ne pénétra dans la loge du concierge.

— Que se passe-t-il donc chez mon gendre ? demanda-t-il avec une voix que la colère rendait bégayante.

Mais, au lieu du bonhomme auquel il avait l'habitude de parler, il se vit en présence d'un Turc mélancolique et coiffé d'un turban énorme.

— Ah ! monsieur Jorry ! s'écria ce Turc d'un ton éploré.

— Qui diable êtes-vous ? Il me semble que je vous connais, mais je ne vous remets pas précisément sous ce costume.

— Je suis Joseph... l'infortuné Joseph !

— Joseph ?

— Le valet de chambre et l'homme de confiance de M. de Verdières.

— Attendez donc... En effet... Pourquoi êtes-vous accoutré de cette façon ?

— Ah ! monsieur !... put à peine articuler Joseph.

Et il éclata en sanglots.

— Voyons, ne pleurez pas, mais parlez, dit Jorry.

— Je ne m'en consolerai jamais.

— Expliquez-vous.

— Moi qui avais des principes religieux !

— Auriez-vous abjuré la foi de vos pères ?

— La foi, non, mais l'habit. On m'a forcé de revêtir ce cafetan hérétique.

— Qui ?

— Le plus implacable des tyrans.

— Vous allez me rendre fou, comme les autres. Je ne comprends pas plus ce que j'entends que ce que je vois, suis-je tombé dans Trébizonde ?

— Trébizonde, oui, monsieur ! répéta l'éploré Joseph.

— Enfin, vous êtes maintenant Turc et concierge chez mon gendre ?

— Hélas ! oui, par la volonté de M. le comte de Plougastel.

— Comment cela s'est-il fait ?

— Il m'a abordé un matin, en me disant : « Joseph, regardez cette gravure. » C'était le portrait de Mahomet, en lithographie. « Vous allez vous efforcer de ressembler à ce modèle, a-t-il ajouté ; je veux un concierge oriental ! »

— Oriental !

— « Suspendez aussi à votre ceinture ce damas à lame recourbée, et de temps en temps caressez-en le manche avec un air farouche. » O mes cheveux blancs !

— Il fallait vous soustraire à cette fantaisie ridicule, dit Jorry.

— Son neveu lui a donné ses pleins pouvoirs. J'ai résisté tant que j'ai pu. Moi, si estimé, si respecté jusqu'à ce jour dans le quartier ! Je n'ose plus m'aventurer hors de l'hôtel, dans la crainte d'être poursuivi par les enfants. Oh ! monsieur Jorry, en votre qualité de parent, obtenez que je sois réintégré dans ma modeste livrée d'autrefois, ou cette loge deviendra mon tombeau.

— J'en parlerai aujourd'hui même à M. de Plougastel.

— Dites-lui que je suis un mauvais Turc, un Turc sans conviction...

— Oui.

— Que je déshonore le Croissant.

— Comptez sur moi : mais votre accoutrement est une des moindres choses qui m'offusquent ici. Je veux savoir le mot de ces enseignes et de ces parades.

— Comment ! dit Joseph en regardant avec surprise le libraire ; ignorez-vous que M. le comte de Plougastel exploite en grand son invention ?

— Il s'est fait parfumeur !

— Parfumeur, oui, monsieur Jorry, et il n'a pas hésité à faire coller ses armoiries sur les étiquettes de toutes ses fioles.

— René ne sait donc rien de ce qui se passe chez lui ?

— Je ne pense pas que M. de Plougastel l'informe de certains détails.

— Vous auriez dû écrire à votre maître, Joseph.

— Je ne connais pas son adresse.

— Diable ! je ne suis pas plus avancé que vous, et c'est ma faute ; j'ai recommandé à ma fille d'épargner les ports de lettres.

— Hélas ! murmura Joseph en essayant de lever vers le ciel un œil qui ne rencontra que le rebord de son turban.

Jorry était devenu très soucieux.

— Pourvu que ce Plougastel n'aille pas ruiner mon gendre, reprit-il.

— Cela vaudrait mieux que de l'avilir, grommela Joseph sur une sourdine tragique.

— Écoule-t-il ses produits ?

— Les badauds sont en si grand nombre ! dit Joseph, haussant les épaules.

— Ah !

— On entre chez nous comme dans un théâtre forain.

— Vraiment !

Les traits de Jorry s'éclaircissaient.

— Il prospère donc? demanda le libraire.

— Chaque jour je vois passer devant ma loge plus de trois cents personnes nouvelles; ce sont autant de témoins de mon humiliation.

— Trois cents!

— Cela ne fait-il pas pitié!

— Chut! quel est ce bruit?... interrompit le libraire dont l'oreille fut tout à coup charmée par un vacarme argentin, pareil à celui d'une sacoche qu'on renverse.

— C'est la caisse qui s'ouvre, répondit Joseph en larmoyant.

— La caisse!

— Il y a de quoi en devenir sourd; cela ne cesse pas une seule minute.

— Quels torrents de numéraire!

— On dit que M. le comte de Plougastel gagne plus de cinquante mille francs par mois. Honte de notre siècle!

— Cinquante mille francs... par mois! répéta Jorry palpitant.

On entendait toujours les longs et abondants écoulements des sacs d'écus.

— Un preux s'abaisser au point de fabriquer et de débiter de l'élixir! ajouta Joseph en rassemblant tout son dédain.

— Silence! lui dit le libraire d'une voix tonnante.

Le Musulman resta stupéfait.

— M. de Plougastel est un homme de génie! continua le libraire.

— Oh!...

— J'approuve énergiquement sa conduite.

— Vous, monsieur Jorry?

— Et je n'ai qu'un regret, c'est de n'être pas son associé; entendez-vous, Joseph?

— Oh ! la soif des richesses ! maladie de notre époque ! murmura celui-ci.

— Adieu ! fit le libraire attiré par le bruit persistant de ce Niagara monnayé.

Il avait un pied hors de la loge.

— Un mot encore, de grâce ! s'écria Joseph en le retenant : intercédez auprès de M. le comte de Plougastel, pour qu'il me rende à ma première condition. Je languis dans l'islamisme.

— Joseph ! répondit Jorry d'un ton sentencieux : un serviteur ne doit pas se préoccuper uniquement de ses goûts et de ses aises. Sachez sacrifier vos désirs à la prospérité de M. le comte.

— Mais vous me disiez tout à l'heure...

— Allah est grand !

Sur ces paroles, Jorry traversa rapidement la cour et arriva au perron de l'hôtel.

Il avisa un domestique sérieux, vêtu celui-là à l'européenne, et il lui dit d'une voix pateline :

— Sans détourner monsieur le comte de ses grandes occupations, pourrai-je avoir le plaisir de lui serrer la main ?

Le domestique sérieux ne le regarda même pas, et se contenta de lui répondre avec indifférence :

— Monsieur le comte est en ce moment chez M. d'Argout, qui l'a fait demander.

— Chez M. d'Argout !

Au nom du directeur de la Banque, Jorry fut presque tenté de se signer : mais il réprima cet acte de fanatisme, et demanda :

— Madame la comtesse est-elle au moins visible ?

— Madame la comtesse déjeune avec madame la directrice de l'œuvre de Saint-Louis de Gonzague.

— Fort bien... je ne suis pas pressé... j'attendrai.

Le domestique sérieux regarda cette fois le libraire,

comme un gendarme qui regarde un voyageur et qui s'apprête à lui demander son passe-port.

— Je suis un des parents du comte et de la comtesse, dit Jorry avec cette malicieuse humilité de gens mal vêtus qui sentent leur importance.

— C'est différent; vous ne pouvez alors attendre convenablement dans l'antichambre.

— Conduisez-moi dans la bibliothèque, dit Jorry.

Cette bibliothèque, située au premier étage, était attenante aux appartements que le comte de Plougastel avait transformés en bureaux.

— Monsieur sera peut-être incommodé par ce bruit? dit le domestique, s'apercevant des tressaillements involontaires du bouquiniste.

— Non, non, mon ami... répondit-il en cherchant à maîtriser son émotion.

— Je reviendrai chercher monsieur dans un instant.

— Oui...

N'ayant plus de témoin de sa faiblesse, Jorry se laissa tomber sur une chaise.

Ce concert métallique le ravissait et le torturait en même temps.

Il écoutait, les yeux fermés et les mains jointes, ainsi qu'un dilettante ravi en extase dans le septième ciel de Rossini. Il lui semblait ouïr les anges eux-mêmes, les anges battant monnaie!

Comme pour compléter son illusion, des voix lointaines se mêlèrent tout à coup à cette symphonie; des voix qui lui semblèrent plus limpides et plus touchantes que celles des séraphins.

Ces voix disaient :

— Deux mille rouleaux de *Parfum des Almées* à Petersen, de Copenhague!

— Embarqués.

— Douze cents à Péchantré et J.-B. Faidherbe, de Lyon !

— Remis à Bourdois frères.

— Quatre mille rouleaux à Gonzalès, de Lisbonne !

— Partis.

— Cinquante caisses de cent rouleaux à Aaroun-el-Cazar et compagnie, de Tunis !

— Dito.

Jorry, éperdu, étendait les bras, comme pour s'écrier : Assez ! assez !...

En ce moment, son regard s'arrêta sur les livres de la bibliothèque.

Pour la première fois de sa vie, il haussa les épaules de dédain.

— Misérables livres ! murmura-t-il, passion mesquine ! c'est vous qui m'avez empêché de faire une fortune aussi considérable que celle de ce comte de Plougastel ! Valez-vous un flacon de ce précieux élixir, qui est pour lui maintenant un intarissable Pactole ? Non ! Et dire que, moi aussi, j'ai failli un instant être un distillateur fameux, un inventeur sublime, et que j'ai abandonné mon négoce d'eau de Cologne pour vous, tristes bouquins, mornes volumes ! Est-ce vous qui pourriez-être vendus au son des trompettes, par des Turcs et des laquais mordorés ? Je vous maudis, car vous m'avez éloigné du vrai chemin de la richesse en m'abusant par des bénéfices ridicules. Voyons, toi, Voltaire, et toi, Jean-Jacques, combien m'avez-vous rapporté à vous deux, pauvres philosophes que vous êtes !

Le libraire leur montrait le poing.

— Traitez-moi de vandale, je m'en moque. Je comprends aujourd'hui la torche d'Omar et les bûchers du parlement. Il n'y a plus que l'industrie au monde. Oh ! devenir l'associé de ce beau, de ce magnifique Plou-

gastel ! Mais, hélas ! peut-être a-t-il encore sur le cœur mes petites tracasseries d'autrefois. J'ai méconnu ce grand homme, ce sera ma condamnation éternelle ; le ciel me punit sur mes vieux jours de lui avoir réclamé avec trop d'instances trente-sept francs cinquante centimes !

Et le libraire allait tomber dans une profonde rêverie ; mais il en fut empêché par un *crescendo* de la caisse.

Il ressemblait à un chat qui entend sauter des rats dans un plafond : il s'agitait et trépignait. Tantôt il s'approchait des boiseries, les mains crispées, tantôt il se bouchait les oreilles.

— Je n'y peux plus tenir, s'écria-t-il ; il faut que j'aille à lui et que je lui parle ! Ne suis-je pas de la famille ? Ai-je donc tant besoin de me contraindre ?

Jorry connaissait la maison ; il pesa sur le bouton d'une porte qui ouvrait sur un couloir. Une fois engagé dans ce couloir, le bruit de l'argent le guida. Il traversa, en chancelant comme un homme ivre, deux pièces sans rencontrer personne. Il s'arrêta devant la troisième : c'était là que résonnait le splendide orchestre.

— O mon Dieu ! murmura-t-il.

La porte était faiblement entre-bâillée, il s'en approcha ; l'émotion qui voilait ses yeux ne lui permit d'abord de rien voir ; mais, en s'accoutumant à ce cadre étroit, il finit par distinguer deux femmes.

L'une était Colomba.

L'autre tournait le dos au libraire.

Elles se livraient à une singulière occupation.

Chacune d'elles faisait ruisseler, à tour de rôle, dans le tablier de l'autre, une assez grande quantité de pièces de cinq francs.

Jorry crut avoir mal vu.

Il regarda encore.

Dans les intervalles qui séparaient les écoulements du tablier, les deux femmes échangeaient quelques paroles.

Il écouta.

— Est-ce donc bien utile ce que nous faisons là tous les jours ? demanda celle des deux femmes dont il ne pouvait apercevoir la physionomie.

— Mon mari prétend que ce bruit est indispensable à la prospérité de son établissement, répondit Colomba.

— Voilà pourquoi il nous nomme ses musiciennes.

— Il appelle cela nous envoyer au piano.

— C'est bizarre, n'est-il pas vrai ?

— Ma chère Fatmé, répondit Colomba, je suis accoutumée depuis longtemps aux fantaisies de monsieur le comte. Tendez votre tablier.

— Voici.

Les pièces de cinq francs passèrent, avec un fracas d'avalanche, du tablier de Colomba dans le tablier de Fatmé.

— A votre tour ! dit celle-ci.

Jorry bouillait d'indignation.

Il avait découvert le subterfuge à l'aide duquel le comte de Plougastel faisait croire à des opérations colossales !

Il connaissait le secret de ces merveilleuses symphonies exécutées à si peu de frais !

O désenchantement ! ô charlatanisme !

Voilà donc comment madame la comtesse de Plougastel déjeunait avec madame la supérieure de l'œuvre de Saint-Louis de Gonzague !

Il en était de même sans doute de l'entrevue de M. le comte de Plougastel et de M. le comte d'Argout.

Le rouge de la mystification avait monté au front de Jorry.

Il écouta encore.

— Ma chère amie, disait Colomba, excusez un mou-

vement de curiosité. D'où vous vient ce nom de Fatmé?

— Je le tiens de M. le comte. Au moment où, il y a six mois environ, je me faisais inscrire dans un bureau de placement, il entra, me toisa tout d'abord, et me dit : « Mademoiselle, voulez-vous faire partie de ma maison de parfumerie ? » Sur ma réponse affirmative, il me fit monter en voiture, et nous arrivâmes ici. Lorsque je voulus lui décliner mon nom, il m'arrêta en me disant : « Il est inutile, vous vous appellerez désormais Fatmé. »

Il sembla à Jorry que cette voix et cette tournure ne lui étaient pas inconnues.

Mais il n'avait ni le temps ni le calme nécessaires pour rassembler ses souvenirs.

Il en avait assez entendu, et il reprit sans précaution le chemin de la bibliothèque.

— O chers livres ! s'écria-t-il quand il se retrouva devant eux, combien je vous ai tout à l'heure calomniés ! Pardonnez-moi, précieux Elzévirs, incomparables Estienne ! Vous êtes la sapience, la source de toute fortune!

Et, sans daigner répondre au laquais qui venait lui annoncer que M. le comte de Plougastel était prêt à le recevoir, Jorry redescendit précipitamment le grand escalier, et il ne respira que lorsqu'il se vit dans la cour.

La voix de Joseph essaya de le retenir sur le seuil de la porte cochère.

— Monsieur Jorry.

— Laissez-moi, renégat !

— Une nouvelle !

— Tout commerce avec les infidèles m'est odieux ! répliqua le libraire.

— Vous ne savez pas... M. de Verdières...

— Adieu ! s'écria Jorry en s'enfuyant.

Ce que le concierge voulait lui apprendre était l'imprévu retour à Paris de René et de sa femme, après une absence de dix mois.

XVIII

L'IMITATION

Le neveu ne prit pas même la peine de tancer l'oncle. Sombre et amaigri, il semblait que tout lui fût devenu indifférent. Il rentra en possession du premier étage, et laissa le comte de Plougastel continuer son exploitation au second.

La même taciturnité, la même mélancolie se remarquaient dans Hortense. On aurait dit que ces deux époux traînaient après eux quinze années de mariage.

Leurs rapports n'offraient d'ailleurs rien d'exceptionnel. Ils sortaient ensemble les jours de beau temps, et rentraient ensemble après une promenade en voiture.

Dans une de ces courtes excursions, une après-midi qu'ils marchaient silencieusement le long d'une contre-allée du bois de Boulogne, ils aperçurent un vieillard assis sur un banc.

Hortense comprima le bras de son mari.

— Le docteur Anselme ! dit-elle à voix basse.

Tous deux s'approchèrent d'un commun mouvement.

C'était bien le docteur Anselme, en effet, mais le

docteur Anselme cassé, tremblant, ombre chétive et pensive.

Il était seul. Sa canne traçait de vagues figures sur le sable ; tout en lui dénotait une déchéance physique et morale : ses vêtements, qui n'avaient plus l'admirable propreté d'autrefois ; sa cravate blanche, mal serrée et s'en allant de travers ; son œil devenu atone : ses rides amoncelées et épaissies.

Pendant un moment, René et sa femme restèrent immobiles devant lui, l'observant avec une surprise triste.

Ce vieillard leur rappelait, à chacun d'eux, un temps et des impressions qu'ils auraient voulu rayer de leur mémoire. Pour René, c'étaient des conseils, des exemples d'honneur trop vite oubliés ; pour Hortense, des remords et le souvenir d'une jeunesse comprimée et mauvaise.

René se décida pourtant ; il toucha l'épaule du docteur Anselme.

Celui-ci leva les yeux lentement et le regarda, mais sans le reconnaître ; car le temps, qui avait frappé le vieillard, n'avait pas respecté le jeune homme.

— Que voulez-vous ? demanda le docteur.

René soupira et se rappela combien il était changé, lui aussi.

— J'étais un de vos... clients, autrefois, reprit-il.

— Vous ?

— Oui, docteur.

— Excusez-moi ; ma vue s'est bien affaiblie depuis quelques années ; mais votre voix ne m'est pas étrangère. Qui êtes-vous ?

— Je suis... René... René de Verdières, répondit-il d'un ton mal assuré et en étudiant l'effet de ses paroles sur le docteur.

— René ! répéta le docteur Anselme, qui ferma

aussitôt les paupières, comme sous l'étreinte d'une vive douleur.

Et il voulut se lever pour s'en aller.

— Arrêtez ! lui dit le jeune homme en le retenant.

— Laissez-moi, monsieur ; voici l'heure à laquelle j'ai l'habitude de me retirer.

— Permettez au moins que nous vous accompagnions.

— Nous ? dit le docteur surpris.

— Ma femme et moi, balbutia René.

— Docteur, dit Hortense en s'avançant à son tour, qu'est-ce que nous vous avons donc fait ? pourquoi nous fuyez-vous ainsi ?

Le docteur examina Hortense des pieds à la tête, mais silencieusement, avec une expression indéfinissable.

— Est-ce que vous ne me reconnaissez pas, moi non plus ? continua-t-elle, inquiète de cet examen.

— Si, oh si ! dit le docteur, sans chercher à déguiser l'amertume de son accent.

— Eh bien, pourquoi votre voix et votre regard sont-ils sévères pour moi ? N'étais-je pas votre amie, jadis ? Du moins c'était le nom dont vous vous plaisiez alors à me gratifier.

— Une amie ? je n'en avais qu'une...

La même pensée, la même commotion se communiquèrent à René et à sa femme.

— ... Et c'était Claire, acheva le docteur en inclinant la tête.

René devint pâle.

Il se rapprocha du vieillard, et, oubliant tout, oubliant Hortense, oubliant le lieu public où il se trouvait :

— Qu'est-elle devenue ? s'écria-t-il.

Le docteur ne répondit pas.

Il avait recommencé ses figures sur le sable.

— Au nom du ciel ! répondez-moi ! Qu'est-elle devenue ? répéta René, saisissant les bras du docteur Anselme.

— Que vous importe ? dit celui-ci en se dégageant et avec une dignité que n'auraient pas laissé soupçonner ses précédentes paroles.

René allait insister, lorsqu'il rencontra le regard d'Hortense.

Ce regard était résigné, mais suppliant.

— Vous avez raison, murmura-t-il en s'adressant au médecin ; qu'est-ce que cela peut me faire ? qu'est-ce que cela doit me faire ? Cela ne me regarde pas, en effet.

— Vous êtes heureux sans doute, reprit le docteur Anselme en les confondant dans un même coup d'œil : en quoi le sort des autres pourrait-il vous toucher ?

— Heureux ! dit René.

Un sourire ou plutôt un frisson passa sur ses lèvres blêmes.

En ce moment, un domestique traversait la contre-allée et arrivait auprès du docteur Anselme. C'était l'homme qui, tous les jours, était chargé de le conduire et de le reconduire.

Le docteur prit son bras et s'éloigna avec lui dans la direction de la ville.

Ce soir-là, René et Hortense rentrèrent sans se dire un mot, agités tous les deux par la rencontre imprévue qu'ils venaient de faire.

Ce que René de Verdières eut de plus pressé, le lendemain, ce fut de s'enquérir du docteur Anselme. Le domestique de la veille lui avait appris qu'il demeurait dans une maisonnette isolée du quartier Beaujon, à deux pas des Champs-Elysées. Le docteur était plus pauvre et plus fier que jamais ; il fréquentait moins

assidûment les bibliothèques publiques et particulières ; à l'état chancelant de sa santé s'était ajoutée une tristesse incurable et dont on ignorait le motif. Lui, si pimpant autrefois, si causeur, il était devenu muet et grave ; quelquefois même on surprenait des larmes dans ses yeux.

Pauvre docteur Quatre-Épingles !

René de Verdières ne soupçonnait que trop le sujet de cette mélancolie. Il savait qu'au déclin de ses jours le docteur avait placé sa dernière affection sur la fille de Bertholet. L'abandon de celle-ci par René l'avait sans doute frappé au cœur.

— Et lui aussi ! se disait René, lui aussi, ce pauvre vieillard, se trouve atteint par ma funeste prospérité ! De tous ceux que j'ai connus, aucun n'échappe à cette loi fatale ; il semble qu'une malédiction s'exhale de moi.

Les premières tentatives de René pour parvenir auprès du docteur furent d'abord vaines ; mais il ne se rebuta pas. Un matin, en se réveillant, après quarante-huit heures d'une fièvre continue et brûlante, le docteur Anselme vit René de Verdières assis au chevet de son lit.

Il n'eut pas la force de l'en chasser.

A dater de ce jour, ces deux hommes renouèrent en partie leurs relations ; mais le lien sympathique était rompu à jamais. René le sentait bien. Leur conversation ne portait que sur des choses indifférentes ; ou s'ils arrivaient à ressaisir quelques étincelles des vives et franches causeries d'autrefois, c'était lorsque leur goût commun les mettait sur le terrain de la bibliographie.

On comprendra donc comment, à la suite d'une discussion qui s'éleva entre eux sur un texte quelconque, René de Verdières réussit un jour à amener le docteur Anselme dans sa bibliothèque.

Extasié par les trésors de science et de poésie en face desquels il se trouvait, le docteur ne prêtait qu'une faible attention aux paroles de René ; il allait des manuscrits du douzième siècle aux ouvrages imprimés du seizième, laissant Tahureau pour Larivey, ouvrant Saint-Amand et feuilletant Auvray, poussant de petits cris de joie, s'élevant sur la pointe des pieds pour atteindre aux degrés supérieurs ; flairant les reliures, interrogeant les marges, donnant enfin tous les signes de cette joie uniforme dont sont saisis les lettrés du monde entier à l'aspect d'une belle collection.

Tout à coup René le vit s'arrêter devant un volume, étendre les bras, puis chanceler.

— Qu'éprouvez-vous, docteur? s'écria René en s'avançant vers lui.

— Ce livre... ce livre !

René suivit la direction des regards du docteur : ils flamboyaient sur l'*Imitation de Jésus-Christ*.

— Oh ! laissez-moi le revoir, le toucher ! s'écria le docteur en reprenant des forces ; ce livre est le premier qui ait frappé mes yeux et rayonné sur mon berceau !

Il s'en était emparé et il le baisait pieusement.

René le regardait faire d'un air d'épouvante...

Ce premier tribut donné à la surprise et à la joie, le docteur Anselme ouvrit le livre et en examina scrupuleusement les parois intérieures.

Il reconnut que la page du faux-titre avait été décollée.

— Plus rien ! murmura-t-il douloureusement.

— Que vous attendiez-vous donc à trouver là ? demanda René de Verdières, les cheveux hérissés.

— Le testament de mon père.

— Ah !

René s'était laissé tomber, livide, dans un fauteuil.

A son tour, l'attention du docteur se porta sur lui. Il s'approcha.

— Vous êtes… le duc de Fontenay? dit René faisant un effort surhumain pour détacher sa langue de son palais.

— Oui, répondit le vieillard étonné, et ces armes frappées sur le plat du livre sont celles de notre maison : mais qui vous a instruit… ? Quel soupçon… !

Il n'acheva pas.

— Pardon ! s'écria René, en se précipitant à genoux! oh ! pardon !

— Malheureux ! dit le docteur, reculant instinctivement.

Il avait deviné la vérité.

— C'est donc vous… ? reprit-il.

— Je vous rendrai tout ! je vous rendrai tout ! dit René le front dans la poussière.

— O mon Dieu ! murmura le docteur, les yeux levés au ciel.

Pendant plusieurs instants, on n'entendit que les sanglots de René agenouillé aux pieds du vieillard.

— Relevez-vous, lui dit enfin celui-ci ; votre sincérité dans le repentir a déjà plaidé votre cause.

Ce fut alors que René initia le docteur à toutes les circonstances qui avaient accompagné et suivi sa funeste trouvaille. Ce dernier n'eut, dans l'inaltérable bonté de son âme, que de la compassion.

— Pauvre enfant ! s'écria-t-il en apprenant le parti qu'Hortense avait tiré de la position que lui avait faite le hasard ; voilà donc pourquoi vous fûtes forcé de renoncer à Claire !

— Ah ! le ciel m'a cruellement puni ! dit René ; j'ai été enchaîné sur mon trésor comme Prométhée sur son rocher, et une femme s'est acharnée à dévorer mon cœur. Oh ! ses griffes de démon, je les sens encore dans

ma poitrine, je les sentirai toujours ! Voyez l'horrible rôle que cette femme joue dans ma destinée : sans elle, à cette heure, vous ayant restitué votre fortune, je serais dégagé de toute crainte. Elle est pour moi la chaîne du forçat Que je tente de la repousser, elle me rappelle non seulement mon infamie, mais encore elle menace de faire peser sur moi la responsabilité d'un autre crime, que je n'ai pas commis.

— Je vous protégerai de ma parole et de mon autorité.

— Vous !

— N'ayant plus rien à vous reprocher, n'ayez plus rien à craindre.

René secoua douloureusement la tête.

— Je vous arracherai à la tyrannie d'Hortense, reprit le docteur.

— Oh ! si vous disïez vrai !

— Dieu m'inspirera. Mais, ajouta le vieillard en se levant, les émotions d'aujourd'hui m'ont brisé. Demain je vous dirai ce que je prétends faire ; venez chez moi, je vous attendrai toute la matinée.

— Demain, je serai redevenu un honnête homme ! dit René en reconduisant le duc de Fontenay.

Seulement il avait compté sans le hasard.

Derrière la porte secrète de la bibliothèque, où venait de se passer cette scène, il y avait une femme qui avait tout entendu.

C'était Hortense.

— Rendre cette fortune ? murmura-t-elle blême et les lèvres serrées : oh ! non ! elle lui a coûté trop cher !

XIX

NAUFRAGE DU SARDANAPALE

Cinq minutes s'étaient écoulées depuis le départ du docteur Anselme. René de Verdières venait de rentrer dans son cabinet, lorsqu'il y fut rejoint par M. le comte de Plougastel.

Le comte était vêtu d'une robe de chambre historiée qui lui donnait l'apparence d'un dentiste fastueux.

Son visage, habituellement ouvert et souriant, était pas exception brumeux comme un ciel de novembre.

Sa démarche, qui d'ordinaire était celle des grands premiers rôles du boulevard, trahissait ce jour-là une nuance d'hésitation.

— Mon cher René, dit-il, je viens te demander une quart d'heure d'entretien.

Sa voix n'avait plus le mâle accent du clairon.

— Comme il vous plaira, mon oncle, dit René en lui désignant un fauteuil.

Le comte de Plougastel commença :

— Je ne procéderai pas par précautions et par ménagements ; j'irai droit au fait. Rassemble toutes tes forces, et prépare-toi à recevoir un rude coup.

-- J'attends, mon oncle.

— Le *Sardanapale* a fait naufrage !

— Qu'est-ce que c'est que le *Sardanapale?* demanda René de Verdières.

— C'est le nom d'un bâtiment sur lequel j'avais opéré un chargement considérable de mon *parfum des Almées;* huit cents caisses pour Rio-Janeiro. Tout a péri sur les côtes d'Espagne ; les journaux confirment aujourd'hui cet épouvantable sinistre.

— Personne n'a échappé à la mort?

— Personne.

— C'est un affreux malheur, en effet, dit René.

— L'Océan n'a roulé sur la plage que des débris de mâture et quelques fragments de caisses sur lesquels mon estampille a été reconnue.

— Vous étiez assuré sans doute ?

— Hélas ! non ; c'est ce qui fait mon désespoir.

— Je le comprends et je le partage, mon oncle.

— Tu le partages, n'est-ce pas ? dit le comte de Plougastel.

Il saisit la main de René, en ajoutant :

— Ah! c'est bien! très bien! brave cœur! digne cœur! je n'attendais pas moins d'un Plougastel. Je vais sonner, afin qu'on apporte ici mes livres.

— Pour quoi faire ? demanda René.

— Pour que nous constations ensemble mon déficit.

— Ce soin vous regarde seul.

— Alors tu te fies entièrement à moi ? dit le comte.

— Et pourquoi ne m'y fierais-je pas ?

Le comte de Plougastel garda un instant le silence; puis, reprenant :

— Tiens, mon cher neveu, je crains que tu n'aies pas saisi complètement le sens de mes paroles.

— Cela se peut, mon oncle, car je suis très préoccupé en ce moment.

— Je vais donc mieux m'expliquer.

— Je vous écoute, dit René de Verdières.

— Tu n'es pas sans avoir entendu parler de Law ?

— De Law ?

— Oui, le contrôleur des finances sous le régent, dit le comte de Plougastel.

René de Verdières murmura :

— C'est sans doute quelque facétie nouvelle ; je suis aujourd'hui moins que jamais dans le cas de l'apprécier.

— Tu me vois dans la position de cet illustre Ecossais.

— Quelle position ?

— C'est-à-dire que la rue de Braque, après avoir renouvelé les splendeurs de la rue Quincampoix, va prochainement en renouveler les désastres.

— En un mot...

— En un mot, je suis sur le point de déposer mon bilan.

René regarda le comte de Plougastel, qui examina ses ongles, par un geste familier aux gens de théâtre.

— Ah ! ah ! murmura froidement René de Verdières.

— Oui, mon garçon.

— La différence entre votre passif et votre actif est-elle considérable ?

— Elle s'élève à deux cent mille francs.

— C'est un chiffre élevé.

— Trop élevé, hélas ! soupira le comte de Plougastel.

— Mais au moins vos livres sont en règle et vous pouvez les présenter sans crainte !

— Oh ! certainement.

— Est-ce tout ce que vous aviez à me dire ? demanda René.

— Tu ne trouves pas que cela soit assez ? répliqua le comte, qu'un tel flegme commençait à inquiéter.

— Si fait ! si fait !

— Cependant ton peu d'émotion en présence d'une semblable catastrophe...

— Je vous plains, mon oncle, je vous plains de tout mon cœur...

— A la bonne heure, René ! il m'eût été pénible d'avoir à douter de tes sentiments, quand notre honneur commercial est ainsi engagé.

René de Verdières retourna la tête :

— Comment dites-vous ?

— Je dis : notre honneur commercial !

— Mais je ne suis pas un commerçant, moi.

— C'est juste.

— Je ne suis pas votre associé.

— On ne sait pas.... on ne sait pas..., fit le comte de Plougastel.

— Que voulez-vous dire ? prononça René en faisant un effort d'attention.

— C'est ici que le bât me blesse, répondit le comte de Plougastel ; dans ma fougue d'amitié et certain des bénéfices immenses que devait rapporter le *Parfum des Almées*, je t'ai intéressé, à ton insu, dans mon entreprise.

— A mon insu ?

— Peux-tu raisonnablement m'en vouloir ?... Pendant que tu courais le monde en oisif, moi, je cherchais à t'amasser des capitaux. Sais-tu bien que tu as passé à côté de cinq cent mille francs de gain ?

— Autant que cela ?

— Nous avons manqué, à nous deux, de faire un millionnaire entier. Qu'il m'eût été doux, à ton retour, de jouir de ta surprise et de ta joie !

La figure de René continuait à demeurer parfaitement indifférente.

— Par malheur, reprit le comte de Plougastel, les

vents ont tourné, le *Sardanapale* a péri dans les flots, et au lieu d'avoir à encaisser un million, c'est un déficit de deux cent mille francs que nous devons songer à combler.

René le regarda tranquillement.

— Pourquoi dites-vous toujours *nous*, quand vous me parlez de vos affaires ?

Le comte demeura bouche béante; mais se remettant :

— Puisque je t'ai intéressé dans ma maison ! répliqua-t-il.

— Est-ce que les associés malgré eux sont reconnus par la loi ? dit froidement René de Verdières.

— Ah çà ! tu ne comprends donc pas que j'ai tiré des lettres de change sur toi ! s'écria le comte effaré.

— J'en suis sincèrement fâché, mon oncle.

— Cela veut dire ?

— Cela veut dire que, de la même façon que j'ai passé à côté de cinq cent mille francs de bénéfices, je passerai à côté de deux cent mille francs de perte.

Le comte de Plougastel fut sublime de dignité.

Il se leva.

— N'en parlons plus, dit-il.

Il passa la main sur son front en étouffant un soupir, alla à une fenêtre, regarda vaguement dans la rue.

Mais, s'apercevant que René demeurait insensible à ce manège, il revint devant lui.

— Un mot encore, dit-il d'une voix altérée, un seul mot; ce sera le dernier. Après tu feras ce que bon te semblera. Le ciel sera juge entre nous.

— Parlez, mon oncle.

— Il est une chose que mon front n'a jamais su porter : c'est la honte. Que demain je dépose mon bilan, et après-demain j'aurai cessé de vivre,

— Bien, mon oncle. L'exagération dans l'honneur

est toujours respectable. Je puis déplorer mais non blâmer votre énergique détermination.

Un peu étonné par ce *bien, mon oncle!* le comte de Plougastel ajouta :

— Aussi n'est-ce pas pour moi que je chercherai à t'attendrir. J'ai affronté la mort sur plus de vingt champs de bataille. Mais Colomba...

— Ma tante ?

— Que deviendra-t-elle après moi ?

— Si la fatalité veut qu'elle soit veuve, dit René d'un ton grave, n'ayez aucune inquiétude de son sort.

— Merci, mon neveu, dit le comte avec une grimace, merci !

— Est-il quelque autre disposition dont vous vouliez me charger ? ajouta René.

— Non.

— Quelque commission dernière ?

— Tu es trop bon.

— Dans ce cas, permettez-moi de me retirer.

— Attends !...

— Quoi encore ? dit René.

— Au moment de me séparer de toi pour toujours, il me vient un scrupule.

— Lequel ?

— Je te laisse, par ma faute, dans une situation déplorable. Comment t'arrangeras-tu avec mes créanciers ?

— Vos créanciers ne sont pas les miens, répondit René de Verdières.

— Non, mais ils voudront le devenir, et ils le deviendront, répliqua le comte de Plougastel.

— Par quel moyen ?

— En faisant établir une enquête sur ta fortune et son origine. Ils savent notre parenté. Ils prétendront, sans respect pour ma mémoire, que je t'ai enrichi des sommes détournées de mon actif.

— Le croyez-vous ?

— Parbleu ! ces gens-là ne reculent devant aucune atrocité.

— Pourtant si, comme vous l'affirmez, votre comptabilité est en règle ?

— Bah ! bah ! bah !

Une teinte sombre se répandit sur la figure de René.

— Il faudra leur répondre et te justifier, dit le comte de Plougastel en insistant sur cette corde qui avait vibré.

— C'est une expiation de plus; je l'accepte, dit sourdement René.

— Une expiation, très bien; mais que leur répondras-tu ?

— La vérité.

— Quelle vérité ?

René de Verdières sourit avec calme.

— Ah çà ! qu'est-ce que tu me chantes ? s'écria le comte de Plougastel : ma parole d'honneur, tu me mets hors de moi avec ta placidité ! As-tu perdu la tête, ou est-ce moi qui deviens fou ? Comment ! tu es un homme d'intelligence, tu te prétends même avocat, et lorsque je t'interroge sur ce que tu répondras à mes créanciers lorsqu'ils te demanderont le secret de ta fortune, tu me dis : La vérité !

— Oui, mon oncle.

— Ah bien ! elle est sévère, celle-là ! dit le comte stupéfait.

— Pourquoi donc ?

— Sac à papier ! est-ce que la vérité a jamais été une réponse ? Mais voyons, va, explique-moi ton plan, dévoile-moi tes projets : cela doit être curieux.

— Mes projets sont bien simples, reprit René : cette fortune, dirai-je, qui fait tant de jaloux et sur laquelle

se sont égarés tant de soupçons, cette fortune n'existe pas.

— Pas mal.

— Ou plutôt elle n'existe pas pour moi : je n'en suis que le dépositaire.

— A la bonne heure, dit le comte approuvant légèrement de la tête, comme un amateur dans sa stalle; mais c'est faible et plein de dangers. On voudra en arriver aux preuves. On objectera qu'il est impossible que tu aies mis ton argent absolument et entièrement à l'écrat; d'un autre côté, tu as dû réfléchir au péril d'une cession fictive. Tout cela manque d'assiette, tu le vois. Ta situation reste la même devant mes créanciers.

— Vous avez raison, dit René de Verdières : c'est pourquoi je vais me hâter d'opérer cette restitution.

Les yeux du comte de Plougastel s'ouvrirent et demeurèrent fixes.

Il sourit comme un sourd qui se doute de quelque plaisanterie; et ses lèvres seules répétèrent :

— Une restitution?

— J'ai eu le bonheur inespéré de retrouver l'homme dont un hasard funeste m'avait livré l'héritage.

— René..., balbutia le comte.

— Qu'avez-vous? dit René, frappé de ce bouleversement subit.

— Tu te joues de moi, je m'en aperçois bien; tu es le plus fort, mais cesse... cesse ce jeu barbare... je t'en prie.

— Quel jeu croyez-vous voir dans mes paroles?

— Tu parles sérieusement? demanda le comte de Plougastel.

— Très sérieusement.

— Ton intention est d'abandonner cette fortune?...

— Non pas de l'abandonner, mais de la rendre à son propriétaire légitime.

— Allons donc!

— Ne serez-vous pas satisfait de me voir redevenu honnête homme?

— J'aime mieux te voir rester ce que tu es, dit le comte.

— Mon oncle..., murmura René, offensé.

— Eh! morbleu! faut-il mettre tant de manchettes à mes phrases! Tu es riche, reste riche. Tes remords retardent de deux ans. Tu auras été la dupe de quelque intrigant, qui t'aura fait une histoire.

— Non. Le duc...

— Ah! c'est un duc? Je l'aurais parié. Et tu donnes encore dans ces panneaux, à ton âge? Povero! Veux-tu que je te dise d'où sort ton chevalier de Saint-Louis? de chez Babin, et pas ailleurs. Que ne t'adressais-tu à moi? je t'aurais improvisé des armées de Condé tout entières!

— Assez! murmura René; de telles plaisanteries sont hors de saison.

— Des plaisanteries! s'écria le comte de Plougastel, exaspéré; des plaisanteries! mais il n'y a que toi de plaisant ici, et de si plaisant que je vais de ce pas m'empresser de te faire interdire!

— Croyez-moi, mon oncle, dit René avec force: n'appelons pas la justice dans cette maison : elle n'en sortirait qu'en emportant notre honneur!

Le comte soufflait comme un taureau: il s'apaisa.

— Au fait, tu as peut-être raison, répondit-il; c'est moi qui dois seul m'ériger en grand justicier de notre famille. Donc, encore une fois, au nom de ce même honneur que tu invoques, veux-tu sauver ton oncle de la faillite?

— Depuis une heure, ma fortune ne m'appartient plus.

— Songe aux conséquences de ton refus, René !

— J'ai songé à tout.

— Alors, frappons le dernier coup ! murmura le comte d'un air tragique : c'est toi qui l'as voulu.

Il alla vers la porte, s'assura qu'il n'y avait personne aux écoutes, et se penchant à l'oreille de René :

— La mort du maçon Bertholet n'a pas eu que deux témoins ; elle en a eu trois !

René de Verdières se retourna vivement et regarda son oncle.

Puis, il éclata de rire.

— Mettons qu'elle en ait eu six, répliqua-t-il, ou douze ; raison de plus pour que ses mânes me conseillent l'honnêteté.

— C'est comme cela que tu le prends !

— Cessez, mon oncle.

— Quand je te dis que j'ai tout vu et que je sais tout !

— Alors, vous devez mieux que personne approuver ma résolution.

— Mais, malheureux !...

— Mon oncle, ne devenez pas odieux.

Mais le comte de Plougastel ne se possédait plus.

— Odieux tant que tu voudras ! Tu me parles de restituer à je ne sais qui une certaine quantité de métaux précieux trouvés chez moi (c'était chez moi, tu ne le nieras pas). Si tu as la frénésie de restituer, restitue entre mes mains ! D'ailleurs, comment n'as-tu jamais soupçonné une vérité, qui aurait dû te sauter aux yeux comme une chatte en colère et que tu me forces à te révéler aujourd'hui, quoiqu'il en coûte à ma délicatesse ? Ce trésor était à moi.

René haussa les épaules.

— Je donnerai tous les renseignements, reprit le comte ; je prouverai que j'ai habité la rue du Musée !

— Mon oncle, il est nécessaire que je sorte ; permettez-moi...

Le comte de Plougastel lui barra vivement le passage.

— Tu vas consommer notre ruine, avoue-le ?

— Demain, je vous répondrai.

— Eh bien, transigeons. Là ! Reconnais que j'ai sur le trésor dont il s'agit des droits au moins égaux à ceux de ton duc. Apaise tes remords en partageant la somme entre lui et moi. Ah ! c'est un biais. De la sorte je pourrai payer ce déficit, qui trouble mes jours et mes nuits... mes nuits surtout !

— Oh ! c'en est trop ! s'écria René.

— Tu ne crois peut-être pas à l'existence de ce déficit ?

— Mais, si ! si !

— Non, tu n'y crois pas... Je vais te présenter mon grand-livre.

— C'est inutile.

Le comte ne l'écoutait pas ; il avait sonné et donné cet ordre :

— Dites à Fatmé d'apporter mon grand-livre dans cette salle.

Et, s'adressant à René de Verdières :

— Tu vas être convaincu !

— Une dernière fois, mon oncle...

— En face de l'évidence, tu parleras autrement.

— Ne l'espérez pas.

— Voici Fatmé !

La jeune fille, que nous avons entendue plutôt qu'entrevue, se montra sur le seuil de la bibliothèque.

Mais à peine eut-elle aperçu René qu'une pâleur mortelle se répandit sur ses joues.

Le comte de Plougastel n'eut que le temps de se précipiter pour la recevoir dans ses bras, où elle perdit tout à fait connaissance.

René de Verdières avait poussé un cri d'étonnement.

— Qu'y a-t-il donc? demanda le comte en déposant son fardeau dans un fauteuil.

— Elle était ici, elle, et vous ne me l'appreniez pas!

— Qui, elle?

— Claire.

— Bah! s'écria le comte de Plougastel.

Mais, se ravisant aussitôt, il dit en souriant :

— Je te ménageais cette surprise... j'espère que cela vaut bien deux cent mille francs!

XX

CONCLUSION

Un événement aussi terrible qu'imprévu devait clore ce drame, où se retrouve empreint à chaque page le doigt de la fatalité plutôt que celui de Dieu.

Mais qui nous dit que la fatalité n'est pas une des mille manifestations de la Divinité ?

Le soir de ce même jour qui avait vu se débattre tant de passions et tant d'intérêts, madame de Verdières ne rentra pas à l'hôtel de la rue de Braque. Ce ne fut que le lendemain que René put avoir de ses nouvelles ; et quelles nouvelles !

Ceux qui, par état ou par étude, ont la mémoire des annales judiciaires, se souviennent encore de la sensation de stupeur qui accueillit le recit d'un crime commis, il y a cinq ans, dans les conditions les plus extraordinaires et les plus mystérieuses. Une femme, qui portait par alliance un des meilleurs noms de la noblesse, s'était rendue nuitamment auprès d'un vieillard, d'un médecin, ami de sa famille et de son enfance. Était-ce dans un accès inexplicable de délire ou à la suite d'un débat dont rien ne peut indiquer la

nature que cette malheureuse avait frappé le docteur Anselme de plusieurs coups de poignard? C'est ce que l'instruction ne put révéler; car le lendemain du jour où elle fut mise au secret, madame de V*** (les journaux ne livrèrent que les initiales) se fit justice elle-même en s'empoisonnant.

Dès son début, cette affaire, — on appelle cela une affaire, — se trouva donc naturellement étouffée. Toutes les informations de la justice demeurèrent inutiles. Madame de V*** n'avait pas de complices.

Une heure avant de mourir, elle avait écrit à son mari la lettre suivante, qui, après avoir passé par les mains du Parquet, fut remise à René de Verdières. Lui seul pouvait en comprendre le sens.

Voici ce que disait cette lettre, écrite en caractères assurés et sans trace de larmes :

« Vous par qui je vivais, pardonnez-moi d'avoir ensanglanté votre nom. La haine m'a rendue folle. J'ai frappé un homme qui venait de se révéler à moi comme l'ennemi de mon bonheur. Je me condamne et je me punis; mais j'emporte en mourant l'espérance que vous ne maudirez pas toujours ma mémoire. Ma mort vous laisse libre, et, dans un avenir certain, une autre union vous rendra la félicité que vous aviez rêvée, et à laquelle je n'aurai été qu'un passager obstacle. Je ne demande rien de plus. Adieu !

« Celle qui n'ose signer ni du nom de son père ni du nom de son époux.

« Hortense. »

Quand René eut fini cette lecture, sa tête s'abaissa lentement sur sa poitrine : deux larmes coulèrent le long de ses joues, et il murmura :

— Comme elle m'aimait !

FIN

TABLE DES CHAPITRES

ÉMILE COLIN. — IMPRIMERIE DE LAGNY.